



3 1761 07970430 0

PQ  
2603  
078A19  
1920  
t.1





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



I  
13

BEETHOVEN  
OU  
L'HÉROÏQUE



LA CONQUÊTE DU BONHEUR





*En préparation* : TOMES II et III.

PIERRE BOURG  
—  
THÉÂTRE

TOME I

BEETHOVEN  
OU  
L'HÉROÏQUE

—  
LA CONQUÊTE DU BONHEUR



ROBERT LOUIS  
Editeur  
Chaussée d'Ixelles, 349  
BRUXELLES

PQ

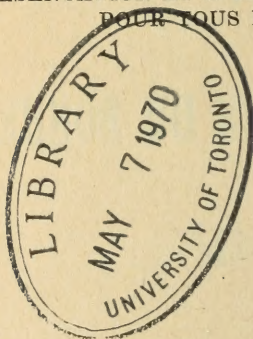
2603

O78A19

1920

t.1

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
DE REPRESENTATION ET D'ADAPTATION RESERVES  
POUR TOUTS PAYS



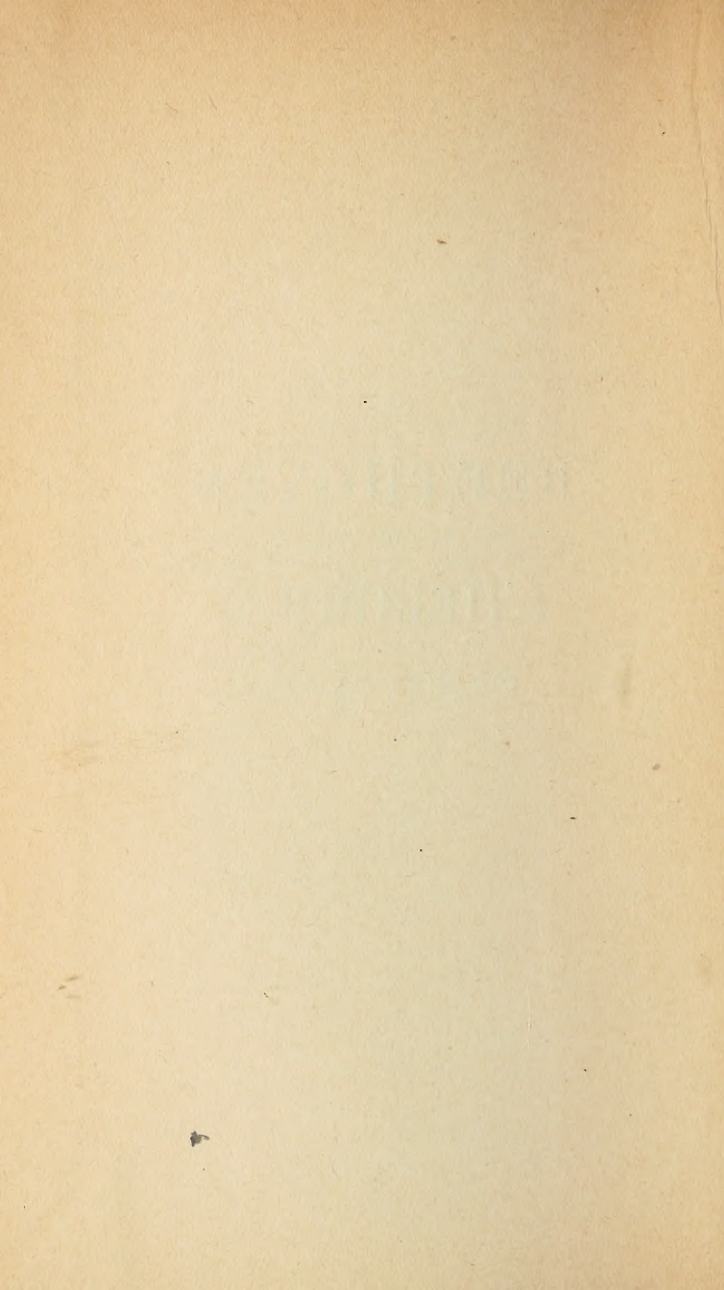


BEETHOVEN

OU

L'HEROÏQUE

PIÈCE EN 5 ACTES



*A mon fils Raymond*

## PERSONNAGES :

LOUIS BEETHOVEN.  
LE PRINCE CHARLES LICHNOWSKY.  
LE COMTE FRANZ BRUNSWICK.  
LE GENERAL HULIN.  
LE COMTE KINSKY.  
LE BARON DE WEDELL.  
LE COMTE ALTENBERG.  
LE PRINCE CARLOWITZ.  
LE CAPITAINE FORET.  
LE LIEUTENANT DEJARDIN.  
UN MONSIEUR GRINCHEUX.  
DEUX JEUNES INVITES.  
PIERRE MARLO.  
JEAN  
GUILLAUME  
HENRI  
JOSEPH  
UN COURRIER.  
UN SOLDAT.  
LES MUSICIENS DE L'ORCHESTRE.  
DES INVITES, MESSIEURS ET DAMES.

} domestiques.

THERESE BRUNSWICK.  
LA PRINCESSE CHRISTIANE LICHNOWSKY.  
LA PRINCESSE CARLOWITZ.  
LA COMTESSE KINSKY.  
LA COMTESSE ALTENBERG.  
LA BARONNE DE WEDELL.

## ACTE PREMIER

### SCENE PREMIERE

*Fin juin 1806. En Hongrie, au parc du château de Martonvazar, chez la comtesse Brunswick. Par la droite vient FRANZ (comte Brunswick), son journal en main; par la gauche, BEETHOVEN.*

FRANZ. — Bonjour, Louis. Tu as déjà fait ta promenade matinale?

BEETHOVEN. — Oui, pendant que tu dormais encore.

FRANZ. — C'est plus fort que moi. Même par ce magnifique été, je ne parviens pas à me lever avant sept heures.

BEETHOVEN. — Tandis que tu étais plongé dans le néant du sommeil—

FRANZ. — Le néant! Pardon, j'ai eu de beaux rêves—

BEETHOVEN. — Qui n'étaient que des rêves. Moi, pendant ce temps-là, j'ai vécu, j'ai ressenti, jusque dans les profondeurs de mon être, les beautés de la campagne.

FRANZ. — Oui, tu l'aimes beaucoup.

BEETHOVEN. — Je vis de la nature : Le ciel bleu, les nuages, les prairies, les fleurs, les ruisseaux, les bois, tout cela m'attire et me charme. — J'ai été dans la forêt. Au milieu des arbres je suis heureux, heureux! Ah! Ces chênes grandioses! Ces hêtres



sublimes ! Ils nous parlent de Dieu. Quelle splendeur ! Quel calme ! Quel mystère !

FRANZ. — Oui, c'est là que tu puises beaucoup de ces idées, c'est là que tu éprouves ces sentiments profonds que tu exprimes ensuite en des notes étonnantes, des notes qui remuent et transportent.

BEETHOVEN. — La nature est une de mes grandes inspiratrices.

FRANZ. — Aussi je suis enchanté d'avoir pu te donner l'occasion de fuir le sombre Vienne, de goûter tant que tu le désires, les attraits toujours nouveaux de ce ravissant pays.

BEETHOVEN. — Ah oui, Franz, mon ami, je revis à Martonvazar. Je suis comme un convalescent longtemps enfermé qui respire le grand air à pleins poumons, se sent rempli d'une vigueur, d'une jeunesse toute nouvelle. Et je ne pourrai plus rester que très peu, hélas !

FRANZ. — Au contraire. Nous espérons te garder encore bien des...

BEETHOVEN *l'interrompt*. — Pardon, Franz. Voici une lettre que je reçois du prince et de la princesse Lichnowsky. Ils me rappellent la promesse que je leur ai faite d'aller passer une partie de l'été avec eux dans leur propriété près de Troppau.

FRANZ. — Dans la Silésie prussienne.

BEETHOVEN. — Oui. Et tu comprends, je ne puis refuser.

FRANZ. — Mon cousin et ma cousine Lichnowsky t'accaparent. Je finirai par devenir jaloux et par me

fâcher. Tu ne leur as pas encore répondu? Quand te proposes-tu de partir?

BEETHOVEN. -- Dans trois ou quatre jours.

FRANZ. — Déjà! Non! Non! Nous ne voulons pas, ma mère, ma sœur et moi. Tu ne peux pas nous quitter si tôt. Tu es avec nous depuis une quinzaine de jours seulement.

BEETHOVEN. — Alors je leur écrirai de m'attendre dans une semaine. (*Un temps.*)

FRANZ. — Soit, puisqu'il le faut. — Et que penses-tu, Louis, de la situation politique de l'Europe? Je viens de lire les dernières nouvelles dans le journal de Vienne.

BEETHOVEN. — Et que disent-elles?

FRANZ. — Que les choses se gâtent à nouveau, cette fois entre la Prusse et Napoléon.

BEETHOVEN. — Naturellement. Depuis Austerlitz ce bougre-là était resté trop longtemps tranquille. Il faut qu'il recommence à chercher noise aux gens, à troubler la paix du continent. Qu'y a-t-il encore?

FRANZ. — Tu sais que Napoléon avait enlevé aux Anglais le Hanovre pour le donner à la Prusse. Il paraît que depuis la mort de Pitt, son ennemi le plus acharné, il s'est rapproché de l'Angleterre et qu'il veut lui rendre ce pays. D'où mécontentement du cabinet de Berlin. Ce n'est pas tout. De la Hollande et du Grand-Duché de Berg, les deux voisins de la Prusse à l'ouest, il a fait des pays vassaux de la France, en donnant comme souverain

au premier son frère Louis, à l'autre son beau-frère Murat. Il aurait aussi l'intention de détacher de l'Allemagne et de réunir sous son protectorat les Etats Rhénans, le pays de Bade, le Wurtemberg, la Bavière. Tout cela à seule fin—

*BEETHOVEN.* — D'isoler la Prusse et l'Autriche et d'affaiblir toute l'Allemagne, pour pouvoir s'en emparer plus facilement. C'est un ogre.

*FRANZ.* — Mais à Berlin on en a assez des empiètements et de l'arrogance du Corse. Je lis que l'armée prussienne vient d'être mise sur pied de guerre et qu'elle brûle de marcher contre les Français.

*BEETHOVEN.* — On ne dit pas que le roi a conclu une alliance avec l'Autriche?

*FRANZ.* — L'Autriche ne peut pas se joindre à la Prusse. Nous sommes encore trop affaiblis de notre défaite d'Austerlitz. Nous devons d'abord reformer notre armée et reconstituer notre trésor de guerre.

*BEETHOVEN.* — C'est vrai.

*FRANZ.* — Mais patience! Cela viendra.

*BEETHOVEN.* — Je l'espère. En attendant, la Prusse, qui n'est plus celle de Frédéric II, pourra-t-elle, à elle seule, tenir tête à Bonaparte?

*FRANZ.* — Contre un adversaire pareil elle se sera ménagé, je suppose, l'appui de la Russie.

*BEETHOVEN.* — En tout cas, elle serait bien imprudente et aventureuse de ne compter que sur ses propres forces. (*Ils voient venir Thérèse, la sœur de Franz. Elle a un livre en main.*)

## SCENE II

THERESE, FRANZ, BEETHOVEN

*THERESE.* — Ah, Franz! — Bonjour, monsieur Beethoven!

*FRANZ.* — Thérèse!

*BEETHOVEN.* — Bonjour, mademoiselle.

*FRANZ.* — Que lis-tu là, ma chère sœur?

*THERESE.* — Guillaume Tell, de Schiller. — Oui, c'est honteux, n'est-ce pas? Voilà plus d'un an que ce chef-d'œuvre a paru et je ne l'ai pas encore lu.

*BEETHOVEN.* — Moi je l'ai lu et relu, il y a plusieurs mois déjà.

*THERESE.* — Quel hymne à la liberté, à la patrie!

*BEETHOVEN.* — Un hymne divin!

*THERESE.* — Quel rare idéaliste, ce poète!

*FRANZ.* — Quel noble caractère!

*THERESE.* — Et comme il est regrettable qu'il soit mort si jeune.

*BEETHOVEN.* — Beaucoup trop jeune.

*FRANZ.* — Quand il aurait pu produire encore tant d'œuvres sublimes.

*BEETHOVEN.* — J'admire Schiller à l'égal de Goethe et de Shakspeare.

*THERESE.* — Il est de la même race.

*FRANZ.* — Leur frère.

*BEETHOVEN.* — Il est bien possible que je mette un jour en musique son Tell.

FRANZ, *avec flamme.* — Oh oui ! Fais cela !

THERESE, *de même.* — Oui, faites-le ! Faites-le !

FRANZ. — Personne n'est plus apte à le faire que toi.

THERESE. — Personne n'est maître des sons comme vous.

FRANZ. — Et tu aimes ta patrie et la liberté aussi ardemment que le poète de Weimar.

THERESE. — Vous l'avez montré dans votre Héroïque.

BEETHOVEN. — Sans la liberté je ne saurais vivre. (*Un silence.*)

FRANZ. — Je m'attarde avec vous. Je dois aller voir comment mes ouvriers travaillent. A tantôt ! Dans une heure. Mais alors tu te seras retiré dans ta chambre pour composer ?

BEETHOVEN. — J'en ai l'intention.

FRANZ. — Alors à ce soir, au salon !

BEETHOVEN. — Oui.

FRANZ. — Tu nous joueras encore une de ces mélodies inoubliables comme le chant de Bach que nous avons entendu hier, ou le développement de ton Héroïque—

THERESE. — Ou la fin si mystique de cette symphonie. Oh oui ! Réunissons-nous encore au salon, autour du piano.

BEETHOVEN, *la regardant.* — Je veux bien, si vous y trouvez du plaisir.



*THERESE, enthousiaste.* — Ce sont des heures exquisés.

*FRANZ.* — Allons! Je m'en vais. A tout à l'heure.  
(*Il sort par la gauche.*)

## SCENE III

BEETHOVEN, THERESE

*BEETHOVEN.* — Il plaît beaucoup à votre frère, semble-t-il, ce chant de Bach : Si tu veux me donner ton cœur—

*THERESE qui continue le chant.* — « Que ce soit d'abord en secret— »

*BEETHOVEN.* — « Et notre pensée commune— »

*THERESE.* — « Que nul ne la puisse deviner. »  
(*Un assez grand silence. Beethoven la regarde d'un regard profond. Elle baisse un moment les yeux. Puis :*) C'est qu'il est beau, cet air, et vous l'avez joué comme vous seul savez jouer, avec une solennité pénétrante, une lenteur mystérieuse. (*Un nouveau silence.*)

*BEETHOVEN* — Thérèse! (*Elle lève les yeux vers lui.*) Nous nous voyons depuis plusieurs années, depuis que, petite fille, vous avez pris avec moi des leçons de piano aux premiers temps de mon séjour à Vienne.

*THERESE.* — Oui, je me rappelle très bien! Il y a dix ans de cela. La première fois que je vous ai vu, c'était un jeudi, en mai, les lilas au jardin fleuris

saient, mon frère Franz est venu me chercher et m'a conduite en votre présence. Vous étiez maigre, droit, raidi dans votre haute cravate. Vous sembliez maussade et— et orgueilleux, et j'avais un peu peur de vous.

*BEETHOVEN.* — Mais je n'étais pas aussi méchant que j'en avais l'air.

*THERESE.* — Oh non! Quand je me suis rapprochée de vous, vous m'avez souri et votre sourire était... était céleste.

*BEETHOVEN.* — Oh! Comme vous exagérez...!

*THERESE.* — Si! Si! Il révélait la bonté profonde et radieuse qui se cachait sous votre apparente raideur et qui, envers moi, ne s'est jamais démentie.

*BEETHOVEN.* — Je suis bon avec les bons. — Mais je voulais vous dire : Depuis, nous nous sommes bien souvent rencontrés—

*THERESE.* — Oh oui, surtout chez mes parents, à Vienne, et chez mes cousins, le prince et la princesse Lichnowsky.

*BEETHOVEN.* — Oui, mais avant d'être votre hôte ici à Martonvazar, je ne vous connaissais pas, Thérèse. Vous étiez, une fillette d'abord, une jeune fille ensuite, comme bien d'autres à qui j'ai donné des leçons. Ces jours-ci seulement, dans votre propriété où j'ai pu vous rencontrer tous les jours et à toute heure, ici où je vous retrouve dans plus d'intimité, je vous ai vue enfin telle que vous êtes. Jusqu'à présent, je ressemblais à cet enfant des contes de fée qui ramasse les cailloux et n'aperçoit pas la fleur

splendide fleurie sur son chemin. Maintenant, depuis que je suis à Martonvazar, je la vois dans toute sa grâce, cette fleur, et j'en respire tout le parfum qui me pénètre et me charme et m'enivre.— Thérèse! Thérèse! Divine enfant! Laisse-moi te le dire! Aussi bien je ne peux plus te le cacher : Je t'aime! Je t'aime!

*THERESE.* — Je le sais, mon ami. Je le sais. Je l'ai vu hier soir au salon, quand tu as joué le chant de Bach : « Si tu veux me donner ton cœur ». Tu m'as regardée alors, et dans ton regard plein d'une tendresse ardente, dans ton jeu d'une puissance, d'une intensité sans égale, tu m'as ouvert ton âme jusque dans ses replis les plus profonds.

*BEETHOVEN, vivement.* — Et toi, Thérèse! Qu'éprouvais-tu alors?

*THERESE.* — Moi, j'ai été remuée, j'ai senti la vie et le bonheur de la vie dans sa plénitude.

*BEETHOVEN.* — Est-ce vrai? O mon Dieu! Est-ce vrai? J'avais peur! si peur! J'ai pensé plus d'une fois que tu pouvais repousser mon amour et j'en tremblais. J'en mourais d'angoisse. — Alors —?

*THERESE.* — Alors je t'aime, Louis. Je t'aime, moi aussi. Je n'ai toujours aimé que toi depuis ce mois de mai parfumé où je t'ai vu les premières fois. Je t'ai aimé en silence. En cachette j'ai levé mes yeux vers toi. Mais alors, comme tu l'as dit tout à l'heure, tu ne me voyais pas. Et j'en étais triste, immensément triste, mais trop fière pour le montrer. J'étais jalouse de ces jeunes femmes qui te recher-

chaient, t'admiraient, te choyaient, jalouse surtout de mes belles cousines, la princesse Christiane Lichnowsky —

*BEETHOVEN.* — Mais chérie! Elle pourrait être ma mère. Au fait, elle est bonne pour moi comme une mère.

*THERESE.* — Et Julia Guicciardi?

*BEETHOVEN.* — Oh elle! Il y a longtemps que je ne l'aime plus. Elle ne le méritait pas. Elle était enfantine, coquette, égoïste. Mais toi, toi, Thérèse! Depuis que j'ai vu ta grâce infinie, que j'ai appris à connaître ton cœur, source limpide et intarissable de douceur, je t'aime d'un amour dont mon âme illuminée déborde. Oui, maintenant tout en moi est lumière, pureté, clarté. Jamais je n'ai atteint de tels sommets.— J'écris à présent un opéra. La principale figure est en moi, devant moi, partout où je vais, partout où je reste. Et cette figure, c'est toi, Thérèse!

*THERESE.* — Comme tu es bon, Louis, toi, prince dans le royaume de l'art, d'avoir jeté tes yeux sur une pauvre femme, de l'avoir élevée à ta hauteur! Quels titres ai-je donc à devenir l'image de tes plus beaux rêves, à t'inspirer, t'enthousiasmer?

*BEETHOVEN, vivement.* — Oh, ne te diminue pas, mon amie, mon ange. Tu as d'autant plus de titres que tu ne sembles pas les voir. Tu m'aimes! Je t'aime! Tu fais de moi le plus heureux des hommes. Tu ouvres devant moi un monde, tout un monde de sentiments sublimes. Tu as ce grand, ce très grand pouvoir et tu t'appelles une pauvre femme! —Allons! Ne sommes-nous pas dignes l'un de l'autre! C'est le

destin, le généreux destin qui a voulu que nous nous rencontrions, qui a fait naître en chacun de nous le désir immense de vouer à l'autre toute sa vie.

*THERESE, vivement.* — Ah oui! Ma vie est à toi, depuis longtemps et à jamais. Tu resteras mon éternelle pensée, l'univers de mon âme. Et je suis heureuse, tu m'as rendue heureuse, (*Avec des larmes dans la voix*) plus que je n'ai osé le rêver, en m'avouant que ma patiente et inaltérable tendresse a pu, enfin, éveiller la tienne.

*BEETHOVEN.* — Oh! J'ai le cœur plein de choses à te dire, Thérèse. Mais la langue des mots est si pauvre, si impuissante. Mon amour, je te le dirai dans ma langue à moi, la musique... en une sonate. Et alors tu verras la grandeur de ma passion. Ah! Il faut, mon adorée, que je sois à toi, que tu sois à moi. éternellement! Tu veux bien, n'est-ce pas, être ma femme?

*THERESE.* — Oui, ta femme! (*Un silence. Ils ne s'embrassent pas.*) Nous allons en parler à Franz qui nous aime beaucoup. Aussi bien, il faut que ma famille le sache.

*BEETHOVEN.* — C'est vrai.

*THERESE.* — Il va bientôt revenir de son inspection.

*BEETHOVEN.* — Le voilà. (*Franz arrive par la gauche.*)



## SCENE IV

LES PRECEDENTS, FRANZ

FRANZ. — Tiens! Je te croyais occupé à travailler, Louis, à ta nouvelle œuvre.

BEETHOVEN. — Ta sœur et moi, nous avons parlé de choses très importantes.

FRANZ. — Ah! Lesquelles?

BEETHOVEN. — Tu demandes, Franz! Pourtant il y a des sentiments qu'on cache difficilement à celui qui a les yeux ouverts.

FRANZ. — Les miens étaient donc fermés?

BEETHOVEN. — Ta sœur s'en est aperçue.

FRANZ, impatient. — De quoi?

BEETHOVEN. — De mon amour pour elle.

THERESE, vivement. — Et moi, j'aime Louis, depuis longtemps, depuis les premières leçons que j'ai prises avec lui.

FRANZ. — Ah, mes enfants!

BEETHOVEN. — Oui, nous venons de nous le dire, et nous sommes heureux de nous l'avoir dit.

THERESE. — Et tu veux bien, mon frère chéri, que nous nous aimions. Tu remplaces notre père tant regretté. Tu consens à ce que je devienne la fiancée de Louis?

FRANZ. — Mais c'est très sérieux ce que vous me demandez là. Etes-vous bien sûrs de ressentir l'un pour l'autre cette affection profonde qui fait qu'on sacrifierait sa vie pour celui qu'on aime, cette

affection sans laquelle le mariage ne saurait donner le bonheur?

BEETHOVEN. — J'aime Thérèse de cet amour-là.

THERESE. — J'aime Louis. Je ne pense qu'à me dévouer à lui.

FRANZ. — Moi je ne demande qu'à voir heureux une sœur et un ami qui tous deux me sont chers. Et volontiers je souscris à vos fiançailles. De tous mes vœux j'appelle le bonheur sur vous.

THERESE, *émue et avec effusion*. — Merci, Franz, merci! (*Elle l'embrasse. Beethoven serre avec force la main de son ami.*)

FRANZ. — Malheureusement — ah, combien je regrette de devoir vous le rappeler! — cela ne vous avancera guère. Il faut que vous en parliez aussi à maman. C'est elle, et non pas moi, qui remplace père. C'est elle le chef de la famille, elle qui doit donner son approbation.

THERESE. — C'est vrai. (*Elle devient tout à coup sérieuse.*) Nous l'avions oublié.

FRANZ. — Et pour ne rien vous cacher, je la connais, et je ne suis pas certain du tout que vous obtiendrez son consentement aussi facilement que j'ai donné le mien.

THERESE. — Oh! (*Un temps.*)

BEETHOVEN. — Hélas, ce n'est que trop vrai, mon amie. Nous ne pensons qu'à notre amour. Nous vivons dans un pays de rêves et nous perdons complètement de vue la réalité. Nous oublions que je ne

puis demander ta main à ta mère. Pas encore du moins.

*THERESE.* — Et pourquoi? Ne pourrait-elle pas être fière, elle et ma famille, de me voir épouser un rare génie, un grand artiste dont le nom vivra toujours!

*BEETHOVEN.* — Il est certain que mon nom déjà connu deviendra de plus en plus célèbre, et qu'il sera immortel. Mais cela, c'est l'avenir, Thérèse. En attendant, je ne suis qu'un pauvre artiste, et c'est celui-là que ta mère voit, qu'elle est en droit de voir. Non, mon amie, ma situation, loin d'être belle, n'est pas même assez assurée, assez indépendante. Ne suis-je pas obligé d'accepter du prince Lichnowsky une pension annuelle de quelques centaines de florins!

*THERESE.* — Cette pension, tu la gagnes bien par les concerts et les auditions que tu donnes régulièrement chez lui.

*BEETHOVEN.* — De deux choses l'une, Thérèse. Tu es riche, tu auras une dot importante. En t'épousant j'aurais l'air de n'avoir recherché que ta fortune. Et je ne veux pas qu'on aie de moi cette opinion. Je suis trop fier pour cela. La belle situation que j'espère obtenir, je veux ne la devoir qu'à moi-même. — Mais il se peut aussi que ta mère, mécontente, ne te donne pas de dot.

*THERESE.* — Et après. Ce n'est pas la richesse qui fait le bonheur, c'est l'amour.

*BEETHOVEN.* — Non, mon amie, tu ne peux pas déchoir. Je t'obligerais de vivre dans la gêne. Tu devrais t'imposer trop de privations, te passer de toutes ces choses belles et brillantes au milieu desquelles tu as toujours vécu, au milieu desquelles tu as le droit de vivre. Tu finirais par les regretter vivement et tu souffrirais de les avoir perdues. Non, Thérèse, je ne veux pas que tu les quittes. C'est moi qui dois m'élever matériellement pour arriver à toi. Et j'y arriverai. J'ai du génie! Je travaillerai, avec plus d'acharnement que jamais. Et — l'Europe est grande — mes œuvres toujours plus fortes, toujours plus belles me seront payées comme elles le méritent. Et alors, quand, avec la gloire, j'aurai conquis, sinon la fortune, du moins le bien-être, je me présenterai devant ta mère—

*FRANZ.* — Pardon, Louis, cet obstacle écarté, il en restera un grand, hélas. Mes enfants, je suis désolé de devoir être si cruel. Mais je ne veux pas que vous nourrissiez de vains espoirs.

*THERESE.* — De vains espoirs?

*FRANZ.* — Oui, vous seriez trop malheureux après, en les voyant déçus. Pour une autre raison surtout ma mère ne consentira pas à votre mariage...

*BEETHOVEN.* — Je comprends.

*THERESE.* — Moi aussi. Mais, Franz, si maman n'a que ce motif-là pour s'y opposer, elle cédera. Oui, elle cédera, parce qu'elle verrait que son refus me causerait trop de chagrin. Son amour maternel doit être plus fort que son orgueil nobiliaire.

*FRANZ.* — Thérèse, ma chère enfant, tu sais pourtant combien mère est attachée aux titres de noblesse. Que de fois devant nous n'a-t-elle pas montré ses idées, ou ses préjugés, si tu préfères, qu'elle a gardés jusque dans ses vieux jours et qu'elle gardera jusqu'à sa mort. Ce sont les idées de tous les nobles d'avant la révolution, idées dont quelques jeunes seulement sont revenus, quelques jeunes assez rares, comme toi et moi. Crois-moi, chérie. Comme ses ancêtres ont toujours fait et comme font encore ses pareils d'aujourd'hui, elle place le mariage de convenance au-dessus du mariage d'inclination, et surtout elle ne supporte pas l'idée de mésallier ses enfants. Puisque les circonstances m'y obligent, il faut bien que je vous répète ce qu'elle m'a dit tout récemment encore. Elle ne mariera sa fille, m'a-t-elle certifié, qu'avec un noble.

*THERESE.* — Elle t'a dit cela ?

*FRANZ.* — Oui.

*BEETHOVEN.* — Je n'en suis pas surpris. (*Sombre.*) Je devais plutôt m'y attendre, connaissant les nobles d'Autriche pour les avoir assez fréquentés. Je peux bien le dire devant toi, Franz. Nous avons assez souvent discuté là-dessus. Et tu étais d'accord avec moi. C'est bien là leur mentalité, même envers les poètes et les compositeurs. Pour eux il n'existe que deux espèces d'hommes. Les nobles, c'est-à-dire eux, qui sont tout, et les roturiers qui ne sont rien. Nous, les artistes, ils nous recherchent, ils nous demandent de les amuser, de leur donner l'émotion profonde, la

divine frénésie de l'esprit. Et avec de l'argent, avec des faveurs, ils croient payer leurs dettes envers les Bacchus qui leur broyent le vin délicieux. Dans leur sot orgueil ils se jugent au-dessus de nous. Ils nous refusent l'entrée dans leurs familles, à nous, les envoyés des Dieux, les éternels qui vivrons encore dans la mémoire des hommes quand, depuis de longs siècles, leur courte et vaine splendeur ne sera plus que poussière. — Voilà les idées de la grande masse des nobles autrichiens, et ces idées, votre mère autrement si bonne, si aimable, les partage et en est l'esclave.

FRANZ. — Oui, au point que, si Thérèse lui parlait de ses projets, elle lui défendrait certainement de te voir encore.

BEETHOVEN, *ironiquement*. — Elle est noble à ce point!

FRANZ. — Voilà ma conviction, Louis. Elle trouverait que ta présence au château ne serait plus possible.

BEETHOVEN. — Vraiment!

THERESE. — Oh! Tu crois...?

FRANZ. — A mon avis donc, si vous ne voulez pas tout gâter, il faut absolument lui laisser ignorer les sentiments que vous éprouvez l'un pour l'autre.

THERESE. — O mon Dieu!

FRANZ. — Nous en reparlerons. Je suis obligé de vous quitter. A tout à l'heure. (*Il sort par la droite.*)



## SCÈNE V

THERESE, BEETHOVEN

*THERESE.* — C'est vrai pourtant. Quand je me rappelle les opinions que ma mère a toujours émises sur les mariages des nobles, et les recommandations très sérieuses qu'elle n'a jamais manqué de nous faire à ce sujet, à nous, ses enfants, je dois reconnaître qu'en effet ses idées sont inflexiblement arrêtées et que mon frère a raison. Mais alors, Louis, qu'allons-nous devenir? Comme nous souffrirons d'être si près l'un de l'autre et de ne jamais nous voir unis. — Avoir cru enfin toucher au terme de notre attente fiévreuse et angoissée! Avoir enfin vu apparaître les cimes lumineuses de l'amour, de la vie! Avoir découvert le chemin ensoleillé qui nous y conduisait, et aussitôt voir ce chemin s'obscurcir, s'arrêter! Nous trouver au fond d'un abîme, un rocher inaccessible devant nous! Ah! aimer, de toute son âme! Etre sincèrement aimée en retour!

*BEETHOVEN.* — Eperdument!

*THERESE.* — Et n'avoir aucun, aucun espoir! Y a-t-il au monde un sort plus infortuné!

*BEETHOVEN.* — Tu souffres, mon ange, mon tout, mon moi! Pourquoi cette tristesse profonde quand la nécessité parle! Notre amour, peut-il vivre d'autre chose que de sacrifices et de renoncements!

*THERESE.* — De renoncements!

*BEETHOVEN, changeant de ton.* — Mais non! Nous ne devons pas renoncer. Console-toi! — Je ne peux plus, il est vrai, rester ici...

*THERESE.* — Plus rester!

*BEETHOVEN.* — Je te verrais continuellement et je ne pourrais te témoigner ma tendresse. Ta mère s'en apercevrait et me prierait de m'en aller. Au surplus, comme tu l'as dit tantôt, tous deux nous souffririons trop de devoir renfermer en nous notre amour.. Je pars donc. Je m'en vais au loin. Mais je travaillerai. Je ferai en sorte que je puisse voler dans tes bras, vivre avec toi, élever mon âme, entourée par toi, dans le royaume des esprits.

*THERESE.* — Seigneur! ...Tu t'en vas et je...!

*BEETHOVEN.* — Il le faut, Thérèse. Tu t'y feras. Tu le supporteras. Tu me connais depuis longtemps et tu sais que tu peux compter sur ma fidélité. Jamais une autre n'aura mon cœur. Jamais! Jamais! Nous nous aimons! Et notre amour, n'est-il pas un édifice céleste! Mais solide aussi comme la voûte des cieux!

*THERESE, exaltée.* — Oui, comme la voûte des cieux! (*Un temps.*) Mais nous allons nous écrire très souvent. Si nous ne pouvons plus nous voir, au moins nous nous dirons nos pensées, nos sentiments, notre vie.

*BEETHOVEN.* — Je t'écrirai le premier et chacun répondra à l'autre.

*THERESE.* — C'est entendu. Je te le promets. Envoie-moi ta correspondance par l'intermédiaire de Franz. Mais toi? Tu vas retourner à Vienne? Vivre tout l'été dans l'atmosphère étouffante de la grande ville?

**BEETHOVEN.** — Non, je ne retournerai pas à Vienne. Le prince et la princesse Lichnowsky m'ont demandé d'être leur hôte dans leur campagne de Silésie, quand je partirais de Martonvazar. Ils m'ont dit que j'y travaillerais dans le calme et la paix. Et j'ai accepté. Je vais leur faire savoir que j'arriverai demain.

**THERESE.** — Tu partirais si tôt. Ah, comme je serai malheureuse quand je ne te verrai plus!

**BEETHOVEN.** — Il faut que je m'en aille, Thérèse. Il le faut.

**THERESE, après un temps.** — Mais nous nous retrouverons là-bas sans doute? Le 29 septembre, je dois assister, à Dresde, au mariage d'une amie. Quand j'en ai parlé à mon cousin et à ma cousine Lichnowsky, j'ai dû leur promettre d'aller passer, à mon retour, quelques semaines avec eux.

**BEETHOVEN.** — Et après une longue et pénible séparation, nous éprouverons la grande joie de nous revoir. Mais tout de suite l'immense douleur aussi d'être si près l'un de l'autre et pourtant toujours loin, désespérément loin! (*Changeant tout à coup de sentiment et de ton.*) Non, je saisirai le destin à la gueule et je lui arracherai notre bonheur. Oui, Thérèse, ton bonheur et le mien.— Je suis pressé. Je vais écrire ma lettre. Au revoir, mon éternelle bien-aimée. (*Pendant que, sans l'avoir embrassée, sans même lui avoir donné la main, il sort par la droite, le rideau tombe.*)

## ACTE II

*Fin octobre 1806. Salon au château du prince Lichnowsky, près de Troppau, mais dans la Silésie prussienne.*

### SCENE PREMIERE

LICHNOWSKY, LA PRINCESSE, BEETHOVEN,  
THERESE.

LICHNOWSKY. — Vous désirez connaître les dernières nouvelles? D'après ce que vient de me dire un officier...

LA PRINCESSE. — Le général Hulin?

LICHNOWSKY. — Non, je n'ai pas encore vu le général aujourd'hui.— Le roi de Prusse aurait fait des offres de paix à l'empereur des Français.

BEETHOVEN. — Je me suis déjà demandé comment la Prusse a pu engager une lutte aussi inégale.

THERESE. — Oui, elle est abandonnée à elle-même...

LA PRINCESSE. — Excepté sur mer, où les Anglais ont repris les hostilités contre Napoléon.

BEETHOVEN. — Austerlitz aurait dû être une leçon pour le gouvernement de Berlin.— Mais en y songeant bien, on doit reconnaître qu'il ne pouvait pas continuer plus longtemps à supporter les empiètements du Corse.

THERESE. — Nous vivons à une étonnante, une stupéfiante époque...

BEETHOVEN. — Oui, qui se serait attendu à cela! après le traité de Presbourg, quand les Français

avaient quitté l'Autriche, qui aurait cru que, pas un an après, nous les retrouverions ici, en Silésie!...

*THERESE.* — Un des coins les plus retirés de la Prusse, presque aux confins de la Russie...

*BEETHOVEN.* — Où, depuis trois jours, ils sont installés comme chez eux.

*LICHNOWSKY.* — C'est la guerre, Louis. Nous ne pouvons pas les chasser.

*LA PRINCESSE.* — Nous devons nous estimer heureux qu'ils ne nous chassent pas, eux.

*LICHNOWSKY, toujours à Beethoven.* — Ils ne vous dérangent pas? Ils ne vous ennuyent pas?

*BEETHOVEN.* — Si fait, ils me dérangent. Ils m'ennuyent. Ils sont venus troubler la sereine quiétude de cette retraite. On ne fait pas un pas au château ou au parc, sans en rencontrer un. On ne peut tout de même pas s'enfermer nuit et jour dans sa chambre.

*LA PRINCESSE, sincère et d'une voix douce.* — Je suis désolée, mon ami. Vous aviez une vie tranquille et heureuse à Vienne, à Martonvazar, et je vous ai demandé de venir en Silésie où votre séjour est gâté par toutes ces misères.

*BEETHOVEN.* — Oh, ce n'est pas votre faute, madame. Au contraire, vos intentions ont été les meilleures du monde.

*LICHNOWSKY.* — D'ailleurs, si vous voulez avoir un peu de patience, Louis, vous verrez, ils ne resteront pas longtemps.

BEETHOVEN. — Vous croyez, prince?

LICHNOWSKY. — Il faut si peu de temps à Napoléon pour abattre un ennemi et lui faire demander grâce.

BEETHOVEN. — Mais ce n'est pas fini!

LICHNOWSKY. — Autant vaut...

LA PRINCESSE. — En tout cas, jusqu'ici ce fut foudroyant. La guerre déclarée à la France au début d'octobre, tout de suite deux armées françaises en plein centre de l'Allemagne, puis les deux terribles batailles d'Iéna et d'Auerstædt — (*La figure de Beethoven se contracte de rage.*)

LICHNOWSKY. — Le même jour, le 14 octobre...

BEETHOVEN. — Jour de malheur!

LICHNOWSKY. — Puis reddition des places fortes...

BEETHOVEN. — De toutes, l'une après l'autre. Une honte!

THERESE. — Entrée de Napoléon à Berlin...

LICHNOWSKY. — Envahissement de toute la Prusse...

LA PRINCESSE. — Fuite du roi et de la reine.

THERESE. — J'ai entendu dire à Dresde que le malheur de son pays a frappé la reine Louise au cœur.

BEETHOVEN. — Elle aime sa patrie profondément.

THERESE. — Pauvre femme!



*LA PRINCESSE.* — Oui, elle est bien à plaindre.

*LICHNOWSKY.* — Les méfaits des pères, Christiane, retombent sur les enfants. En tout cas, dans les malheurs qui frappent le roi de Prusse et le Tsar, nous autres Polonais, nous voyons le châtiment des crimes commis par leurs ancêtres envers notre infortunée patrie.

*LA PRINCESSE.* — C'est vrai, nous ne pouvons pas l'oublier.

*BEETHOVEN.* — Mais en quoi les peuples sont-ils responsables des actes de leurs souverains autocrates! Nous autres Allemands, nous ne voyons que les agissements de Bonaparte à notre égard. Qu'est-ce qu'il mérite, l'homme qui ne cherche qu'à anéantir notre pays, à faire de nous ses esclaves!

*(Un soldat français vient parler à Lichnowsky.)*

*LICHNOWSKY.* — Nous en recauserons tout à l'heure, Louis. Un officier me demande. *(Il sort.)*

*LA PRINCESSE.* — Moi aussi, il faut que je vous laisse, mes chers. Excusez-moi. J'ai quelques ordres à donner. A tantôt.

*THERESE.* — Oui, Christiane. *(La princesse sort.)*

## SCENE II

BEETHOVEN. THERESE

*BEETHOVEN.* — Je crains que le prince et moi nous ne nous entendions pas aussi bien en politique que dans l'art des sons. Moi je déteste le Corse, et Lichnowsky n'a pas du tout l'air de le haïr, cet homme qui nous fait tant de mal.

*THERESE.* — Oui, on dirait que nos désastres ne touchent guère mon cousin Charles. Au fond, il reste Polonais...

*BEETHOVEN.* — Polonais dans l'âme...

*THERESE.* — Bien qu'il habite l'Autriche depuis sa jeunesse.— Mais parlons de nous, Louis, si tu veux, puisque nous sommes seuls un moment.

*BEETHOVEN.* — Oh oui, parlons plutôt de nous.

*THERESE.* — Comme je ne suis arrivée ici qu'hier matin, je n'ai pas encore pu te le dire. Ma mère a appris que nous nous aimons. J'avais laissé traîner le dernier billet que tu m'as écrit et elle l'a trouvé.

*BEETHOVEN.* — Et alors?

*THERESE.* — Elle m'a fortement grondée d'avoir des relations avec toi et de les lui avoir cachées. Elle m'a dit qu'elles ne pouvaient pas continuer.

*BEETHOVEN, sans étonnement.* — Pas continuer! Oui, parce que...

*THERESE.* — Tu n'es pas noble. Car Franz ne s'était pas trompé. Jamais, m'a-t-elle déclaré, jamais

elle ne donnera son consentement si tu n'as pas de titre.

*BEETHOVEN.* — Toujours ce titre, cet obstacle que je ne puis écarter.

*THERESE.* — Je lui ai dit qu'elle devrait te connaître et savoir qu'avec toi je serais heureuse, tandis que ma vie serait brisée si, pour une raison de vain orgueil, elle s'opposait à notre union. Je lui ai montré que ton génie te donnait un titre plus glorieux que ne le serait un blason. Je l'ai priée, suppliée. J'ai pleuré, pleuré. Rien n'y a fait.

*BEETHOVEN.* — Cet entêtement! Comme elle nous rend malheureux! malheureux!

*THERESE.* -- Ah, misère! Etre les victimes de ces préjugés ineptes! Combien de fois déjà j'ai maudit ce titre dont on m'a affublée dès ma naissance : Un boulet que je traîne aux pieds, une chaîne qui m'empêche d'aller où je voudrais, de vivre à mon gré. Que ne suis-je une fille du peuple qui peut épouser celui qu'elle aime, travaille de ses bras avec lui, est heureuse elle-même et rend son mari heureux! Ah, comme j'envie ces femmes-là! On les dit pauvres, et elles sont riches. Les pauvres, les infortunées, c'est nous qui ne pouvons suivre le penchant de notre cœur, qui devons étouffer la soif d'amour et de bonheur dont il brûle!

*BEETHOVEN.* — Tu as raison, Thérèse. Et je rage chaque fois que j'y pense, et j'y pense tous les jours. Je bous quand je dois me dire que, si nous souffrons, si parfois nous sommes plongés dans le

plus noir abattement, c'est à ce stupide préjugé que nous le devons. Et cette peine ne suffisait pas, il faut encore l'autre, de voir ma situation rester toujours si mauvaise, de ne pouvoir...

*THERESE* *l'interrompt.* — Mais, Louis, ta situation ne tardera pas à s'affermir. Tu as le génie de la musique comme pas un. Tu travailles, tu produis des œuvres toujours plus belles, plus grandioses, il faut que tu réussisses, tu dois réussir nécessairement.

*BEETHOVEN.* — Ah, mon enfant! Comme tu es jeune! Comme tu te fais encore des illusions! Oui, je travaille, je produis. Depuis que nous nous sommes quittés en Hongrie, j'ai écrit des quatuors, j'ai composé une nouvelle sonate dont je peux être fier...

*THERESE.* — Tu peux être fier de toutes tes œuvres...

*BEETHOVEN.* — Et que je dédierai à Franz, ton frère, en souvenir de Martonvazar. Mais tu ne lui en diras rien, je veux lui faire une surprise.

*THERESE.* — Je te le promets.

*BEETHOVEN.* — J'ai commencé aussi un opéra : Coriolan, dont l'ouverture est faite. Le prince Lobkovitz a acheté ma symphonie héroïque et j'en ai une nouvelle sur le métier.— Eh bien, tout cela, Thérèse, vaut de l'or, j'en suis certain, comme je suis certain de respirer, de te parler. Cela vaut de l'or et sera vendu dans le monde entier...

*THERESE.* — Oui, parce que c'est la musique dans toute sa force, sa puissance, sa plus haute, sa plus parfaite réalisation...

*BEETHOVEN.* — Parce que je ne compose que quand l'Esprit me parle et que j'écris ce qu'il me dicte, parce que, dans mon œuvre, je m'approche de la divinité et que j'en répands les rayons sur la race humaine.

*THERESE, dans un transport d'enthousiasme.* — Ah, Louis! Louis!

*BEETHOVEN.* — Mais tout cela, Thérèse, jusqu'à maintenant, hélas, ne me rapporte pas encore assez pour vivre. Mes quatuors, mes sonates, mes symphonies, je les vends, c'est vrai, mais les prix qu'on m'offre et que je suis obligé d'accepter, sont vraiment dérisoires. Parce que ma réputation n'est pas encore mondiale, parce que mon nom n'est encore connu que depuis peu, mes éditeurs en profitent pour m'exploiter, pour s'enrichir à mes dépens.

*THERESE.* — Les vilains égoïstes!

*BEETHOVEN.* — Les juifs! ...Oui, voilà plusieurs années que je vis en Autriche, et malgré mon talent, mon travail, je n'arrive pas à me créer une position me permettant de triompher des obstacles qui s'opposent à notre mariage. Ah, mon amie! En parlant de Martonvazar, que n'ai-je mis en exécution le projet que j'avais conçu alors! J'ai été mal inspiré en remettant la chose. Maintenant il est trop tard.

*THERESE.* — Que veux-tu dire? De quel projet parles-tu?

*BEETHOVEN.* — De quitter Vienne et l'Autriche...

*THERESE, l'interrompant.* — Ciel! Tu voulais nous quitter?

*BEETHOVEN.* — Pour te conquérir, toi, mon aimée. Je voulais aller à Londres.

*THERESE.* — A Londres!

*BEETHOVEN.* — On me l'avait demandé. J'y aurais donné des concerts où j'aurais joué mes sonates et dirigé l'exécution de mes symphonies. Les Londoniens aiment la musique. Ils en sont enthousiastes. Ils savent honorer et récompenser les artistes. Je serais revenu célèbre dans toute l'Europe et en possession d'une situation brillante. Et alors notre empereur, sans aucun doute, m'aurait conféré un titre de noblesse. N'a-t-il pas anobli plus d'un grand poète, plus d'un artiste! Et alors, chérie, alors nous aurions pu être l'un à l'autre... pour la vie!

*THERESE.* — Ah, mon Dieu! ...Et tu crois que dans notre pays tu ne puisses voir ton génie reconnu et honoré comme il le mérite, que tu sois obligé de...

*BEETHOVEN l'interrompt vivement.* — Comment veux-tu qu'à Vienne on apprécie ma musique, mon art! C'est une ville factice, d'esprit mondain et médiocre. Aucune profondeur, aucune force, aucune fierté mâle et indépendante. Il n'y a qu'un petit nombre de dilettantes comme ton frère, ton cousin et ta cousine Lichnowsky, le prince Lobkowitz et quelques autres qui sentent ce qu'ils ont en moi. Mais dépendre toujours d'eux et de leurs faveurs, non, ce n'est pas une existence, c'est une vie indigne de moi.



*THERESE.* — C'est vrai.

*BEETHOVEN.* — Tandis qu'à Londres, avec la fortune ou du moins le bien-être et la célébrité, j'aurais conquis une liberté, une indépendance complète. D'ailleurs, tous les grands artistes se sont rendus en Angleterre. Haendel, Haydn et d'autres y ont trouvé la gloire.

*THERESE.* — En effet.

*BEETHOVEN.* — Et puis, si j'étais allé à Londres, les Viennois auraient eu peur que je n'y reste. Ils auraient compris ce qu'ils perdaient en me laissant partir. Ils m'auraient rappelé, heureux de me ravoïr et de mieux me juger. Mais, malheureusement, l'Angleterre bloque les côtes des pays soumis au Corse et ferme ses ports aux bâtimens des Français.

*THERESE.* — Oui, et l'on m'a dit à Dresde que Napoléon allait user de représailles.

*BEETHOVEN.* — Et comme ses armées ont envahi toute la Prusse et occupent tous les ports allemands, ceux-là aussi sont bloqués maintenant par les vaisseaux anglais, et il me serait bien difficile de m'embarquer pour l'Angleterre...

*THERESE.* — Impossible.

*BEETHOVEN.* — Il faudra remettre l'exécution de mon projet jusqu'à ce que la paix soit rétablie. Mais ce sera quand? La lutte entre Bonaparte et la Grande-Bretagne, ces deux géants, est loin d'être finie. Et notre longue attente continuera...

*THERESE.* — Notre souffrance interminable —

BEETHOVEN. — Hélas. (*Un temps. Puis se ressaisissant.*) Allons! Il n'y a qu'une chose qui puisse y mettre fin. Il faut que je travaille. Par mon travail seulement, mon travail acharné je vaincrai, peut-être, le destin ennemi.

THERESE. — Peut-être? Tu n'en es pas sûr?

BEETHOVEN. — Non. La différence entre ma condition et la tienne est trop grande et le sort de l'artiste en Autriche, trop misérable.

THERESE. — Un changement brusque peut se produire, un heureux événement.

BEETHOVEN. — Je ne crois pas aux miracles...

THERESE. — Il ne faut pas désespérer...

BEETHOVEN, sombre. — Désespérer! (*Un temps. Puis, farouche et énergique.*) Non. J'ai encore mon art. Je vais travailler, mon amie. A tout à l'heure.

THERESE. — Moi, je vais prier Dieu qu'il nous assiste. (*Ils sortent par la gauche. Un temps.*)

### SCENE III

LICHNOWSKY, LA PRINCESSE, LE GENERAL HULIN

(*Ils arrivent par la porte du fond.*)

LICHNOWSKY. — Je vous en prie, général. (*Mais Hulin se retire devant la princesse qui entre la première.*)

LE GENERAL. — Vous êtes Polonais, prince?

LICHNOWSKY. — Oui, général. Nous le sommes tous deux, la princesse et moi.

LE GENERAL. — Vous connaissez les dernières nouvelles de la guerre?

LICHNOWSKY. — Oui, Napoléon a fait son entrée à Berlin.

LA PRINCESSE. — Et la plus grande partie de la Prusse est envahie par les Français.

LE GENERAL. — Et l'Empereur n'a pu accepter les offres de paix de l'ennemi.

LICHNOWSKY. — Non?— Alors la guerre continue?

LE GENERAL. — Oui, avec la Prusse et la Russie cette fois.

LICHNOWSKY, très intrigué. — La Russie?

LE GENERAL. — Le roi Frédéric-Guillaume s'est adressé à son ami, le Tsar, qui vient à son secours en envoyant deux armées pour nous barrer le passage de la Vistule. Il paraît qu'Alexandre est irrité contre notre Empereur qui a conclu une alliance avec le Sultan et empêche ainsi les Russes de s'emparer de la Moldavie.

LA PRINCESSE. — Alors il y aura de nouvelles batailles?

LE GENERAL. — Au moins une. —

LICHNOWSKY. — Et la Pologne?

LE GENERAL. — Je venais pour vous en parler.

LICHNOWSKY, très intrigué et vivement. — Dites, général, dites.

*LE GENERAL.* — Sa Majesté, dès qu'elle a appris que les Russes prendraient part à la guerre, a lancé un appel aux Polonais —

*LICHNOWSKY, de plus en plus intrigué.* — Oh, est-ce vrai!

*LE GENERAL.* — A l'instant même on m'en apporte l'original que voici. Tenez! Lisez!

*LICHNOWSKY qui essaie d'abord de lire.* — Impossible. Je suis trop ému. Les lettres dansent devant mes yeux.

*LA PRINCESSE à qui son mari a donné le papier.* — Moi je ne peux pas non plus.

*LICHNOWSKY.* — Lisez-le, vous-même, général, ou dites-nous le contenu.

*LE GENERAL, vivement.* — Il engage les Polonais à se joindre à lui et à partir en guerre pour mettre fin à leurs souffrances...

*LA PRINCESSE.* — Seigneur!

*LE GENERAL.* — Briser leurs chaînes, reconquérir leur liberté et se venger de leurs oppresseurs.

*LICHNOWSKY.* — Nous venger! De nos bourreaux! Rentrer dans notre patrie! Dans nos biens! Vive la Pologne! Vive l'Empereur!

*LE GENERAL.* — L'appel est signé Dombrowsky et Kosciuszko.

*LICHNOWSKY, très étonné.* — Nos deux héros ont signé?

*LE GENERAL.* — Voyez.

LICHNOWSKY, *exalté*. — Oui! Je vois! Les deux patriotes de 1794. Les derniers remparts de la libre Pologne.

LE GENERAL. — L'Empereur désire que d'autres grands noms s'y joignent. (*Il regarde le prince significativement.*) Et par le courrier-éclair qui attend dans le hall, il vous envoie l'appel.

LICHNOWSKY. — Comment! Mais jamais je n'ai mis dans une signature toute mon âme comme dans celle-ci. (*Il signe.*)

LE GENERAL. — Au nom de l'Empereur, merci!

LA PRINCESSE. — C'est nous qui remercions l'Empereur.

LICHNOWSKY. — Les autres souverains, même les plus puissants, nous abandonnent. Lui accourt à notre aide, à notre délivrance.

LE GENERAL sonne. Le courrier arrive. Le général lui remet la feuille. Le courrier salue et part aussitôt.

LE GENERAL redescend. — Et n'oubliez pas! L'Empereur se souvient.

LICHNOWSKY. — L'Empereur est grand.

LA PRINCESSE. — Nous espérons en lui comme en un dieu. (*Tout à coup ils entendent jouer, au piano, l'Appassionata. Ils écoutent un moment, mais des sons leur échappent. Puis :*)

LE GENERAL. — J'aime beaucoup la musique. Malheureusement dans nos campagnes militaires j'ai rarement l'occasion d'en entendre. Mais hier — un soldat ne flatte pas, il dit franchement sa façon de penser — eh bien, hier matin je me promenais ici

au parc. Tout à coup, dans une chambre au premier dont la fenêtre était ouverte, quelqu'un joue du piano —

LICHNOWSKY. — Ah!

LE GENERAL. — Je crois me connaître en musique. Méhul, Chérubini, Haydn, Mozart m'enchantent. Mais l'auteur de celle qu'on a jouée hier ici est, selon moi, un génie plus puissant que les plus grands de ces maîtres, un génie unique.

LA PRINCESSE. — Vous croyez!

LE GENERAL. — Ce ne peut être que ce Beethoven dont, l'année dernière, à Vienne, j'ai entendu une sonate intitulée : la Pathétique. Une merveille! — *(La princesse sourit.)*

LICHNOWSKY. — Vous ne vous êtes pas trompé, général. L'auteur de cette musique est Beethoven. Et le pianiste qui a joué hier et que maintenant vous entendez moins bien, parce que portes et fenêtres sont fermées, c'est Beethoven.

LE GENERAL. — Eh bien, vous pouvez être fiers d'avoir pour ami un artiste aussi éminent, dans l'exécution comme dans la création...

LICHNOWSKY. — Et qui sera aussi célèbre que Napoléon, dans un autre domaine.

LE GENERAL regarde Lichnowsky. Il va parler mais il se domine et se retient.

LICHNOWSKY, devinant la pensée du général. — Il jouera devant vous une de ses œuvres.



*LE GENERAL.* — Je n'osais vous demander de me procurer cette joie. Je ne saurais assez vous remercier.

*LICHNOWSKY.* — C'est un grand bonheur pour la princesse et pour moi de faire ce plaisir à nos amis, les Français. Vous l'entendrez très prochainement.

*(Le lieutenant Dejardin arrive, salue et remet un pli au général. Celui-ci ouvre, lit un moment, puis, à Lichnowsky et à la princesse :)*

*LE GENERAL.* — Je regrette vivement de devoir vous quitter, mais le service m'appelle.

*(Lichnowsky et la princesse s'inclinent. Les deux officiers sortent. Un temps.)*

#### SCENE IV

LA PRINCESSE. LICHNOWSKY

*LA PRINCESSE.* — N'avons-nous pas agi avec un peu de précipitation, mon ami? Nous aurions pu d'abord demander à M. Beethoven s'il voulait jouer. Comme tant d'artistes, il n'est pas toujours bien disposé.

*LICHNOWSKY.* — Il le fera pour nous être agréable. Je le prierai de donner aux officiers français une audition de sa symphonie héroïque qu'il a écrite pour célébrer Napoléon.

*LA PRINCESSE.* — Mais ne vous semble-t-il pas qu'il n'aime plus l'Empereur des Français? Tout à l'heure il montrait autre chose pour lui que de l'enthousiasme.

LICHNOWSKY. — Il le boude parce que l'Empereur fait la guerre à un peuple allemand. Mais au fond il l'admire puisqu'il n'y a pas longtemps, il a composé sur lui cette symphonie. Il jouera celle-là.

LA PRINCESSE. — Mais les officiers français! Voudra-t-il jouer devant eux? Ils l'agaçent. Il est très ennuyé de les voir au château. Il les fuit.

LICHNOWSKY. — Parce qu'ils le dérangent un peu dans ses habitudes. Je l'amènerai à leur parler. Il ne sera plus si sauvage. Et puis ne se réjouira-t-il pas d'avoir une occasion de produire son Héroïque! Nous organiserons une petite fête à laquelle nous inviterons les officiers présents et nos amis de la région. Beethoven dirigera lui-même l'exécution de sa symphonie. Et ce sera beau!

LA PRINCESSE. — Oui, mais les exécutants?

LICHNOWSKY. — Il en faudrait vingt tout au plus. On les trouvera certainement à Troppau et dans les environs. — Si nous voulons répéter un peu, nous ne pouvons pas perdre de temps. Je vais de ce pas en causer avec notre hôte. Il est très probablement dans sa chambre puisqu'il ne la quitte presque plus.

LA PRINCESSE. — Oui, Charles, allez lui parler incontinent.

LICHNOWSKY. — Je reviens tout de suite vous dire ce que nous aurons décidé.

LA PRINCESSE, *vivement*. — Je brûle de l'apprendre.

## ACTE III

*Chambre de Beethoven, au même château qu'au second acte. — Un piano. — Un certain désordre dans les papiers sur la table.*

### SCENE PREMIERE

BEETHOVEN, (*seul. Puis*) LICHNOWSKY

*(Il lit de la musique et bat du pied la mesure. On frappe. — Il ne répond pas : il est un peu sourd. On frappe plus fort.)*

BEETHOVEN. — Entrez. (*Lichnowsky entre.*)

LICHNOWSKY. — Bonjour, mon ami. Je ne vous dérange pas?

BEETHOVEN. — Nullement, prince. (*Le prince reste sur le seuil.*)

LICHNOWSKY. — Bien vrai? Vous ne travaillez pas?

BEETHOVEN. — Non, entrez. Je viens de finir la nouvelle sonate en fa mineur dont je vous ai parlé.

LICHNOWSKY. — L'Appassionata, comme vous l'appellez aussi?

BEETHOVEN. — Oui.

LICHNOWSKY, *vivement*. — Oh, je serais heureux de l'entendre.

BEETHOVEN. — Quand vous voudrez.

LICHNOWSKY. — Jouez-moi maintenant la première partie et ce soir l'autre.

BEETHOVEN. — Je veux bien. (*Il joue. Lichnowsky écoute. — Quand Beethoven a fini, un silence. Puis :*)

**LICHNOWSKY.** — Je suis ravi, transporté! Le début, tout de suite, quel rêve merveilleux et plein de mystère! Et puis, tout à coup, quelle passion qui gronde, qui bout, qui est déchaînée, avec ses plaintes, ses pleurs, ses rages.— Oh, la grandeur, la profondeur, la puissance avec laquelle vous exprimez l'amour! Aucun autre n'a cette force titanique, cette ivresse de sons et de rythmes.— Vous m'avez fait passer des instants inoubliablement beaux. Demandez-moi quelque chose en échange. Je suis prêt à faire pour vous tout ce qui est en mon—

**BEETHOVEN, vivement.** — Ah, prince! Votre cousine Thérèse et moi nous sommes bien malheureux. (*Etonnement de Lichnowsky.*) Ne pourriez-vous pas m'aider à obtenir un titre de noblesse? La différence entre nos conditions disparaîtrait et nous aurions plus d'espoir de nous marier.

**LICHNOWSKY.** — Vous marier!

**BEETHOVEN.** — Oui, nous nous aimons— et nous ne voyons aucune issue à notre situation.

**LICHNOWSKY.** — Et ce sont ces sentiments-là que vous exprimez dans votre sonate? Vous souffrez donc beaucoup?

**BEETHOVEN.** — Oui. Ah, si vous vouliez—!

**LICHNOWSKY.** — Comptez sur moi. De mon côté je vous demande seulement un petit plaisir. Le général français que je loge vous a entendu hier jouer une de vos œuvres—

**BEETHOVEN, ennuyé.** — J'avais laissé la fenêtre ouverte.

LICHNOWSKY. — Et comme il se connaît en musique, il y a reconnu le maître Beethoven dont il avait entendu à Vienne la sonate Pathétique. Il m'a dit de vous, et comme auteur et comme pianiste, (*en appuyant*) le plus grand bien—

BEETHOVEN, *soupçonneux*. — Oui, mais le plaisir que vous me —

LICHNOWSKY. — Voici. Il ne m'a pas demandé que vous exécutiez devant lui une de vos compositions. Il est trop discret pour cela. Mais je voyais bien qu'il en serait charmé et je le lui ai promis.

BEETHOVEN *s'est redressé. Brusque*. — Jamais! (*Un silence.*)

LICHNOWSKY, *ne prenant pas cette réponse au sérieux*. — Ah, ces artistes! Il faut toujours qu'ils se fassent prier!

BEETHOVEN. — Il s'agit bien de cela —

LICHNOWSKY. — Vous ne voulez pas nous faire plaisir, à la princesse et à moi?

BEETHOVEN. — Vous savez bien que si, prince, mais ce plaisir-là, impossible!

LICHNOWSKY. — Ah! — Mais c'est dans votre intérêt aussi.

BEETHOVEN. — Si je le pouvais pour moi, je le ferais aussi pour vous.

LICHNOWSKY. — Allons, voyons! Pour conquérir celle que vous aimez, vous pouvez bien jouer devant le général votre symphonie héroïque et lui dire que dans cette œuvre vous glorifiez Napoléon.

**BEETHOVEN.** — Vous dites! Ah, mais non! Ça, encore moins! D'abord pour être anobli j'ai assez de titres sans devoir me produire devant ces étrangers. -- Vous avez raconté au général que dans mon Héroïque je glorifiais Napoléon?

**LICHNOWSKY.** — Non, mais...

**BEETHOVEN.** — Vous ne pouvez dire cela à personne et surtout pas aux Français. Je ne le veux pas.

**LICHNOWSKY.** — Je vous répète que je ne leur ai rien dit. C'est vous qui le direz. (*Beethoven le regardant, fâché.*) C'est pourtant vrai, n'est-ce pas? Vous avez composé cette symphonie pour célébrer Napoléon.

**BEETHOVEN.** — Pas du tout! Pas du tout!

**LICHNOWSKY.** — Comment! Mais j'ai vu sur votre table, dans votre chambre à Vienne, le manuscrit portant en première page le titre : Bonaparte. (*Beethoven va prendre dans la bibliothèque un cahier et revient.*)

**BEETHOVEN.** — Tenez! Voici un exemplaire de cette œuvre. Où est-il marqué là que je glorifie Napoléon! Il y est écrit : Symphonie héroïque pour célébrer le souvenir d'un grand homme. Quand j'ai écrit ces mots, le Corse n'était plus pour moi un grand homme, pas plus qu'il n'en est un maintenant. (*Criant presque.*) C'est un bourreau!

**LICHNOWSKY.** — Un bourreau?

**BEETHOVEN.** — Oui, et tous ces hommes charmés qui le servent et le suivent sont des aides de bourreau.



LICHNOWSKY. — Ne criez pas. Ils pourraient l'entendre —

BEETHOVEN. — Et après! — Moi chanter cet homme! Quel malheur que je ne me connaisse pas à la guerre comme à la musique! Je le battrais. Je vengerais Léna et Austerlitz. Mais mon empire n'est pas de ce monde. Mon empire plane bien au-dessus de cette pauvre terre.

LICHNOWSKY. — C'est très vrai, cela, Louis. — Mais le titre de votre Héroïque, vous l'avez changé. Le premier manuscrit portait...

BEETHOVEN, *vivement*. — Ce n'est pas celui-là qui compte, c'est le titre de l'œuvre définitive et publiée. Je vais vous dire pourquoi ma symphonie s'est d'abord intitulée Bonaparte et pourquoi maintenant je ne veux plus qu'on la croie dédiée à cet homme. Dès mon adolescence je me suis passionné pour l'idéal révolutionnaire, pour les grandes idées de liberté, d'égalité, de fraternité entre les hommes, entre les peuples. Et voilà Bonaparte qui apparaît sur la scène du monde. Il semble le génie incarnant mes idéals, le demi-dieu venu sur la terre pour créer la république héroïque, le nouveau Messie acclamé par les nations en délire. Et voulant chanter sa gloire j'ai écrit mon Héroïque et je lui ai donné le nom de Bonaparte.

LICHNOWSKY. — Vous étiez bien inspiré.

BEETHOVEN. — Permettez. Tout à coup le consul se proclame empereur. Quand j'ai appris cela j'ai vu tout de suite qu'il était un homme ordinaire,

ambitieux comme les autres, qu'il foulerait aux pieds tous les droits de l'Humanité et deviendrait un despote. Et j'ai arraché la dédicace et j'ai donné à ma symphonie un autre titre. Je ne glorifie pas les tyrans, moi.

*LICHNOWSKY.* — Napoléon, un tyran! Lui, le bienfaiteur de son pays où il a ramené l'ordre et qu'il...

*BEETHOVEN.* — Qu'il ruinera par ses guerres!

*LICHNOWSKY.* — Il ne fait pas la guerre volontairement.

*BEETHOVEN.* — Il ne rêve que cela, ne vit que pour cela.

*LICHNOWSKY.* — Vous vous trompez. Il est obligé de la faire, poussé par les peuples de l'Europe coalisés contre la France —

*BEETHOVEN.* --- Non, poussé par sa soif de conquêtes et de domination.

*LICHNOWSKY.* — Mais, Louis, par deux fois il a voulu réconcilier son pays avec les puissances voisines. Il y a quelques années, quand il était consul, il écrivit lui-même au roi d'Angleterre et à l'empereur d'Allemagne pour leur offrir la paix. Ils ne lui ont même pas répondu.

*BEETHOVEN.* — Il devait insister —

*LICHNOWSKY.* — Il l'a fait. Après l'établissement de l'Empire il fit de nouvelles offres à l'Angleterre. Nouveaux refus.

*BEETHOVEN.* — Il ne devait pas se couronner empereur et effrayer les peuples plus encore que les Terroristes ne l'avaient fait.

LICHNOWSKY. — Mais c'est la nation qui l'a nommé empereur.

BEETHOVEN. — Il a été nommé grâce à ses machinations. Il a tordu le cou à la République libre et humanitaire. Il morcelle et annexe les pays vaincus et, non content d'être César, se proclame roi d'Italie. Qui sait où sa folie des grandeurs s'arrêtera ? Par toutes sortes d'artifices il flatte la vanité des Français pour les entraîner dans ses aventures, et il ne voit pas qu'en même temps il opprime les autres peuples, qu'il excite chez eux la haine, la soif de vengeance, qu'il met le feu à toute l'Europe. Oui, il est devenu l'ennemi mortel du continent et particulièrement de ma patrie qu'il voudrait asservir. Mais moi j'aime mon pays, je veux y vivre, libre comme l'air que j'y respire. Je hais farouchement toute tyrannie. Je reste fidèle à mon idéal : la révolution libératrice. (*Un temps.*)

LICHNOWSKY regarde Beethoven.

BEETHOVEN. — Je ne peux pourtant pas, pour vous être agréable, renier les principes qui me sont les plus chers, les plus sacrés. Tandis que vous vous ne trahirez aucune conviction en aidant deux amis à sortir de leur situation difficile.

LICHNOWSKY. — Oh, si nous nous raidissons à ce point, si nous n'écoutons que nos principes et nos sentiments, nous n'obtiendrons rien dans ce monde qui est fait de concessions et de transactions.

BEETHOVEN. — Dans ce monde toutes les grandes choses ont été faites pour une idée.

*LICHNOWSKY.* — Et combien de sacrifices inutiles pour une idée fixe, une idée fausse! En tout cas, le génie de cet homme est tellement vaste, tellement complexe, la situation de l'Europe actuelle, tellement enchevêtrée, que vous pouvez très bien vous tromper dans votre jugement sur Napoléon. Ne soyons donc pas intransigeants. Je m'offre à vous rendre un service. Rendez-m'en un autre en échange. C'est donnant donnant.

*BEETHOVEN.* — Mais je renierais mon art aussi, oui, mon art —

*LICHNOWSKY.* — Comment, votre art? Que cherchez-vous là maintenant?

*BEETHOVEN.* — Mais vous ne comprenez donc pas que je le trahirais, lui qui m'est sacré plus que tout au monde. Si je jouais devant ces gens, si je leur disais ce que vous me demandez, je me ferais le flagorneur, le laquais de cet homme —

*LICHNOWSKY.* — Oh!

*BEETHOVEN.* — Mais oui, puisque, pour le flatter je parlerais contrairement à mes convictions. Et ma muse qui daigne venir me visiter dans mon pauvre logis, qui l'illumine et qui m'élève au-dessus de ce monde, jusqu'aux étoiles, ma muse divine me punirait terriblement de ma lâcheté. Elle ne supporterait pas que je reste son prêtre. Elle me frapperait d'amnésie et de cécité, elle paralyserait mes doigts et m'abandonnerait pour toujours, parce que j'aurais voulu la rabaisser, la salir —

*LICHNOWSKY.* — Oh, quels termes! Quelles exagés...

*BEETHOVEN, l'interrompant.* — Oui, la salir dans le mensonge, dans la vile adulation; la vendre, la prosti...

*LICHNOWSKY.* — Oh, mais assez!

*BEETHOVEN, au paroxysme de l'indignation.* — Ma muse, dans cette symphonie, chante, je vous l'ai dit, le héros de la Révolution libératrice, le bienfaiteur de l'Humanité, et non pas l'étrangleur de la République et de ses idéals, le conquérant tueur des hommes, destructeur des nations, fléau de...

*LICHNOWSKY.* — Assez! Assez! Je ne supporte pas — je ne vous laisserai pas continuer à injurier un homme qui — (*Mais la princesse arrive.*)

## SCENE II

LICHNOWSKY, BEETHOVEN, LA PRINCESSE.

*LA PRINCESSE, qui parle doucement et avec le plus grand calme.* — Quels éclats de voix! Qu'est-ce que les gens vont penser! Qu'y a-t-il donc?

*LICHNOWSKY, tout à coup calmé.* — Il ne veut pas jouer devant les officiers.

*LA PRINCESSE.* — Vraiment?

*LICHNOWSKY.* — Il dit que dans sa symphonie il chante un héros, un bienfaiteur de l'Humanité et non pas...

*BEETHOVEN.* — Un tyran —!

*LICHNOWSKY.* — Et qu'il ne veut pas renier ses convictions.

*BEETHOVEN.* — Oui, madame. Je devrais me mépriser moi-même. Je mériterais le mépris de tous les honnêtes gens, le mépris de ma muse —

*LA PRINCESSE.* — Je comprends ces scrupules qui vous honorent. Vous me connaissez, mon ami. Vous savez que je ne vous demande jamais rien qui ne soit digne de vous. Je prise trop pour cela votre art, votre génie pour lequel j'éprouve la plus grande, la plus sainte admiration et le plus profond respect. Et pourtant je vous prie de jouer devant les officiers français —

*BEETHOVEN, avec douleur.* — Oh! Vous aussi!

*LA PRINCESSE.* — Oui, parce que vous le pouvez, sans renier votre art, parce que Napoléon est certainement un bienfaiteur des hommes, et en première ligne de notre malheureuse Pologne contre laquelle trois puissances voisines ont commis le plus grand des crimes et que lui, l'Empereur, sauve maintenant d'une atroce et barbare tyrannie. Rappelez-vous donc, Louis, qu'il n'y a pas onze ans la brute de Souvaroff...

*LICHNOWSKY, exaspéré.* — Oh. celui-là! Celui-là!

*LA PRINCESSE.* — Après avoir réprimé l'insurrection et repris Varsovie, fit noyer dans la Vistule ou massacrer douze mille habitants sans défense parce que les Polonais avaient osé chasser de chez eux les Moscovites qui leur avaient tout volé, leur pays, leurs biens, leurs libertés.

*LICHNOWSKY.* — Ah, les monstres! Et ceux qui ne veulent pas se soumettre sont obligés d'errer sans



feu ni lieu à travers le monde, car s'ils restent en Pologne, ils gémissent sous le knout ou sont déportés dans l'horrible Sibérie. — Et les peuples de l'Europe assistent, indifférents, à ces crimes, la puissante Angleterre comme les autres —

*LA PRINCESSE.* — Seul Napoléon a entendu notre cri de détresse. Il accourt. De nos gorges il arrache le vampire et nous rend le souffle et la vie et la liberté. Oh, vous, mon ami, vous qui, bien plus profondément que les autres hommes, vibrez aux souffrances humaines, vous comprendrez le noble geste de l'Empereur —

*BEETHOVEN.* — Pardon! Je ne sais rien de rien. Vous dites qu'il accourt pour délivrer la Pologne. Comment savez-vous cela? Moi je...

*LICHNOWSKY* *l'interrompt.* — J'allais vous le dire en vous demandant de jouer. Mais — la conversation a toujours dévié. — Le général Hulin vient de me montrer l'appel que l'Empereur adresse aux Polonais et qui nous engage à partir en guerre contre la Prusse et la Russie —

*BEETHOVEN.* — Les Russes aussi maintenant! Tout de même!

*LICHNOWSKY.* — Pour chasser l'opresseur et reconquérir notre liberté. J'ai vu les signatures de Dombrowsky et de Kosziusko et j'ai signé aussi.

*BEETHOVEN.* — Ah!

*LICHNOWSKY.* — Oui. (*Un temps.*)

*BEETHOVEN.* — Et vous croyez qu'il veut rétablir la Pologne indépendante?

LA PRINCESSE. — Oui.

LICHNOWSKY. — La Pologne grande et indépendante.

BEETHOVEN. — Ah, les dupes que vous êtes!

LA PRINCESSE et LICHNOWSKY, ensemble. — Les dupes!

BEETHOVEN. — Oui, de sa générosité calculée et feinte. Après ce qu'il a fait à l'Italie, à la Hollande, à d'autres pays qui sont devenus ses vassaux! Votre liberté, un leurre pour vous attirer, pour que vous l'aidiez à battre ses ennemis. Quand il n'aura plus besoin de vous, finie votre liberté! Vous deviendrez ses sujets, vous aussi, ses esclaves. Votre grande Pologne et sa couronne royale, il les donnera à un de ses parents. Vos terres, il en récompensera ses maréchaux, ses diplomates.

LICHNOWSKY. — Vous vous trompez grandement. Il agit ainsi envers ses adversaires battus. Nous, loin de devenir ses esclaves, nous serons ses amis, précisément parce que nous l'aurons aidé contre ses ennemis et parce qu'il est juste et magn...

BEETHOVEN. — C'est un égoïste!

LICHNOWSKY. — Il est grand et magnanime, notre sauveur, notre Dieu!

BEETHOVEN. — Non, votre fétiche, votre Moloch féroce et insat...

LA PRINCESSE, toujours doucement. — Encore des cris! Ah, ces hommes! (A Beethoven.) Vous gardez ces idées-là, Louis! Vous ne vous dites pas qu'il doit mériter plutôt de l'admiration que de la

haine, l'homme que des peuples entiers, de grands peuples portent aux nues? — Allons, quand vous voyez cela, vous devez vous dire qu'il est bien le héros que vous aviez d'abord vu en lui, et que vous pouvez jouer devant ses officiers la symphonie qui le célébrait. D'autant plus que vous tenez à nous être agréable, n'est-ce pas, à mon mari et à moi — que vous nous ferez un grand, un très grand plaisir.

*BEETHOVEN.* — Ah, madame! Madame! Dans quel embarras vous me mettez! Je vous dois tant, à vous et au prince. Plus que tous les autres vous m'avez comblé de vos bontés, de vos largesses. En échange vous ne m'avez jamais rien demandé d'autre que de vous jouer les œuvres des maîtres et les miennes. Et maintenant que pour la première fois vous me réclamez un service si précieux pour vous, ingrat que je suis, je vous le refuse.

*LA PRINCESSE.* — Vous ne voulez pas?

*LICHNOWSKY.* — Vous ne jouerez pas?

*BEETHOVEN.* — Hélas, madame! Je suis le plus malheureux des hommes, mais je ne puis répondre à votre désir. Vous ne me convainquez pas. (*Un grand silence.*)

### SCENE III

LES PRECEDENTS, THERESE.

*THERESE, à la princesse.* — Enfin, je te trouve, Christiane.

LICHNOWSKY. — Notre cousine va nous seconder —

THERESE. — Que voulez-vous dire?

LICHNOWSKY. — M. Beethoven vient de me jouer sa nouvelle sonate —

THERESE. — Ah!

LA PRINCESSE. — Elle est finie!

LICHNOWSKY. — Elle m'a tellement plu que je me suis déclaré prêt à tout faire pour lui. Alors il m'a dit (à sa femme) que Thérèse et lui s'aimaient et voudraient se marier —

LA PRINCESSE. — Est-ce vrai?

LICHNOWSKY. — Mais qu'il y avait la grande différence de condition, et il m'a prié de l'aider à obtenir un titre de noblesse. Je suis tout disposé à lui accorder mon appui, seulement (à Thérèse) Christiane et moi nous avons promis au général Hulin que M. Beethoven exécuterait devant lui une de ses œuvres. Nous lui proposons l'Héroïque dont il dirait qu'elle glorifie l'empereur des Français — Et il n'en veut rien faire.

THERESE. — Vous ne saviez donc pas qu'à ses yeux Napoléon est un despote?

LICHNOWSKY. — Nous lui prouvons qu'il se trompe.

THERESE. — Ce serait un supplice pour lui de jouer.

BEETHOVEN. — Ah, vous au moins, mon amie, vous me comprenez.

*THERESE*, à *Lichnowsky*. — Vous dites, Charles qu'après avoir entendu sa sonate vous avez promis, spontanément, de faire tout pour votre hôte. Alors tenez votre promesse et n'y mettez pas...

*LICHNOWSKY*. — Pardon!

*BEETHOVEN*, *vivement*. — Vous n'y aviez pas mis de condition. Suivez donc votre premier mouvement, sans vouloir me:..

*LICHNOWSKY*, *vivement aussi*. — Permettez, Louis. Je suis bien mon premier mouvement. J'ai dit, il est vrai, que je ferais tout pour vous, mais aussitôt vous m'avez fait cette demande. Vous ne m'avez pas laissé achever. — Je voulais ajouter : Seulement vous me rendrez un service en échange. Vous jouerez devant les Français. Car c'est dans cette intention que j'étais venu vous trouver.

*LA PRINCESSE*. — C'est ainsi.

*BEETHOVEN*. — Et maintenant, malgré mon aversion pour cet homme, vous persistez dans votre désir?

*LICHNOWSKY*. — Mais —

*THERESE*. — De la délicieuse émotion qu'il vous a donnée, vous le récompensez en le désobligeant —

*BEETHOVEN*. — Tout à fait.

*LICHNOWSKY*. — Au contraire, je veux vous aider. Mais...

*BEETHOVEN*. — Vous ne deviez pas promettre avant de m'en avoir parlé.

(*La princesse regarde le prince.*)

LICHNOWSKY. — Je croyais bien faire. Pouvais-je supposer cela de vous qui aviez composé un hymne en l'honneur de Bonaparte! Maintenant il est trop tard. Nous devons nous exécuter. Et nous tenons à le faire. Nous tenons absolument à être agréables au général et à ses officiers. — Donc vous — ?

BEETHOVEN, gauche et brusque. — Non, je ne peux pas.

LA PRINCESSE. — Oh!

LICHNOWSKY. — Vraiment, vous vous montrez bien peu aimable. (*Thérèse qui était assise à côté de Beethoven vient se placer devant lui et Lichnowsky. Celui-ci, changeant de tactique.*) Pourtant dans l'aide que je vous prêterais je réussirais certainement. Le service que vous me rendriez, l'amitié que vous me témoigneriez, m'inciteraient à ne rien négliger pour que votre désir le plus ardent fût accompli. Au besoin je demanderais une audience à l'empereur Franz devant qui je plaiderais si bien pour vous que sans aucun doute votre requête serait accueillie. J'irais plus loin. J'obtiendrais pour vous soit une place de maître de chapelle impérial, soit une pension qui vous serait versée à vie, par quelques hautes personnalités, à la seule condition que vous restiez en Autriche. Bref, toutes vos inquiétudes au sujet de votre avenir tomberaient et vous pourriez réaliser votre beau projet de mariage —

THERESE, avec un profond soupir qu'elle cache. — Ah!



BEETHOVEN regarde Thérèse. Lutte chez les deux. Un long silence. Puis :

BEETHOVEN. — Prince! Comme vous êtes cruel!

THERESE. — Comme vous nous faites mal!

BEETHOVEN. — Nous nous demandions, avec angoisse, si jamais le destin nous exaucerait. Nous nous voyions si près et pourtant si loin l'un de l'autre, jamais unis, toujours un abîme entre nous —

THERESE. — Et aucun moyen de le franchir! Aucun espoir!

BEETHOVEN. — Et voilà que vos paroles nous font entrevoir un pont couvert de fleurs qui supprime l'obstacle. Vos paroles éveillent en nous l'immense désir de nous rejoindre, de nous jeter dans les bras l'un de l'autre, de goûter enfin la suprême félicité. Mais, hélas, le pont entrevu n'est qu'un mirage —

THERESE. — L'abîme est toujours là.

BEETHOVEN. — Le bonheur, nous ne le connaissons jamais.

LA PRINCESSE, doucement. — Pardon, mes amis. Vous le connaîtrez. Vous pourrez ne vivre que pour votre amour et (à Beethoven) votre art, ignorer les soucis de la vie matérielle, produire des œuvres toujours plus grandes, monter toujours, toujours plus haut, vers les espaces où trône la Beauté, votre divinité éternelle.

BEETHOVEN. — Ah, madame! Vous aussi vous voulez me tenter, me faire oublier mes —

LA PRINCESSE. — Au contraire, mon ami. Vos

idéals, vous leur resterez fidèle, parce que Napoléon, encore une fois, n'est pas un despote mais un héros. Et tenez, ce qui vous convaincra complètement, c'est qu'il est admiré non seulement par les autres peuples, mais par vos propres compatriotes.

*BEETHOVEN.* — Comment! Mes compatriotes!

*LA PRINCESSE.* — Parfaitement. Je l'ai vu moi-même, il y a deux ans, après la proclamation de l'Empire. Me trouvant alors à Cologne, j'ai assisté à l'entrée de Napoléon dans cette ville. J'ai vu toute la population l'acclamer. Et c'étaient des cris, des tonnerres d'enthousiasme dans toutes les rues qu'il traversait. Et on m'a affirmé que sa réception à Aix-la-Chapelle et à Mayence fut tout aussi triomphale. — (*Un temps.*)

*BEETHOVEN se tait.*

*LA PRINCESSE.* — Et Gœthe, le plus puissant poète actuel que vous tenez en si haute estime, mais tout le monde sait qu'il a pour Napoléon un véritable culte, qu'il le considère comme le génie le plus brillant de l'Europe et surtout comme le restaurateur de l'ordre après l'horrible anarchie de la révolution.

*BEETHOVEN.* — Oui, j'ai lu que c'étaient là ses idées sur Bonaparte.

*LICHNOWSKY.* — Bref, quand des milliers d'hommes, parmi lesquels les premiers de notre époque, n'ont que de l'admiration pour l'Empereur des Français, vous aussi vous pouvez lui avoir rendu hommage en une œuvre musicale. Et cela vous pouvez le proclamer devant ses compatriotes, sans que

vous ayez le moindre blâme à encourir de qui que ce soit.

*BEETHOVEN.* — Je me serais donc trompé en lui reprochant de s'être fait nommer empereur —

*LA PRINCESSE.* — Oui, mon ami, vous vous êtes trompé. Il avait les apparences contre lui. Et il a été l'objet de tant de calomnies. Mais ce furent les Grands Corps de l'État, nous le savons tous, qui jugèrent que Bonaparte devait accepter la dignité impériale

*LICHNOWSKY.* — Oui, les Grands Corps de l'État, le Sénat en tête. Le jeune héros avait sauvé la France de l'anarchie. Par ces victoires éclatantes il lui avait rendu son prestige. Il avait accompli l'œuvre grandiose du Consulat. Les hommes les plus éclairés du pays comprirent qu'il devait la consolider et tranquilliser le peuple, lui donner des institutions qui prolongeraient pour les enfants ce qu'il avait fait pour les pères.

*LA PRINCESSE.* — Ce sont donc les représentants autorisés de la France qui ont proclamé l'Empire —

*LICHNOWSKY.* — Proclamation que la nation entière salua avec joie —

*LA PRINCESSE.* — Vous voyez, mon ami, Napoléon, loin d'être un ambitieux, un tyran, a été au contraire le sauveur de son pays, comme il sera le nôtre.

*BEETHOVEN.* — Je me serais abusé à ce point!

*LA PRINCESSE.* — D'ailleurs un tyran, un égoïste fait-il des œuvres comme celles qu'il accomplit. Car ce prodigieux capitaine est aussi un grand administrateur. Infatigable, travaillant nuit et jour, il s'occupe de tout, organise tout.

*LICHNOWSKY.* — C'est vrai, il consolide les résultats sociaux de la Révolution en maintenant l'égalité civile. Il protège le travail, crée des écoles, encourage les sciences. L'industrie avance à pas de géant. Le commerce prospère. De nouveau, dans tout le pays, l'argent abonde. Il fait ouvrir de nouvelles routes grandioses, creuser des canaux, améliorer les ports —

*LA PRINCESSE.* — Il favorise les arts, la musique, la peinture, l'architecture. A Paris, on construit de brillants palais, des rues magnifiques, des ponts majestueux. Le Louvre réunit tout ce que l'art a produit de plus grand, de plus beau. Et tout cela est l'œuvre de l'Empereur. Il fait naître dans ses états comme par enchantement tout un merveilleux renouveau. Et ce surhomme, ce génie bienfaisant ne mériterait pas d'être admiré, glorifié!

*BEETHOVEN.* — Il fait toutes ces choses. Ce serait injuste de le nier. Mais ses guerres —!

*THERESE.* — Oui, ses guerres!

*LICHNOWSKY, doucement.* — Allons, Louis! Je vous l'ai montré pourtant. Ce sont les autres peuples, l'Angleterre en tête, qui ne veulent pas faire la paix. Napoléon est obligé de continuer la lutte gigantesque engagée depuis plusieurs années entre

la France et les Puissances coalisées, la France qui, après avoir lutté contre l'Europe pour les principes de la Révolution, ne prétend pas perdre ses conquêtes, et les Alliés qui ont peur de l'esprit nouveau et combattent pour le maintien de l'ancien régime, de la monarchie absolue, de la puissance coloniale ou territoriale. Mais dans la lutte imposée à son pays Napoléon ne fait que le défendre. Et pouvons-nous lui en vouloir si, dans cette défense, il déploie un génie qui frappe ses ennemis de stupeur et le monde entier d'admiration! Allons, vous voyez bien qu'il est encore l'homme qui vous a inspiré votre Héroïque.

*LA PRINCESSE.* — Oui, maintenant vous êtes convaincu, n'est-ce pas?

*BEETHOVEN.* — Décidément, il faut croire que j'ai mal jugé cet homme.

*THERESE.* — On dirait.

*LA PRINCESSE.* — Alors vous jouerez?

*BEETHOVEN.* — S'il en est ainsi, oui, je le peux.

*LICHNOWSKY et LA PRINCESSE, ensemble.*  
— Ah!

*THERESE, à part, à Beethoven.* — Et nous avons l'espoir d'être unis.

*LICHNOWSKY.* — Et puis, nous vous procurons une occasion unique d'exécuter votre symphonie, non pas au piano comme une sonate, mais comme vous voulez que vos symphonies soient rendues.

Nous mettons à votre disposition un orchestre complet que vous dirigerez vous-même —

*LA PRINCESSE.* — Tous les musiciens seront fiers de jouer sous la direction de Beethoven.

*LICHNOWSKY.* — On fera les répétitions nécessaires, et le concert aura lieu aujourd'hui en huit?

*BEETHOVEN.* — Soit.

*LICHNOWSKY et LA PRINCESSE, avec effusion.* — Merci. (*Ils lui serrent la main.*)

RIDEAU



## ACTE IV

Coin du parc du château Lichnowsky. Un banc près de la statue de Diane. Vue sur le château.

### SCENE PREMIERE

BEETHOVEN, seul, un moment, et agité. Puis THERESE arrive par le fond.

BEETHOVEN. — Ah, tu viens, mon amie! Je t'ai demandé cet entretien — Je dois absolument te parler.

THERESE. — Qu'y a-t-il? Tu m'inquiètes.

BEETHOVEN. — Dans quelques moments, n'est-ce pas, les invités vont venir pour la fête.

THERESE. — Mais oui. Elle doit avoir lieu à cinq heures. Tu as dirigé toi-même les répétitions de ta symphonie pendant toute la semaine et une dernière fois ce matin.

BEETHOVEN. — Oui, mais j'avais accepté de jouer, pourquoi? Parce que mes hôtes, et surtout la princesse, avec ses douces paroles et ses arguments spécieux, avaient fini par troubler ma conviction. Mais à peine fus-je seul que cette discussion repassa tout entière en mon esprit et leurs arguments ne me semblaient plus si convaincants. Aussi j'avais beau me dire qu'il était trop tard, que j'avais promis de jouer et qu'il fallait jouer, toute la semaine j'ai été poursuivi par cette idée : Napoléon est-il vraiment l'homme qu'ils disent? Et plus j'ai réfléchi et relu sa vie...

*THERESE.* — C'est donc pour cela que tu étais si souvent à la bibliothèque du château!

*BEETHOVEN.* — Plus je suis persuadé qu'ils se rompent.

*THERESE, qui redoute qu'il ne veuille pas assister à la fête et qui en prévoit les conséquences.* — Allons! Allons! Tu vas encore avoir ces idées-là!

*BEETHOVEN.* — Je ne vais pas les avoir, je les ai.

*THERESE.* — Tu as tort, Louis. Il faut t'en tenir aux raisons que mes cousins t'ont données. Moi, elles m'ont convaincue.

*BEETHOVEN.* — Oui, ils nous ont dit que des millions d'hommes admiraient Napoléon, qu'il n'était donc pas un despote. — Et tu l'as cru?

*THERESE.* — Parfaitement. Les despotes, on ne les admire pas, on les hait.

*BEETHOVEN.* — Mais il n'est pas vrai, Thérèse, que tant d'hommes et tant de peuples s'enthousiasment pour le Corse. Les Rhénans qui, il y a deux ans, ont été assez égarés pour l'acclamer, le haïssent maintenant parce que, depuis, leurs yeux se sont ouverts, quand ils ont vu cet homme de proie s'ériger en protecteur (!) de toute l'Allemagne occidentale, provoquer la dissolution de l'Empire germanique millénaire et ne chercher qu'à morceler, à diviser leur grande nation pour en faire sa vassale. (*Un temps. Elle se tait.*) Et quant aux sentiments que Goethe éprouve pour Bonaparte, je peux te les dire. Tu sais que le duc de Saxe-Weimar dont il est

l'ami et le conseiller, combat comme général dans l'armée prussienne?

*THERESE.* — Oui, je sais —

*BEETHOVEN.* — Eh bien, d'après les journaux, l'arrogance du vainqueur d'Iéna qui se propose de détrôner le duc, a arraché au poète des larmes d'indignation. Il veut composer des chansons sur la honte infligée à son pays et les répandre dans le peuple pour qu'elles poussent tous les hommes valides à venger leur souverain, à le replacer sur son trône et à précipiter du sien le Corse oppresseur.

*THERESE.* — Goëthe a dit cela?

*BEETHOVEN.* — Oui. — On nous oppose aussi que les Français portent leur empereur aux nues. Mais combien de temps cela durera-t-il! Maintenant ils sont grisés par ses prodigieux succès militaires, flattés par les récompenses magnifiques qu'il accorde à tous ceux qui le servent. Ils se dégriseront quand viendront les revers.

*THERESE.* — Les revers? Mais rien ne lui résiste. Il tombe sur ses ennemis comme la foudre.

*BEETHOVEN.* — Et Marengo! Il y était à deux doigts de la défaite. C'est un joueur qui se fie trop à son génie et qui tente trop la fortune. Maintenant il est jeune. Il vieillira. Son génie s'affaiblira, son armée se fatiguera, comme celle d'Annibal, d'Alexandre. La fortune, un jour, le délaissera. — Et puis avec ses succès son ambition grandit toujours au point qu'elle ne connaît plus de bornes, qu'elle le brouillera inévitablement avec l'Europe entière et le conduira, lui et son peuple, à l'abîme.

*THERESE.* -- Mais, Louis, on t'a montré qu'il n'est pas ambitieux —

*BEETHOVEN.* — Pas ambitieux!

*THERESE.* — Que, s'il est devenu empereur, c'est parce que...

*BEETHOVEN.* — Parce qu'il a voulu l'être, Thérèse. Parce qu'il est dévoré d'ambition. Les soi-disant représentants de la France qui lui ont offert la couronne prétendument au nom de la nation, ce sont ses créatures, ses aveugles adulateurs. Et si le peuple les a approuvés, c'est parce qu'il était fatigué des excès de la révolution. Non, ce n'est pas par les autres, ni uniquement pour son mérite, ni malgré lui que Bonaparte a été porté sur le pavois. Il s'y est hissé lui-même. Cet orgueilleux, cet égoïste sans pareil a profité du désordre de la France pour s'élever en quelques élans jusqu'à la hauteur suprême. D'ailleurs les paroles qu'il a dites à ses familiers, montrent bien son ambition effrénée.

*THERESE.* — Qu'est-ce qu'il a dit?

*BEETHOVEN.* — J'ai fait, a-t-il déclaré, la plus grande fortune que puisse mentionner l'histoire. Eh bien, pour laisser le trône à mes enfants, il faut que j'aie été le maître de toutes les capitales de l'Europe.

*THERESE.* — Des calomnies!

*BEETHOVEN.* — S'il ne l'a pas dit, ses actes prouvent que c'est là son rêve.

*THERESE.* — Quels actes?

*BEETHOVEN.* — Ceux de sa politique extérieure qui, constamment, provoque de nouvelles guerres.

Alors qu'il devrait se contenter de défendre les légitimes revendications de son pays, d'en protéger l'indépendance et les frontières, il étend son protectorat sur l'Italie, la Suisse, la Hollande, la Confédération du Rhin, et menace l'Angleterre d'un débarquement. C'est tout cela et d'autres actes aussi agressifs qui ont poussé l'Europe à faire contre lui une troisième et une quatrième coalition. Ce n'est pas elle qui veut la guerre, elle se défend contre un homme qui ne rêve que batailles parce que c'est son amusement à lui, sa passion, parce qu'il est assoiffé de gloire et de conquêtes et qu'il croit avoir besoin de victoires toujours nouvelles pour consolider son trône.

*THERESE.* — Mais, Louis, tu oublies que Napoléon est le bienfaiteur de son pays qu'il protège et à la prospérité duquel il travaille inlassablement.

*BEETHOVEN.* — Un souverain, Thérèse, a beau être l'homme le plus travailleur du monde. Il a beau encourager sciences, commerce, industrie, il n'est pas le bienfaiteur de ses sujets, si son premier souci n'est pas de vivre en paix avec les nations voisines, si les ports de mer se vident, s'il dépeuple les champs et les ateliers en ne cessant d'envoyer des milliers d'hommes à la tuerie. Et à quoi sert-il de maintenir l'égalité civile, si l'on confisque les libertés publiques! Car depuis que Bonaparte est empereur, son gouvernement devient de plus en plus autoritaire. Il arrive ce que j'avais prévu. Cet homme, parce qu'il a des qualités éminentes et une fortune prestigieuse, se croit infallible et seul

capable de diriger la France et le monde. Pour la pensée des autres il n'a que du mépris et il n'admet pas qu'on discute ses actes. Aux Grands Corps de l'Etat il enlève toute indépendance. Les ministres ne sont que ses premiers commis qu'il bouscule et tyrannise. Aussi sont-ils rares, les hommes qui osent lui montrer les fautes qu'il va commettre. Il y en a pourtant. Mais l'autocrate ne tient aucun compte de leurs avis.

*THERESE.* — Il est devenu un homme pareil ?

*BEETHOVEN.* — Oui. Et comment agit-il envers les artistes ? Il ne leur laisse pas plus de liberté qu'à ses ministres. Il cherche à les attirer, mais sur les œuvres de l'esprit comme sur la presse et la parole il exerce une censure impitoyable. Il fait de la police un instrument essentiel de son gouvernement. -- Et on appelle cela un bienfaiteur ! C'est un gendarme couronné qui étouffe toute libre manifestation de l'esprit. Les écrivains français les plus éminents de notre époque, Chateaubriand, Madame de Staël, Benjamin Constant sont obligés de vivre en exil.

*THERESE.* -- C'est vrai pourtant.

*BEETHOVEN.* — Si l'orgueil et l'ambition ne troublaient pas son intelligence, ne se serait-il pas contenté d'être premier consul ou président de la République, comme Washington ! S'il voulait, non pas sa grandeur personnelle, mais le bonheur de son peuple, après avoir rétabli le prestige de la France dans le monde, n'emploierait-il pas son



génie si puissant à la réconcilier avec les nations voisines, à la laisser enfin jouir en paix des biens si chèrement conquis! Mais non, le démon de l'ambition le pousse toujours plus loin et ne lui laisse aucun repos. Ce parvenu veut devenir le maître de toute l'Europe, goûter la volupté de voir s'humilier devant lui rois et empereurs. Il veut ressentir, jusqu'à s'en pâmer, les jouissances de la grandeur suprême. — Et l'on voudrait que je chante les louanges de ce potentat! Que je produise mon Héroïque devant ses suppôts! Jamais! Jamais! J'ai hésité jusqu'au dernier moment parce que j'avais donné ma parole et que je voulais, si possible, la tenir. Mais il n'y a réellement pas moyen.

*THERESE.* — Avec ces convictions-là, non! (*Un silence. Angoissée.*) — Alors? (*Un nouveau silence.*)

*BEETHOVEN.* — Alors je quitterai le château sur l'heure.

*THERESE, qui a pâli.* — Tu...?

*BEETHOVEN.* — Oui. Je suis libre, libre! et non pas un laquais! — Il est vrai, hélas, que nous aurons perdu l'aide du prince et de la princesse dans notre amour.

*THERESE, hésitant d'abord, car elle craint de le fâcher.* — Si tu voulais, Louis, nous n'aurions pas besoin de leur aide. Nous pourrions tout de même être l'un à l'autre. Je serais fière de m'appeler madame van Beethoven ou même madame Beethoven tout court.

*BEETHOVEN, fâché.* — Thérèse!

*THERESE.* — Ce nom, n'est-il pas déjà plus glorieux que le mien et le leur!

*BEETHOVEN, de même.* — Je ne veux pas que tu renonces à ton blason.

*THERESE.* — Mais, Louis, s'il est devenu un obstacle à notre bonheur, ne faut-il pas nous en débarrasser!

*BEETHOVEN, énergique.* — Jamais je ne voudrai que tu abandonnes tes titres et les avantages qu'ils te procurent.

*THERESE.* — Sans toi les titres et leurs avantages ne sont rien à mes yeux.

*BEETHOVEN.* — Mais si tu y renonçais tu te brouillerais avec ta famille. Et tu ne peux pas rompre avec elle et le monde auquel te rattachent ton rang, ton éducation, toute ta vie passée. Je ne puis te demander ce sacrifice. Non, je ne t'épouserai que si je suis noble, moi aussi.

*THERESE.* — Mais, Louis, il est si difficile de —

*BEETHOVEN l'interrompt.* — Schiller et Goethe ont été anoblis. Pourquoi ne pourrais-je pas l'être? N'ai-je pas aussi bien mérité de mon art qu'ils ont honoré le leur! Est-ce que je ne contribue pas comme ils l'ont fait à la gloire de ma patrie!

*THERESE.* — Et si, malgré tous tes efforts, tu échoues, je ne t'aimerais guère si je ne quittais pas la société dans laquelle je vis — pour te suivre.

*BEETHOVEN.* — Tu abandonnerais ta mère?

*THERESE, après un temps.* — Oui, s'il le fallait.

**BEETHOVEN.** — Comme tu m'aimes! — Mais tu serais malheureuse de vivre en désaccord avec elle. Et je ne veux pas que tu sois malheureuse. (*Rapidement.*) D'ailleurs, mon aimée, tu oublies qu'il y a un autre grand obstacle à notre mariage : ma situation matérielle encore trop précaire. Et si maintenant je romps avec le prince et la princesse, je ne vois pas qui nous aiderait à réaliser nos projets. Ils sont les seules personnes influentes qui m'aient témoigné de l'amitié et du dévouement. Les autres grands seigneurs autrichiens qui parfois m'ont accordé leurs faveurs, sont trop froids, trop distants. Non, je ne veux rien leur demander. S'ils sont trop hautains, moi, je suis trop fier. Je connais ma valeur.

**THERESE.** — Tu as raison, Louis. (*Tout à coup effrayée.*) Mais alors il n'y a pas d'issue à notre situation.

**BEETHOVEN, sombre.** — Je n'en vois aucune. — Thérèse, ma pauvre amie, il faut que je m'en aille, dès maintenant. Je ne peux plus rester ici.

**THERESE.** — Seigneur!

**BEETHOVEN.** — Et je me demande si nous devons encore chercher à nous revoir.

**THERESE.** — Mais c'est certain que nous nous reverrons à Vienne, en hiver. Il faut que nous nous revoyions.

**BEETHOVEN.** — Pour souffrir, souffrir encore. Y a-t-il situation plus douloureuse, plus affolante au monde que de s'aimer, d'être l'un près de l'autre et de ne jamais pouvoir s'étreindre, jamais être unis!

Ah, mon amie! mon amie! Pour nous épargner cette torture incessante, ne vaut-il pas mieux nous quitter!

*THERESE.* -- Ah! mon Dieu! mon Dieu! (*Un temps. Puis :*)

*BEETHOVEN.* — Hélas, notre séparation sera une souffrance tout aussi horrible, parce que tu es ma lumière, et ma joie, et ma vie, parce que, éloigné de toi, je suis un malheureux exilé qui languit et se meurt dans la plus abandonnée, la plus sombre des solitudes.

*THERESE.* — Ah! Louis! Moi aussi je t'aime! Je t'aime, toi, le souffle qui fait respirer mon âme, le sang qui fait battre mon cœur! Sans toi, l'air me manque, j'étouffe!

*BEETHOVEN.* — Ah! Dieu! S'aimer à ce point! Voir la rive enchantée, mais si loin! si loin! Et sur la mer immense aucune voile qui nous y conduise! (*De plus en plus sombre.*) Et le gouffre noir tout autour de nous! Ah! Lugubre destin! Que t'avons-nous fait pour que tu nous poursuives ainsi de ton courroux! Pourquoi ne nous laisses-tu connaître de l'amour que les sanglots, et les larmes, et les affres? Pourquoi, cruel, jettes-tu dans le cœur des humains l'irrésistible élan? les obliges-tu à s'aimer, à se désirer éperdument, et, insensible, ensuite les arraches-tu l'un à l'autre? — Thérèse! Je dois m'en aller! Il le faut! Il le faut!

*THERESE, au paroxysme de la peur et de la douleur.* — Je ne veux pas! Je ne veux pas!

*BEETHOVEN.* — Allons, chérie! Pouvons-nous écouter uniquement notre passion! Pour que nous

soyons unis, vais-je céder au prince! Je le regretterais toute ma vie! Je serais honteux de moi-même! Jamais heureux! Jamais je ne te rendrais heureuse!

*THERESE.* — Non, Louis, tu ne dois pas céder. Je ne te demande pas cela. Dieu m'en garde!

*BEETHOVEN, vivement.* — Mais lui non plus ne cédera pas. Il s'est mis dans la tête que je me produirais devant les officiers français, et il faudrait que je m'incline. S'il était raisonnable je lui dirais les motifs pour lesquels je ne puis satisfaire à son désir. Et il y renoncerait sans compromettre ni sa dignité ni ses intérêts. Il avouerait au général qu'il s'était trompé sur mes sentiments à l'égard de l'empereur, qu'il avait un moment ébranlé ma conviction, mais que maintenant je refusais inflexiblement. — Mais il n'est pas raisonnable. Il ne veut rien admettre. Et c'est cet entêtement qui m'oblige à m'en aller.

*THERESE.* — Tu ne peux pas me quitter, Louis! Je serais trop malheureuse! Trop malheureuse!

*BEETHOVEN.* — Alors il faudrait nous en aller ensemble.

*THERESE.* — Oui, plutôt cela. (*Un grand silence. Il hésite et lutte intérieurement. Puis :*)

*BEETHOVEN.* — C'est impossible, Thérèse. Dans ce monde immense il n'y a pas seulement un tout petit coin où un pauvre artiste, qui pourtant, dit-on, crée de grandes choses, puisse se retirer avec son aimée, où ils puissent l'un contre l'autre se blottir. Non, ce tout petit coin-là n'existe pas pour nous, Thérèse.

*THERESE.* — Après tant de souffrances n'avions-nous pas mérité un peu de joie!

*BEETHOVEN.* — Hélas! Dès le début notre amour était condamné à la douleur. N'est-ce pas là le sort de l'artiste! La souffrance, n'est-elle pas le prix de son ascension à la gloire! Son amour peut-il vivre d'autre chose que de sacrifices et de renoncements! — Allons! Je m'en vais.

*THERESE.* — Mais je ne veux pas que tu renonces et que tu désespères! Nous nous aimons! Nous avons comme les autres le droit d'être heureux. Il ne faut pas te sauver. Au contraire, il faut parler au prince, lui montrer que tu ne peux faire ce qu'il te demande. Il verra —

*BEETHOVEN.* — Je te répète, mon amie, le prince ne voit que son idée. Il ne conçoit pas que je puisse penser autrement que lui et agir comme moi je pense.

*THERESE.* — Non, Louis, quand il verra que tu as fait tout ce que tu as pu pour lui être agréable, et qu'à la dernière minute seulement tu refuses parce que tu ne peux commettre un acte indigne de toi, il comprendra enfin et n'insistera plus. (*Un silence.*)

*BEETHOVEN.* — Tu as raison. Nous ne devons rien négliger pour mériter d'être heureux.

*THERESE.* — D'ailleurs plus nos efforts auront été grands, plus notre bonheur le sera aussi.

*BEETHOVEN.* — Oui, la joie par l'effort, par la souffrance. Et si nous ne devons pas la trouver sur notre route, la joie suprême de l'amour, de la vie,



nous ne pourrons nous reprocher de ne pas avoir tout fait pour la conquérir.

*THERESE, vivement.* — Voilà le prince et la princesse. Ils arrivent.

## SCENE II

THERESE, BEETHOVEN. LICHNOWSKY, LA PRINCESSE

*LICHNOWSKY.* — Eh bien, Louis! La fête s'annonce brillante. Les officiers français et nos autres invités se réjouissent d'y assister. —

*LA PRINCESSE.* — Ils s'en promettent le plaisir le plus vif, le plus exquis. (*Un temps.*)

*LICHNOWSKY.* — Je ne doute pas qu'après les répétitions que vous avez dirigées vous-même, la symphonie ne soit bien sue par tous les exécutants — (*Un silence.*) qu'elle ne soit bien à point. — Mais vous ne répondez pas! Et quelle mine grave vous avez!

*LA PRINCESSE.* — Un de vos meilleurs musiciens serait-il empêché?

*BEETHOVEN, brusquement.* — Prince, dispensez-moi de jouer devant vos invités. (*Un silence. Grand étonnement de Lichnowsky. Puis :*)

*LICHNOWSKY.* — Vous dispenser? Vous n'êtes pas bien portant?

*BEETHOVEN.* — Je suis prêt à vous dédier ma meilleure œuvre, à vous ou à madame la princesse. Avec le plus grand plaisir je vous en donnerai une

audition. Mais ne me demandez pas de produire mon Héroïque devant ces étrangers.

*LICHNOWSKY.* — Comment! Vous avez accepté de vous faire entendre! Vous avez dirigé les répétitions jusqu'au jour où la fête doit avoir lieu. Et maintenant vous voudriez vous dérober!

*BEETHOVEN.* — Je ne me dérobe pas. Je ne peux, je ne peux pas jouer.

*LICHNOWSKY.* — Décidément, je ne vous comprends plus. On sait que vous autres artistes vous avez parfois des — mettons, des fantaisies — et on vous les passe. Mais ici il ne s'agit plus de fantaisies —

*BEETHOVEN, vivement.* — Pas chez moi en tout cas. (*Lichnowsky le regarde. Thérèse, derrière le prince, fait signe à son ami de ne pas se fâcher.*) Je n'agis qu'après avoir bien réfléchi. Si j'ai répété jusqu'au dernier jour, c'est que je voulais faire tout mon possible pour tenir ma parole. Mais je ne vous ai promis de jouer, rappelez-vous bien, que si Napoléon était réellement le bienfaiteur de l'Humanité que je célébrais dans ma symphonie. —

*LA PRINCESSE.* — Nous vous avons convaincu qu'il était ce bienfaiteur —

*BEETHOVEN l'interrompt vivement.* — Pardon, madame. Par vos arguments que vous croyiez concluants mais qui n'avaient que l'apparence de la vérité, vous avez endormi ma conviction. Elle n'a pas tardé à se réveiller. Mes réflexions et mes lectures l'ont raffermie de plus en plus et tout le château de cartes de vos raisonnements s'est écroulé.

Bref, la base sur laquelle ma promesse se fondait, tombe, et avec elle ma promesse aussi. Il m'est d'ailleurs impossible, je vous l'ai montré suffisamment, d'agir contrairement à mes opinions. Aussi je vous prie de —

*LICHNOWSKY l'interrompt vivement.* — Nous ne pouvons pas même y songer.

*THERESE.* — Vous devez respecter ses convictions, Charles.

*LICHNOWSKY.* — Ses premières convictions étaient les bonnes. Du reste, il s'agit ici d'autre chose encore que de —

*BEETHOVEN.* — Oui, de votre désir, de votre intérêt. Vous ne voyez que celui-là.

*LA PRINCESSE, doucement.* — Pardon, mon ami. Nous voyons l'intérêt de la Pologne et la magnanimité de l'Empereur —

*LICHNOWSKY.* — Oui, et nos engagements à nous deux, Louis. Nous sommes allés trop loin pour pouvoir reculer. Vous-même vous avez convoqué pour ce soir tous les musiciens qui ont consacré des heures et des heures à l'étude de leur partie et qui seraient extrêmement irrités contre nous si l'exécution ne devait pas avoir lieu. Tout est prêt pour la fête. Les officiers étrangers et nos amis du voisinage sont invités. Ils attendent avec la plus vive impatience le moment de vous entendre. Moi-même j'ai donné au général ma parole. Et un gentilhomme n'a qu'une parole.

*BEETHOVEN.* — Et un honnête homme n'a qu'une conviction.

LICHNOWSKY. — Il ne revient pas sur ses engagements.

BEETHOVEN, avec énergie. — Mais je vous le redis encore, je ne me suis engagé à jouer que... conditionnellement. Maintenant que je suis revenu à mes sentiments antérieurs, rien, rien au monde ne peut me les faire abandonner, et je me sens complètement dégagé de ma promesse.

LICHNOWSKY. — Permettez! C'est votre promesse qui m'a fait renouveler celle que j'avais faite au général.

BEETHOVEN. — Avant de vous engager une première fois, vous deviez me demander si j'accepterais de jouer. Je ne suis pas — (*Thérèse de nouveau lui fait signe de rester calme.*)

LICHNOWSKY. — Je ne pouvais prévoir que vous refuseriez —

BEETHOVEN. — Au contraire, vous deviez vous attendre à mon refus. Dans nos entretiens vous aviez vu que je n'aimais pas l'empereur.

LICHNOWSKY. — Je me disais que vous le boudez parce qu'il faisait la guerre à un peuple allemand, mais qu'au fond vous l'admiriez toujours. — Et puis, tout cela ce sont des discussions tardives et inutiles.

BEETHOVEN. — Au contraire. Elles sont —

LICHNOWSKY. — Je vous en prie, Louis. Revenons à la réalité. Sur votre consentement et avec votre concours notre promesse est déjà à moitié exécutée. Tous nos invités se préparent pour la fête.

Vous comprenez que dans ces conditions il faut qu'elle ait lieu —

*LA PRINCESSE*, doucement. — C'est vrai, n'est-ce pas, mon ami. Vous devez admettre cela, voyons.

*BEETHOVEN*. — S'il est trop tard pour décommander la soirée, si elle doit absolument avoir lieu, que l'orchestre joue ma symphonie. Aussi bien je l'ai fait éditer. Elle appartient au public. Mais moi je n'ass — (*Ses yeux rencontrent le regard suppliant de Thérèse.*) Je ne puis assister à cette fête.

*LICHNOWSKY*. — Mais, mon cher Beethoven, c'est votre présence qui importe. Sans elle la fête n'en est pas une. D'abord l'orchestre serait-il encore capable d'interpréter la symphonie comme elle doit l'être, si son chef, l'auteur, ne le dirige, ne le stimule, ne le soutient pas.

*LA PRINCESSE*. — D'ailleurs, privés de leur direction, les musiciens voudront-ils seulement jouer?

*LICHNOWSKY*. — Précisément. Et quand ils voudraient, les invités et moi nous n'y consentirions pas. C'est vous, Beethoven, que nos hôtes réclament. Vous ne trompez pas leur attente, et vous nous obligerez, la princesse et moi, en leur disant, avant d'exécuter votre œuvre, que vous y célébrez l'Empereur des —

*BEETHOVEN*. — Mais c'est justement ce que —

*LICHNOWSKY* l'interrompt vivement. — Oui, je sais. Trop tard, les scrupules, les objections. Nous sommes liés tous deux. Nous devons aller jusqu'au bout.

*BEETHOVEN.* — Eh bien, si vous vous jugez lié, si vous avez peur de manquer à votre parole et de mécontenter le général, je prendrai toute la responsabilité sur moi. Je leur dirai, à ces étrangers, que c'est moi qui ne veux pas jouer, et votre parole sera dégagée, votre crainte, dissipée. D'ailleurs ces officiers sont des hommes, des caractères. Ils comprendront et ne se formaliseront pas.

*LICHNOWSKY.* — Assez causé. Le temps passe. Il faut agir. — Je ne puis accepter cette solution-là. La fête est lancée, elle suivra son cours. Vous, Louis, vous n'oublierez pas vos propres intérêts, oui, vos propres intérêts, et la promesse que vous nous aviez faite. Vous direz aux officiers que dans votre Héroïque vous chantez —

*THERESE* l'interrompt vivement. — Mais, Charles —

*BEETHOVEN*, fâché. — Prince! Comment, après tout ce que —

*LICHNOWSKY*, sec et bref. — Inutile — Je n'écoute plus rien. Vous jouerez, n'est-ce pas, et c'est tout.

*BEETHOVEN* le regarde un moment, puis fait demi-tour et sort vivement par la gauche. — Les deux femmes restent interdites.

*LICHNOWSKY*, à la princesse, pendant que Thérèse suit Beethoven des yeux et se demande si elle ne va pas le rejoindre. — Il faut bien que je sois énergique, sinon — (*Beethoven a disparu. Les premiers musiciens arrivent.*)



LICHNOWSKY. — Allons, mesdames! Nous avons tout juste le temps de changer de toilette. Dans quelques minutes nos invités vont venir. (*Le soir descend. Ils sortent.*)

RIDEAU

## ACTE V

### LA SALLE DES FETES

*Elle est richement éclairée. Au milieu du fond une double porte qui conduit au hall et par laquelle entrent et sortent les personnages. Elle doit rester ouverte et visible pendant l'acte entier. Quand le rideau se lève on voit, près de la porte, des domestiques. A droite, au fond, sur une estrade, les musiciens, et, en évidence, le pupitre du chef d'orchestre. Dans la salle, Lichnowsky, la princesse, Thérèse et des invités. Les uns, à gauche, les autres à droite, sur l'avant-scène.*

### SCENE I

LICHNOWSKY, LA PRINCESSE, THERESE, DES INVITES, L'ORCHESTRE, DES DOMESTIQUES. Puis LE GENERAL HULIN et DES OFFICIERS.

*UN DOMESTIQUE annonce encore quelques invités :*

LE COMTE et LA COMTESSE KINSKY, LE BARON et LA BARONNE VON WEDELL, LE PRINCE et LA PRINCESSE CARLOWITZ.

*(A mesure qu'ils entrent, le prince et la princesse Lichnowsky les reçoivent avec des paroles aimables.)*

LE DOMESTIQUE annonce : Le général Hulin — Le capitaine Forêt — Le lieutenant Dejardin.

LICHNOWSKY. — Ah, général! Vous voulez bien rehausser de votre présence notre petite soirée. Nous sommes heureux, la princesse et moi, du grand honneur que vous nous faites.

*LE GENERAL.* — Tout l'honneur et le plaisir sont pour moi, prince. C'est moi qui vous remercie et qui serai ravi d'entendre cette symphonie grandiose exécutée sous la direction de son illustre auteur lui-même. (*Il tourne la tête et regarde à gauche et à droite.*)

*LICHNOWSKY.* — M. Beethoven n'est pas encore arrivé. Sans doute il était prêt avant l'heure fixée pour la fête et il se promène un peu au parc.

*LA PRINCESSE.* — Il aime à s'y rendre, surtout par ces nuits étoilées. Il y rêve alors et imagine de nouvelles œuvres —

*LE GENERAL.* — Immortelles.

*LICHNOWSKY.* — Mais il verra la grande salle éclairée et ne tardera pas à venir.

*LA PRINCESSE.* — A moins qu'il ne travaille encore dans sa chambre. Alors on le priera de descendre.

*LE GENERAL.* — Nous avons le temps, madame. En attendant, voudriez-vous me faire le plaisir de me présenter à ces dames et à ces messieurs. (*Les Lichnowsky le font. On entend des « Charmé », « Enchanté ». « Je suis heureux ». Cependant les musiciens, principalement les violonistes, accordent leurs instruments. Les derniers invités arrivent.*)

## SCENE II

LES PRECEDENTS,

LE COMTE et LA COMTESSE ALTENBERG

*LE DOMESTIQUE,* annonçant. — Le Comte et la Comtesse Altenberg. (*Ces deux invités entrent et*

viennent saluer le prince et la princesse Lichnowsky.)

LE COMTE. — Nous sommes tout confus d'être en retard, mon cher ami. Quand on n'a pas de chance, il vous tombe des imprévus et des obstacles —

LA COMTESSE. — Oui, figurez-vous, madame! Ma couturière — (*Elles vont auprès du groupe du général, au fond, où leurs voix se perdent.*)

LE COMTE ALTENBERG, à Lichnowsky. — Pour rien au monde ma femme et moi nous n'aurions voulu manquer cette fête. Et c'est à cause de nous que le concert n'a pas encore commencé? Oh, que nous sommes ennuyés!

LICHNOWSKY, pendant que le comte et lui rejoignent le groupe du général. — Non, ce n'est pas à cause de vous, comte —

KINSKY, dans un groupe d'invités, à gauche, a entendu la conversation des deux précédents. Aux autres. — C'est parce que M. Beethoven n'est pas encore arrivé.

WEDELL. — Les grands artistes se font attendre.

UN MONSIEUR GRINCHEUX. — Oui, mais l'exactitude est la politesse des rois, à plus forte raison des artistes. — (*Un silence.*)

WEDELL. -- Le public s'impatiente.

KINSKY. -- Les présentations sont finies.

WEDELL. -- L'orchestre est prêt.

KINSKY. — Tout le monde est présent et à sa place, excepté —

*LE MONSIEUR GRINCHEUX.* — Celui pour qui on s'est dérangé.

*KINSKY.* — Le prince est derrière vous, messieurs. Je l'observe. Souvent, à la dérobée, il tourne la tête vers la porte. — Ne regardez pas. — Faites semblant de rien.

*WEDELL.* — Et le temps passe. Qu'est-ce que cela signifie?

*LE GRINCHEUX, très impatient.* — S'il ne vient pas bientôt —

*WEDELL.* — Nous attendrons encore. (*On rit.*)

*UN JEUNE INVITE.* — Il n'ose peut-être pas venir. Il a le trac. (*Dans un autre groupe, à droite.*)

*CARLOWITZ.* — Oui, ils sont bizarres, ces artistes —

*LA COMTESSE KINSKY.* — Vous ne les ferez pas jouer quand ils n'en ont pas envie.

*LA BARONNE WEDELL.* — Ils vous ont des caprices. Gluck ne composait-il pas dans une prairie où il se faisait apporter son piano et une bouteille de champagne.

*CARLOWITZ.* — Et quand ils composent ils oublient tout. Vous connaissez l'anecdote qu'on raconte sur Beethoven? — Un jour, à Vienne, il entre dans un restaurant, s'assied à une table, tire de sa poche un rouleau de papier et un encrier et se met à écrire fiévreusement, tout en battant du pied la mesure. Comme il ne commande toujours rien, un garçon finit par lui demander ce qu'il prend. Beethoven lui répond de le laisser en paix. Un monsieur

assis à une table voisine l'a reconnu. Il appelle le garçon et lui dit de ne pas déranger Beethoven, le célèbre compositeur. — Le dîner et le bruit qu'il occasionne durent deux heures, les clients s'en vont — et Beethoven écrit toujours. Enfin il remet le rouleau en poche et demande au garçon ce qu'il doit. « Rien, » dit l'autre, « vous n'avez rien mangé. » « Pourtant je n'ai plus faim », répond Beethoven. Et il salue et sort. (*Un silence.*)

(*Les musiciens ont fini d'accorder leurs instruments et attendent. Personne ne parle haut. On commence à s'ennuyer. Pendant quelques instants un morne silence règne dans la salle.*)

*THERESE* qui est avec la princesse, la regarde significativement.

*LA PRINCESSE.* — Oui, on devait commencer à cinq heures, et il est six heures moins le quart. (*Elle fait signe à un domestique qui approche.*) Jean! Allez trouver M. Beethoven qui doit être dans sa chambre. Dites-lui que tous nos invités sont là, que le prince et moi nous n'attendons plus que lui pour commencer la fête. — Ajoutez aussi que tout le monde est impatient de l'acclamer. — Et rapportez-moi vite sa réponse.

*JEAN.* — Oui, madame. (*Il sort.*)

*KINSKY, le monsieur observateur.* — Des messieurs tirent discrètement leur montre. D'autres mettent la main devant la bouche pour ne pas laisser voir qu'ils baillent. Mais la princesse s'en est aperçue. Elle vient d'envoyer un domestique —



WEDELL. — Chercher après le retardataire —

LE MONSIEUR GRINCHEUX. — Qui est d'un sans gêne —

WEDELL. — Il est dans le pays des rêves. Laissez-lui le temps d'en revenir.

LA COMTESSE ALTENBERG. — Oui, il est vaste, ce pays. On peut y aller loin — et même s'y perdre.

LA PRINCESSE LICHNOWSKY a rejoint le groupe du général et de son mari. — M. Beethoven va venir. Mais comme je suis ennuyée, général, de vous avoir fait attendre.

LE GENERAL. — Oh, madame! Les militaires sont habitués à ces choses. Aux jours de bataille nous attendons parfois, l'arme au pied, pendant de longues heures.

LA PRINCESSE. — Oui, mais là c'est le devoir qui commande et vous vous soumettez stoïquement. Ici il ne s'agit plus de devoir —

LICHNOWSKY. — Ni de stoïcisme —

LA PRINCESSE. — Mais de plaisir, et quand on doit attendre trop longtemps, il n'y a plus de plaisir, au contraire.

LE GENERAL. — Mais, après l'attente, le plaisir est d'autant plus grand. D'ailleurs vous dites vous-même que M. Beethoven va venir — (*Vivement.*) Tenez, voilà le domestique qui rentre déjà. (*Un silence. Toute la salle a vu réapparaître le laquais. Tout le monde se tait. Tous les yeux sont tournés vers lui. La princesse et Thérèse sont allées au-devant du domestique.*)

*JEAN, bas* — Madame! La chambre de M. Beethoven est grande ouverte et il n'y est pas. Je ne l'ai vu nulle part au château — (*La princesse et le prince déçus ont, un moment, l'air contrariés. Les spectateurs s'en aperçoivent. Dans tous les groupes on chuchote.*)

*LICHNOWSKY, se dominant.* — Il est au parc comme je l'avais pensé. (*A Jean et à un autre domestique.*) Jean et Guillaume, allez au parc avec des flambeaux et cherchez après M. Beethoven.

*LA PRINCESSE.* — Allez voir d'abord aux endroits qu'il fréquente le plus volontiers.

*THERESE.* — Il fait souvent le tour de l'étang. (*Les deux laquais quittent la salle. Lichnowsky rejoint le général tandis que la princesse et Thérèse restent seules un moment.*)

*LA PRINCESSE.* — Et personne ne l'a vu sortir du château.

*THERESE.* — Sa chambre se trouve près de l'escalier qui conduit à la porte de derrière.

*LA PRINCESSE.* — Il a voulu celle-là pour rentrer et sortir plus librement. (*Tout à coup prise de peur :*) O mon Dieu! Tu le connais mieux que nous, Thérèse. Crois-tu qu'il vienne?

*THERESE.* — Je ne sais que penser. Tantôt quand j'étais seule avec lui, avant que Charles et toi vous soyez venus nous rejoindre, il ne voulait pas jouer.

*LA PRINCESSE.* — Et à nous, il nous a demandé de l'en dispenser. Il ne jouera pas! Charles et moi

nous l'avons trop brusqué. Il est allé, Dieu sait où, pour ne pas assister à la fête.

*THERESE.* — Ah, ciel! Ciel!

*LA PRINCESSE.* — On ne le trouvera pas. — Et alors que vais-je dire à mes invités, au général et aux autres? Ils ne voudront entendre la symphonie que dirigée par son auteur, par Beethoven. Et nous les aurons fait venir et attendre pour rien, un général de Napoléon, son représentant. Jamais je n'oserai reparaitre devant eux ... Ah, Seigneur! — Mais je suis folle! Folle! Mon imagination me fait entrevoir des choses — terribles.

*THERESE, effrayée, elle aussi.* — S'il était—! Non, non! Je n'ose pas le penser. Ah, mon Dieu! mon Dieu! (*A la princesse.*) Allons voir dans sa chambre si ses objets —

*LA PRINCESSE, affolée.* — Comment! Tu crains qu'il — (*Mais les deux domestiques se présentent à la porte avec les flambeaux allumés. Aussitôt la princesse et Thérèse courent vers eux, et le prince aussi est arrivé rapidement, tandis que le murmure des conversations, tout à coup, cesse. Tous les regards sont fixés sur les domestiques et leurs maîtres.*)

*JEAN.* — Nous avons parcouru tous les chemins autour de l'étang. Nous avons passé devant le banc près de la statue de Diane où M. Beethoven aime à s'asseoir. Nous ne l'avons pas rencontré.

(*Les Lichnowsky sont visiblement déconcertés. Parmi les invités de vives conversations reprennent. On distingue*)

*UNE VOIX* qui dit : On ne le trouve nulle part.

*LICHNOWSKY*, se ressaisissant. — Vous n'avez pas visité le coin du parc derrière le château?

*GUILLAUME*. — Non.

*LICHNOWSKY*. — Allez! C'est là qu'il est. Amenez-le tout de suite. (*Les domestiques ressortent.*)

*LICHNOWSKY*, aux deux femmes. — Nous n'avons pas de chance. Si nous l'avions fait chercher là d'abord, il y a longtemps qu'il serait ici.

*LA PRINCESSE* — Vous croyez! Moi je doute fort qu'il soit au parc.

*LICHNOWSKY*, impatient. — Mais où serait-il alors?

*LA PRINCESSE*. — Je me demande.

*LICHNOWSKY*, à un troisième domestique. — Henri! Retournez voir dans la chambre de M. Beethoven. S'il n'est pas au parc, il doit être rentré chez lui. Sans doute il compose et il a oublié tout le reste. Mais ne craignez pas de le déranger.

*LA PRINCESSE*, vivement. — Dites-lui qu'il doit avoir mal compris, que la fête devait avoir lieu à cinq heures et qu'il en est six, que nous l'attendons avec la plus vive impatience. (*Le domestique sort.*)

*KINSKY*. — Un troisième domestique après lui.

*UN JEUNE INVITÉ*, dans le même groupe. — Je parie dix florins qu'il ne viendra pas. (*Un temps.*)

*UN AUTRE*, après avoir hésité un moment. — Je les tiens.

LICHNOWSKY, à la princesse et à Thérèse. — Il ne fréquente aucune maison du voisinage? J'y enverrais quelqu'un voir après lui.

THERESE. — Il cause parfois avec votre jardinier —

LICHNOWSKY. — Avec Fritz?

THERESE. — Qui demeure sur la route, de l'autre côté du parc.

LICHNOWSKY. — Oui. (*Vivement à un domestique.*) Joseph! Dites au fils du jardinier qui fait partie de l'orchestre, de venir ici tout de suite. (*Joseph va appeler Pierre qui s'empresse d'obéir.*) Courez vite voir chez vous, Pierre, si M. Beethoven n'y est pas. Dites-lui qu'il doit s'être trompé, que la fête devait commencer à cinq heures et que la princesse et moi nous l'attendons avec impatience. (*Pierre sort vivement.*)

KINSKY. — Voilà quatre personnes à sa recherche.

WEDELL. — Tantôt nous allons tous courir après lui.

LE GRINCHEUX. — Tout de même, quel manque de savoir vivre chez ces roturiers!

LICHNOWSKY, à la princesse et à Thérèse. — Si je savais où le trouver j'irais le chercher moi-même. — Mettre tant de lenteur à venir! — S'il a voulu me faire peur et n'arriver qu'à la toute dernière minute pour se venger parce que je veux qu'il joue, il peut se dire qu'il a joliment réussi.

THERESE. — Lui se venger si mesquinement! Vous ne le connaissez pas. Vous ne le comprenez

pas. Je m'en aperçois de mieux en mieux. Il est autrement noble que cela. — Il se sera sans doute —  
(*Geste significatif. Elle s'arrête.*)

LICHNOWSKY, qui comprend. — Jamais! Jamais! Ce n'est pas possible! Après tout ce que la princesse et moi nous avons fait pour lui, se jouer de nous à ce point!

THERESE. — Il ne se joue pas de vous. (*Plus haut, prête à éclater.*) C'est vous, Charles, vous qui par vos exigences entêtées —

LICHNOWSKY. — Mes —!

LA PRINCESSE. — Thérèse! Attention! Les domestiques!

THERESE, presque hors d'elle. — Je me soucie bien —

LA PRINCESSE. — Mais les invités aussi t'entendent. (*Et en effet on écoute.*)

THERESE. — Tant pis!

LICHNOWSKY, bas, mais énergique. — Thérèse! Je vous engage à mieux voir où vous êtes —

THERESE. — Je m'en moque. Je —

LA PRINCESSE. — Dieu! Quel esclandre! Je t'en prie! (*Doucement.*) Thérèse!

THERESE, se maîtrisant et bas. — Tu as raison. Il faut que je me domine ici. Mais quand ils seront partis, (*toujours bas à Lichnowsky*) je vous dirai tout ce que j'ai à vous dire parce que c'est vous la cause de ce qui nous arrive. C'est vous qui détruisez notre bonheur, notre vie. Et je vous en veux pour cela. Je vous hais. — (*Mais Henri est revenu.*)



HENRI. — Monseigneur! (*Les Lichnowsky et Thérèse se retournent sur lui. L'attention et les regards des invités sont encore une fois fixés sur les domestiques et les maîtres.*) — M. Beethoven n'est pas dans sa chambre qui est toute grande ouverte. (*Il se retire.*)

THERESE, qui tourne le dos aux invités, bas à Lichnowsky et d'une voix sifflante. — Je crois bien. Il est —

(*Les deux laquais aux flambeaux rentrent. Un grand silence dans la salle.*)

JEAN. — Monseigneur! Nous avons visité tous les chemins et sentiers du parc. M. Beethoven est introuvable.

THERESE, toujours très bas et d'une voix sifflante à Lichnowsky. — Parce qu'il n'y est pas. — Moi je vous ai dit où il est. (*Entre Pierre.*)

### SCÈNE III

LES PRECEDENTS, PIERRE, puis FRITZ

PIERRE. — Monseigneur! Mon père demande —

LICHNOWSKY. — Et M. Beethoven?

PIERRE. — Précisément. Mon père vous parlera de lui.

LICHNOWSKY, vivement à Henri. — Que Fritz vienne tout de suite. (*Henri sort. Pierre rejoint l'orchestre.*)

LA PRINCESSE, bas à son mari. — Enfin nous allons savoir. Il était temps.

LICHNOWSKY. — Oui, j'ai eu chaud.

LA PRINCESSE. — Moi, j'allais devenir folle.

(Henri introduit Fritz qui avance jusqu'auprès de ses maîtres. Fritz porte un costume d'ouvrier au repos. Dans la main gauche il tient sa casquette, dans la droite, deux lettres. Les regards de toute la salle sont fixés sur lui et Lichnowsky.)

FRITZ. — Monseigneur! M. Beethoven qui est venu me trouver tantôt —

LICHNOWSKY, vivement. — Chez vous? Quand?

FRITZ. — Il y a — vingt-cinq minutes. J'étais dans ma cuisine. On frappe à la porte, j'ouvre et c'est M. Beethoven avec qui j'avais parfois causé au parc. Il avait sur le dos son sac de voyage tout bourré de — de choses. (Trouble de Lichnowsky.) Dans sa droite il tenait un gros bâton de voyageur. il avait l'air très agité.

LICHNOWSKY. — Ah!

KINSKY, qui a entendu, aux autres invités. — Beethoven est parti.

WEDELL. — Et sans lui l'orchestre ne veut pas jouer l'Héroïque.

LA BARONNE DE WEDELL. — Et sans lui on ne veut pas l'entendre.

LA COMTESSE ALTENBERG. — Alors la fête n'aura pas lieu?

LE MONSIEUR GRINCHEUX. — On se moque de nous.

(Mouvement dans l'assemblée.)

LICHNOWSKY, *sévère à Fritz.* — Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt? Votre maison n'est qu'à cinq minutes d'ici.

FRITZ — J'ai dû me nettoyer, monseigneur, et me changer. Tel que j'étais, je ne pouvais me présenter chez vous.

LICHNOWSKY. — Et qu'est-ce que M. Beethoven vous a dit?

FRITZ. — Il était pressé. Il prenait, disait-il, la malle-poste à Troppau pour retourner à Vienne. Et il est parti.

KINSKY, *aux autres invités.* — Beethoven est parti pour Vienne.

(*Le mouvement et le remuement augmentent. Les musiciens remettent leurs instruments dans les caisses et les boîtes et quittent leurs sièges. Tout le monde est debout, prêt à s'en aller. Entretemps :*)

LICHNOWSKY, *au jardinier.* — C'est tout?

FRITZ. — Il m'a dit que vous attendiez de ses nouvelles et m'a prié de vous porter ces deux lettres, une pour vous et l'autre pour mademoiselle Brunswick. (*Il donne les lettres à leurs destinataires.*)

LICHNOWSKY, *pendant qu'il ouvre le pli.* — C'est bien, Fritz. (*Celui-ci sort.*)

#### SCENE IV

LES PRECEDENTS (sans FRITZ)

LICHNOWSKY *parcourt vite la lettre, puis à sa femme.* — Il dit qu'il ne peut jouer devant les officiers étrangers, qu'il ne peut renier ses principes et

ses convictions quand même ce serait pour lui la misère ou la mort.

*(Un temps.)*

LA PRINCESSE, avec des larmes. — Comme nous sommes petits à côté de lui.

*(Lichnowsky se redresse et voit l'émoi de ses hôtes.)*

THERESE, qui, elle aussi a lu sa lettre, tombe sur une chaise.

LA PRINCESSE s'en aperçoit. — Thérèse, qu'est-ce que tu as?

THERESE, par un effort d'énergie, s'est relevée. — Il m'écrit qu'il — m'aimera toujours, mais qu'il n'y a aucun espoir pour nous. Et il me rend ma liberté. — Il rompt.

LA PRINCESSE, consternée. — Oh!

THERESE, lançant un regard plein de ressentiment à Lichnowsky. — Voilà ce que vous avez fait, vous!

*(Dans un mouvement et un brouhaha général et pendant que le prince et la princesse, très ennuyés, donnent des explications à leurs invités, surtout à Hulin, le rideau tombe.)*

FIN



# LA CONQUÊTE DU BONHEUR

PIECE EN TROIS ACTES





*A mon fils Paul.*

## PERSONNAGES

GEORGES LESERRE, 25 ans.  
LOUIS LESERRE, 19 »  
MADAME LESERRE, 55 »  
JULES CARBONNIER, 27 »  
WOLFF, 25 »  
PIRSONNE, boulanger, 50 »  
UN PORTEUR DE DEPECHEES.

*L'action se passe à Liège, au début du vingtième siècle, avant la guerre.*

## ACTE PREMIER

*Chez Leserre. Chambre simplement meublée. Au milieu du fond, entre deux fenêtres ornées de quelques pots de géraniums, une porte donnant sur un petit jardin que traversent les personnes venant de la rue à gauche pour entrer dans la maison. A droite, pan coupé, une porte ouvrant sur la cuisine. A droite, au milieu, une porte conduisant dans la chambre à coucher de madame Leserre. Du même côté, au premier plan, un buffet. — A gauche au fond, une bibliothèque; au milieu, la porte de la chambre à coucher de Louis; au premier plan, un poêle et, tout près, une table avec des papiers. Au mur, une vieille pendule et un portemanteau.*

### SCENE PREMIERE

MADAME LESERRE. (*Vêtements d'intérieur simples et propres. Gestes et mouvements lents et indiquant qu'elle n'est pas très bien portante.*) LOUIS, (*en pardessus et coiffé d'un chapeau, paraît plus vieux qu'il n'est. Il a l'air sérieux et résolu. Tous deux sont debout. Louis près de la porte du fond, sur le point de sortir.*)

M<sup>me</sup> LESERRE. — Sois bien poli aussi.

LOUIS. — Cela ne peut faire que du bien.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Et ne demande pas un traitement trop élevé.

LOUIS, *d'un air décidé*. — Quatre-vingts francs. (*Un peu impatient.*) C'est tout, maman? Monsieur Simon m'attend à quatre heures. Je n'ai plus une minute à perdre.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Allons, bonne chance! Et reviens immédiatement nous dire si tu es accepté.

LOUIS. — Oui, tout de suite, parce que je sais que tu seras contente.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Je dirai une bonne prière pour toi. (Il fait le geste de ne pas y attacher beaucoup d'importance, ouvre la porte pour sortir et se trouve en présence de Jules Carbonnier.)

*JULES*, d'ordinaire gai et jovial, toujours placide, très dévoué à Georges. — Bonjour, Louis.

*LOUIS.* — Bonjour, monsieur Carbonnier. (Il s'efface devant Jules qui entre, puis il sort.)

## SCENE II

JULES, MADAME LESERRE.

*JULES*, en s'inclinant. — Madame!

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Monsieur!

*JULES.* — Le professeur n'est pas chez lui?

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Non, monsieur l'avocat.

*JULES.* — Pourtant sa leçon chez Renaud finit à trois heures, et il est quatre heures moins dix.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Depuis quelque temps il rentre plus tard après cette leçon.

*JULES.* — Ah!

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Oui, mais jamais après quatre heures. Asseyez-vous, je vous prie. (Ils s'asseyent.)

*JULES.* — Et toujours rien? — Il n'est pas encore nommé?

*M<sup>me</sup> LESERRE*, amèrement. — Non, monsieur.

*JULES.* — Oh, ça ne tardera plus.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Vous croyez?

*JULES.* — J'en suis certain, madame. Son protecteur, le professeur Ducant, le recommande partout

et ne se lasse de chercher à le caser. Et puis lui-même se remue plus que tous ses camarades. Il sollicite toutes les places possibles, de professeur, de correspondant, de secrétaire, de rédacteur, que sais-je? Il faudra bien qu'il en décroche une, à la fin.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Oui, si seulement... Le voilà!  
(Ils se lèvent. Georges entre au fond.)

JULES. — Bonjour, Georges.

GEORGES. — Bonjour, Jules. (Il sourit à sa mère. Elle va soigner le feu.) Il y a du bon feu aujourd'hui?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Oui, mon garçon. (Elle sort à droite, pan coupé.)

### SCENE III

JULES, GEORGES.

GEORGES ôte son pardessus, son chapeau, son veston, va les pendre au portemanteau et met son veston d'intérieur.)

JULES. — La sœur de ton élève, la belle et coquette Ida, t'a encore retenu dans ses filets?

GEORGES. — Donc, parce que des gens prétendent dignes de foi t'ont dit que mademoiselle Renaud était coquette, frivole et vaniteuse — car toi, tu ne la connais guère — tu ne cesses de lui attribuer ces défauts. Tu vas jusqu'à prétendre qu'elle ne m'aime pas. Eh bien, Jules, aujourd'hui j'ai la certitude que tu te trompes et que tu as tort de chercher à me détourner d'elle.



*JULES, incrédule.* — Ah! Tu as eu des preuves de son amour? Raconte-moi donc cela.

*GEORGES.* — Tu te rappelles qu'avant-hier je lui ai déclaré mes sentiments et qu'elle n'eut pas du tout l'air d'y rester indifférente — lorsque l'arrivée d'une de ses amies m'obligea de me retirer. — Aujourd'hui donc, grisé par sa beauté et entraîné par ma passion, je m'approche d'elle pour l'embrasser. Mais elle se défend et recule. J'insiste — toujours avec le même insuccès. Tu vois, cette coquette a de la réserve.

*JULES.* — Oh, de la réserve! Elle jouait la comédie pour te rendre plus amoureux encore.

*GEORGES.* — Oui, je sais. Il y a de ces comédiennes. Mais chez Ida, j'en suis certain, c'était de la réserve, de la prudence. Après tout, elle avait le droit de se méfier, nos relations ne datant que de deux semaines. En tout cas, cette résistance obstinée, il fallait absolument la vaincre. Et avec des mots où vibrerait toute mon âme, je lui ai dit cette profonde, immense et folle tendresse que je ressens pour elle depuis notre première rencontre. Je lui ai déclaré qu'à mes yeux elle incarnait l'éclatante beauté, le bonheur infini, tout le rêve radieux de ma jeunesse, que pour arriver jusqu'à elle j'écarterais — des montagnes, et que, pour elle, volontiers j'affronterais la mort.

*JULES.* — On voit que tu es poète.

*GEORGES.* — Tiens! Elle me fit la même réponse.

*JULES.* — Et cette déclaration qui devait joliment la flatter, brisa sa résistance?

*GEORGES.* — Pas tout de suite. « Les artistes », fit-elle, « ont tellement l'habitude d'imaginer des sentiments intenses et de leur donner l'expression la plus enflammée, que je ne sais si je puis ajouter foi à tout ce que vous me dites. » Ah! Persister ainsi dans la méfiance! Croire simulé mon ardent et profond amour! « Si c'est là », lui ai-je répondu, « le résultat de mes aspirations poétiques, si je devais désespérer de te faire partager ma tendresse, je préférerais livrer mes manuscrits aux flammes. Pour moi la poésie, la splendeur du monde entier ne sont rien sans les divines ivresses de l'amour, et pour conquérir ton amour, sans hésiter, j'abandonnerais tout, même la poésie. »

*JULES.* — Tu ferais cela? Pour cette femme?

*GEORGES.* — Oui, s'il le fallait. Mais ne craignons rien, ce ne sera pas nécessaire.

*JULES.* — Alors, cette fois, tu l'as convaincue enfin?

*GEORGES.* — Oui.

*JULES.* — Elle est tombée dans tes bras?

*GEORGES.* — Elle a dit qu'elle m'aimait aussi. J'allais l'embrasser et — tu peux me croire — elle n'aurait plus reculé, mais — — à propos de poésie. elle a parlé de la pièce que je viens de finir et m'a vivement engagé à la faire jouer à Bruxelles, à mettre tout en œuvre pour devenir célèbre.

*JULES.* — Ah!

*GEORGES.* — Oui. Et la conversation a dévié un moment. Quand depuis des années la misère vous étreint, à la fin elle jette par terre votre ambition et vous habitue à vous contenter de peu. Et — j'en rougis maintenant — devant Ida j'ai trahi cette modestie timide et indigne d'un poète. Je lui ai répondu que mon rêve aussi avait toujours été de voir réussir mes efforts littéraires, mais que la gloire ne souriait pas à qui le désirait, qu'elle choisissait elle-même ses favoris, qu'au surplus il fallait d'abord vivre et qu'après tout la position de professeur n'était pas à dédaigner.

*JULES.* — Et alors?

*GEORGES.* — Elle insista, en vantant la situation autrement brillante de l'artiste tant soit peu connu qui, délivré de tout souci matériel, ne vit que pour son art, son idéal. Mais à cela encore le prolétaire qui, en moi, était plus fort que le poète, répondit : Ce serait trop beau. Je ne suis pas ambitieux à ce point.

*JULES.* — Cette réponse la froissa?

*GEORGES.* — En effet, elle n'eut pas l'air satisfaite. « Tu repousses ton bonheur. » fit-elle. — Et j'ai dû lui dire qu'elle me comprenait mal, que j'avais languï longtemps, follement après le bonheur et que je n'allais pas maintenant le repousser lorsqu'enfin il m'apparaissait en elle, en sa beauté souveraine, mais que je ne pouvais pas si vite m'habituer à cette éblouissante lumière, moi qui trop longtemps, hélas, avait tâtonné dans la froide et morne nuit.

*JULES.* — C'était lui avouer ta jeunesse malheureuse.

*GEORGES.* — Oui, et j'ai dû lui raconter les nombreux déboires de mon père dans sa profession de cordonnier, sa longue maladie et sa mort prématurée, le bonheur que j'eus de pouvoir, grâce à des bourses, achever mes études. Bref, tout ce que tu sais. Je lui ai dit encore que mes leçons particulières ne me permettaient pas de vivre et que, pour avoir une position meilleure, je devrais peut-être partir bientôt.

*JULES.* — Et alors ?

*GEORGES.* — Cette nouvelle l'a rendue triste.

*JULES.* — Vraiment ? Elle a montré que ton départ lui causerait de la peine ?

*GEORGES.* — Très grave, elle a dit : Alors il faudra bien attendre encore.

*JULES.* — Et rien d'autre ?

*GEORGES.* — D'autre ? — Non. Mais quand, un peu inquiet, je lui ai demandé si elle me resterait fidèle et attendrait que plus rien ne s'opposât à notre mariage, elle a répondu : Oui. Et quand alors je l'ai attirée à moi, elle n'a plus opposé de résistance, au contraire, elle m'a embrassé, confirmant ainsi la promesse qu'elle venait de me faire. — Eh bien ! Est-ce clair à présent ? M'aime-t-elle ?

*JULES.* — Non, Georges. Elle ne t'aime pas.

*GEORGES, se redressant, très étonné.* — Ah ! — Et pour quelles raisons ne crois-tu pas à son amour malgré... ?

**JULES.** — Parce que toute son attitude trahit la vaniteuse, la comédienne.

**GEORGES.** — Mais...

**JULES.** — Oui, elle t'a dit qu'elle t'aimait. Sans doute, en ce moment-là tu lui plaisais. Mais ces mots n'ont pas jailli du fond de son âme. Tu as flatté sa vanité et c'est celle-ci qui t'a répondu. — Elle t'a promis aussi de te rester fidèle, et elle t'a embrassé. Mais après tes tristes confidences, bien que désenchantée, pouvait-elle te refuser ce baiser, cette promesse? Elle aurait rompu avec éclat, provoqué tes reproches, enflammé ta colère. Elle a donc préféré te laisser tes illusions. Aussi bien tu venais de lui dire que tu partirais sous peu.

**GEORGES.** — Alors ce baiser, loin d'être un gage d'amour —

**JULES.** — N'avait pour elle aucune importance. *(Ils se taisent.)*

**GEORGES** *(le regarde un moment, de plus en plus étonné. Puis :)* — Allons, Jules! Parlons sérieusement. *(Tout ce qui suit, assez vivement.)*

**JULES.** — Mais, Georges, tu me connais, voyons. Si d'ordinaire je suis gai, je n'ai jamais été un de ces blagueurs qui aiment à contredire leurs camarades, pour leur faire de la peine.

**GEORGES.** — C'est vrai.

**JULES.** — Je te parle en ami qui veut t'ouvrir les yeux et empêcher que cette femme ne cause ton malheur. D'abord elle se froisse de te voir si peu ambitieux. C'est là que tu commences à lui déplaire.

Tu n'es pas l'homme qu'elle avait rêvé. D'ailleurs les vaniteux n'ont de l'affection que pour leur personne. Les ambitieux n'aiment que le rêve égoïste dont sans relâche ils poursuivent la réalisation..

GEORGES. — Mais ce qu'elle ambitionne n'est pas pour elle —

JULES. — C'est pour toi? Comme tu la connais mal! Si elle voulait te voir célèbre, c'était pour avoir sa part de ta renommée : Flatteries, honneurs, richesses.

GEORGES. — Pardon, son ambition n'est pas de l'égoïsme, c'est une conséquence de son amour. Parce qu'elle m'aime, elle a une telle confiance dans mon talent littéraire qu'à ses yeux je dois devenir célèbre.

JULES. — Et toi, tu as une telle confiance en son amour que, voyant son air sombre et réservé, tu crois qu'elle s'afflige de ton prochain départ. Si pourtant tes confidences l'ennuyaient plutôt, si elle regrettait d'avoir flirté avec le fils d'un cordonnier, un homme vraiment trop peu aimé de la Fortune, et par trop modeste.

GEORGES. — Oh, Ida sait très bien qu'il n'y a pas de honte à être pauvre —

JULES. — Les riches, ses pareils, ne vous en dédaignent pas moins —

GEORGES, *plus vivement*. — Que d'ailleurs, grâce à mes diplômes, je puis escompter un avenir digne de sa condition aisée. Aussi, quoi que tu en penses, son air grave exprimait réellement le chagrin que lui causait notre séparation imminente.



*JULES.* — Ah! Georges! L'amour te rend aveugle et entêté au point de —

*GEORGES l'interrompt vivement.* — N'est-ce pas toi qui as une idée fixe? En tout cas, Jules, tu ne m'as pas convaincu, et je renonce à te convaincre. Restons sur nos positions et attendons les événements.

*JULES.* — Soit. (*Se raillant.*) Décidément, je suis un mauvais avocat. Encore une belle cause que je perds. Aussi ai-je bien fait, je crois, de demander à entrer dans la magistrature. (*Un temps.*) Je m'en vais. Le mandat que dans notre dèche j'attends avec une si vive impatience, est arrivé maintenant, j'en suis sûr. Nous sommes le premier du mois et mon père qui est homme ponctuel, n'oublie jamais la date. Si cela te va, je repasserai à cinq heures et ensemble nous irons palper les beaux billets de notre rêve.

*GEORGES.* — Je t'attendrai.

*JULES.* — Au revoir.

*GEORGES.* — Au revoir, Jules. (*Ils se serrent la main et Jules sort au fond.*)

#### SCENE IV

GEORGES, (*puis*) WOLFF.

*GEORGES, seul et debout, réfléchit un instant, puis va s'asseoir et feuillette ses papiers; mais bientôt il se remet à rêver. Brusquement il se relève.)*

Ah! pour te conquérir, Ida, je deviendrai ambitieux! (*Un temps.*) Me faire un nom, je ne le pourrai

qu'en habitant Bruxelles. J'y avais déjà pensé, mais — (*Il rêve encore. On frappe.*) Entrez! (*Paraît Wolff, professeur et collègue de Georges, son ancien condisciple aussi. Il est, tour à tour, blagueur et sérieux.*)

GEORGES. — Tiens, Wolff! (*Il lui serre la main.*)

WOLFF. — Bonjour, Georges.

GEORGES. — Assieds-toi. (*Ils s'asseyent.*)

WOLFF. — Quelle bonne nouvelle? Pas encore placé?

GEORGES. — Non. Et toi?

WOLFF. — Logé à la même enseigne. (*Un temps.*) Nous sommes admirables aussi. Nous voudrions nous voir nommés par le gouvernement, mais nous ne voulons pas être — de ses amis politiques. Et nous sommes étonnés qu'il nous ignore et que les belles chaires vacantes nous passent sous le nez, l'une après l'autre. Je vais faire comme Roulier. Je vais changer de camp. (*Georges sourit.*) Tu ris! Je parle sérieusement.

GEORGES. — Allons! Allons!

WOLFF. — Quand je te le dis.

GEORGES. — Toi qui as toujours été leur adversaire le plus acharné! Tu en es incapable.

WOLFF, sérieux. — Tu as raison. Je blague. (*Farouche.*) Plutôt mourir! (*De nouveau blagueur.*) Du reste pourquoi vouloir absolument goûter les charmes d'une fonction de l'Etat! Il ne manque pas de magnifiques emplois ailleurs. Pour occuper nos nombreux loisirs, et un peu aussi pour — ne pas

crever de faim, nous pouvons courir le cachet. Ce qui, en outre, est un excellent moyen pour — entretenir la souplesse de nos jambes. Ou bien acceptons une chaire dans un de ces établissements qui ne sont pas de l'Etat et qui payent leurs professeurs presque aussi bien que — leurs domestiques.

*GEORGES.* — Certaines villes et quelques faubourgs de Bruxelles commencent tout de même à mieux rétribuer le personnel de leurs collèges.

*WOLFF.* — Il était temps. Ils n'en auraient plus trouvé.

*GEORGES.* — Alors si le ministre, décidément, ne veut pas de nous, nous nous adresserons à ces communes.

*WOLFF.* — Malheureusement, elles sont plutôt rares, ces communes généreuses. — D'ailleurs il y a encore les places à l'étranger. Ainsi tantôt on nous en offre une chez un — pacha d'Egypte, ce qui nous donne l'occasion de faire des études de mœurs sur les grands de ce pays, leurs harems et leurs castrats. Tantôt on demande un professeur dans un collège turc, ou bien dans un lycée du Vénézuéla. Il est vrai que, pour ma part, je ne tiens pas plus à aller suer là que chez les pachas de l'isthme de Suez. Si j'ai besoin d'un bain turc, pourquoi courir si loin, je trouverai en Belgique tout ce qu'il me faut. — Mais quittons ces pays sudoripares et leur enseignement, et parlons plutôt théâtre. Tu sais qu'on va jouer Chanteclair. Je suppose que tu voudrais assister à cette représentation?

GEORGES. — Comment, si je voudrais! Ne fût-ce que pour voir se démenant sur la scène tous ces hommes et ces femmes, costumés en — animaux de basse-cour. Il paraît que c'est de l'art. Moi je trouve cela grotesque.

WOLFF. — Donc tu y viens. Alors nous irons ensemble. J'ai un billet qui nous donne droit à deux entrées pour cette — ferme.

GEORGES. — Tout de même, Wolff, c'est chic ce que tu fais pour moi. Je te dois une fière chandelle.

WOLFF. — Merci. Je m'éclaire à l'électricité.

GEORGES. — Allons, blague à part, sans toi je ne pourrais que rarement me payer le luxe du théâtre. Voilà déjà trois ou quatre entrées de faveur que tu me procures.

WOLFF. — La grande affaire! Elles ne me coûtent rien. Et à toi qui raffoles du théâtre, elles te font plaisir. Alors...

GEORGES. — N'empêche.

WOLFF, de nouveau sérieux. — D'ailleurs j'ai encore un peu de mémoire, Georges. Je n'ai pas oublié et n'oublierai pas de sitôt l'empressement avec lequel tu es venu à mon secours, quand pour ma thèse de professeur j'avais choisi, sans m'en douter, un sujet tellement vaste et compliqué que je ne m'en dépêtrais plus. Combien de fastidieuses recherches et traductions n'as-tu pas faites alors pour moi!

GEORGES. — J'y ai beaucoup appris moi-même.

WOLFF. — N'empêche. — Et quand elle fut enfin debout, la terrible thèse, tu m'as encore aidé à la

revoir, et grâce à toi elle fut prête à temps et elle m'a valu mon diplôme. — Et tu parles de trois ou quatre billets de faveur! — Nous irons donc voir Chanteclair. Seulement je voudrais d'abord lire la pièce. C'est bien à toi que je l'ai prêtée?

GEORGES. — Oui. J'allais commencer le dernier acte. J'en aurais eu pour une demi-heure.

WOLFF. — Bon, je t'en donne une entière. Je prendrai le bouquin tantôt quand je repasserai. — Et ta nouvelle comédie? Elle avance?

GEORGES. — Oui, assez. Dis donc, Wolff! Si tu voulais me mettre en rapport avec l'acteur Raoût, ton ami. Je m'instruirais beaucoup à fréquenter cet artiste.

WOLFF. — Ah oui, tu t'instruirais. Il est très fort. Tu veux marcher sur les traces de Rostand et de Maeterlinck dont les lauriers t'empêchent de dormir! Alors tu as raison de chercher par tout moyen à te perfectionner, et je serai heureux de t'y aider autant qu'il est en mon pouvoir. Je te présenterai donc à Raoût demain après la représentation. Mais peut-être vaudrait-il mieux pour toi vivre à Bruxelles. Là tu serais en contact avec les meilleurs artistes et les théâtres les plus influents.

GEORGES. — Je le sais, Wolff. J'y ai pensé.

WOLFF. — Nous en reparlerons. — Là-dessus je me trotte. A tout à l'heure.

GEORGES. — Oui.

(Wolff sort au fond. Georges l'accompagne jusqu'à la porte.)

## SCENE V

GEORGES. (*seul, un moment, puis*)

MADAME LESERRE.

GEORGES *s'assied et prend le livre mais le remet aussitôt.* — Rien ne presse. Achevons d'abord cette scène. (*Il feuillette ses papiers. Soudain il grelotte, se lève, serre et boutonne son veston.*) Presque pas de feu! Presque pas de charbon! Et il faut travailler ici! — Et c'est tous les jours la même chose. (*Il soigne le feu, puis se rassied, prend la plume et écrit. Brusquement il la jette.*) Quelle plume! Et pas un sou pour en acheter d'autres! (*Il se lève.*) Ah, ah, ah, Bruxelles! — D'abord sortir de cette misère! Un emploi, le plus vite possible, n'importe où! (*Il pousse un profond soupir. Entre madame LESERRE, un veston sur le bras.*)

M<sup>me</sup> LESERRE. — Regarde, Georges. Ton veston est propre maintenant. Il n'y a plus de taches. (*Elle le lui montre.*)

GEORGES. — C'est vrai. Mais comme il y en avait beaucoup, tu t'es encore fatiguée. Tu sais bien pourtant que tu ne dois pas faire d'efforts.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mais je n'ai pas fait d'efforts du tout. Quand je sentais la moindre fatigue je m'arrêtais. (*Un temps.*) Voilà plus d'une semaine que tu mets toujours tes habits de dimanche pour sortir. Qu'est-ce que cela signifie? Tu deviens si coquet tout d'un coup. Pourtant... (*Elle va pendre le veston au portemanteau.*)



GEORGES *l'interrompt*. — Je vais te dire, maman. Mais tu ne le répéteras pas à Louis! J'aime et je...

M<sup>me</sup> LESERRE *l'interrompt*. — Des bêtises!

GEORGES. — Pardon, c'est très sérieux. J'aime mademoiselle Renaud — (*Comme sa mère le regarde, très étonnée.*) — Oui, mademoiselle Renaud qui d'ailleurs répond à mes sentiments.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Est-ce vrai?

GEORGES. — Parfaitement. Et je voudrais — je voudrais l'épouser le plus tôt possible.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Le plus tôt possible! (*Très grave.*) Georges, Georges! Ne fais pas de folies pour une femme!

GEORGES. — Il n'y a pas de danger.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Tu sais bien pourtant...

GEORGES. — Oui, maman, je sais. Je ne suffis pas à mes propres besoins, encore moins à ceux de ma mère, et je songe à me marier. Aussi, dès maintenant, je mettrai tout en œuvre pour qu'ici d'abord il y ait un changement.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Je le demande à Dieu, nuit et jour, pour vous, mes enfants, car moi je ne le verrai pas.

GEORGES, *avec un sentiment sincère et profond*. — Mais, maman! Quels contes! Voilà plus de vingt ans que tu te privas et t'échines, que tu peines et que tu souffres, et je ne pourrais pas rendre tes vieux jours tranquilles et heureux!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Si seulement tu n'étais pas si entêté —

GEORGES. — Entêté!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mais oui. Tu ne veux pas accepter un emploi comme celui de M. Roulier, ton camarade d'études. — Une place de 1800 francs! Il n'a pas dû chercher longtemps, lui, parce qu'il est plus réfléchi, plus accomodant que toi.

GEORGES. — Ah oui! Il s'accomode... à toutes les sauces. A l'université il affichait des idées révolutionnaires, puis il devint libéral. Maintenant le voilà précepteur chez un député... catholique.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Sans doute parce qu'il doit soutenir sa famille.

GEORGES, *riant*. — Sa famille! C'est un arriviste, tout simplement.

M<sup>me</sup> LESERRE. — En tout cas, Georges, en y réfléchissant bien, tu dois te dire que ton socialisme n'est pas précisément une recommandation pour toi auprès du ministre.

GEORGES. — Mais ne crains donc rien. Je ne suis pas militant. Je ne crie pas mes opinions sur tous les toits. Seuls mes amis et protecteurs les connaissent, et ne perdrais-je pas leur estime si je faisais l'hypocrite! Ainsi M. Ducant qui est du parti du gouvernement, me veut-il moins de bien depuis qu'il sait que je suis socialiste! Il se mettrait en quatre pour moi!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Alors un emploi comme celui de M. Roulier — tu n'en voudrais pas encore?

GEORGES, *après un nouveau silence*. — Non!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Pourtant notre situation...

GEORGES *l'interrompt.* — Tout ce que tu voudras, maman, n'importe où. Mais ça! Non! C'est plus fort que moi. D'ailleurs il faut espérer... (*Bruit à la boîte aux lettres. Il va prendre la lettre et lit l'adresse.*) Pour toi. (*Il la donne à sa mère qui l'ouvre. Georges la regarde lire. Tout de suite elle a l'air ennuyée.*) Qu'est-ce qu'il y a?

M<sup>me</sup> LESERRE. — C'est l'épicière, madame Legros, qui m'écrit. Elle dit qu'elle a écouté trop longtemps nos mauvaises excuses et qu'elle compte recevoir son dû le plus tôt possible. (*Retenant ses larmes.*) Nous ne saurions pourtant la payer maintenant. (*De plus en plus inquiète.*) Ah, mon Dieu! Pourvu qu'elle veuille encore nous servir à crédit! qu'elle ne nous envoie pas l'huissier!

GEORGES, *un peu irrité.* — Naturellement, voilà qu'elle s'attend encore au pire pour des riens, pour quelques mots... un peu vifs. Nous n'en sommes pas encore là, heureusement.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mais Georges, tu es donc comme Louis. Tu ne comprends pas mieux que ton frère notre situation. — Je suis pourtant économe au possible, et je ne parviens pas à nouer les deux bouts. Au contraire, les dettes grossissent toujours. J'y pense constamment. Elles m'empêchent de dormir. Quand enfin je ferme les yeux, aussitôt j'ai des cauchemars. Nous sommes là nous trois, entourés d'une eau sombre dont les bruits rauques et sinistres me font frissonner. Je la vois, avec terreur, qui monte, monte toujours — et déjà elle nous serre la gorge et...

GEORGES, qui s'est mis à marcher nerveusement. — Non, mais cette manie de voir tout en noir—!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Georges! tu sais très bien pourtant que nous devons plus de deux cents francs au boulanger, que tout récemment il nous l'a rappelé pour la deuxième fois. — Et maintenant l'épicière, et bientôt le cordonnier, le tailleur et le propriétaire. (*Pleurant presque.*) Oh, j'ai peur! J'ai peur! On viendra saisir tout et nous jeter impitoyablement dehors.

GEORGES qui a marché de plus en plus nerveusement, tout d'un coup s'arrête et crie brusquement à madame Leserre.) Vas-tu fini enfin! Tous les jours les mêmes jérémiades insupportables! Puis-je de ce pas courir à Bruxelles, arracher au ministre ma nomination!

M<sup>me</sup> LESERRE, un peu intimidée. — Si tu demandais encore une audience, peut-être que...

GEORGES. — Ce serait la troisième. Et le résultat! « Qu'il faut attendre. Qu'il y a d'autres requêtes que la mienne. »

M<sup>me</sup> LESERRE. — Et si tu exposais à ces messieurs notre triste...

GEORGES l'interrompt. — J'en serais pour mes peines. On ne vous écoute seulement pas. Avec quelques phrases polies, quelques vagues promesses, de l'eau bénite de cour, on interrompt le flot de votre épanchement — et vous pouvez vous retirer. — Non, je ne peux pas attendre indéfiniment que le gouverne-

ment me nomme. Nous devons à tout prix sortir de cette misère, et nous en sortirons bientôt, je te le certifie. Dès aujourd'hui je ferai pour cela tout le nécessaire. Et tiens! Puisqu'il le faut absolument, (*avec un profond soupir*) je sacrifierai mes idées philosophiques et mes projets littéraires, j'accepterai un emploi comme celui de Roulier, le premier qui se présentera, n'importe où. Mais, pour l'amour de Dieu, épargne-moi donc enfin ces lamentations continuelles, ces pleurnicheries agaçantes et insupportables!

*M<sup>me</sup> LESERRE, en sanglotant.* — Hélas! Je le vois bien. C'est moi qui gêne ici!-- C'est moi! (*Un silence. Elle sanglote et pleure.*)

*GEORGES, tout d'un coup, se calme. Doucement.* — Pardon, maman! (*Il l'embrasse.*) Cette misère est la cause de ma méchanceté. (*Plus haut.*) La misère! Ah, la misère! Il ne lui suffit pas de vous miner, de vous ronger jusqu'à la moelle des os. Elle souille les sentiments les plus purs, elle jette le brandon de la dispute dans la famille, elle lance le frère contre le frère, le fils contre sa propre mère.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Puisque tu en parles toi-même, Georges, je t'en prie, ne réponds pas à Louis, même si parfois il devient impatient et —

*GEORGES.* — Et impertinent.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Tu es l'aîné, le plus raisonnable. Vos querelles me font encore souffrir davantage.

*GEORGES.* — J'éviterai toute dispute autant que je pourrai. Mais de ton côté tu ne te lamenteras plus,

n'est-ce pas, à tout propos? Tu ne diras plus de ces méchants contes? Tu me le promets?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Oui. — Voilà Louis!

(*Au fond entre Louis qui garde son chapeau sur la tête.*)

## SCENE VI

GEORGES, MADAME LESERRE, LOUIS.

M<sup>me</sup> LESERRE, *comme Louis se tait, pendant que les autres le regardent avec impatience.* — Eh bien, Louis?

GEORGES. — Es-tu accepté?

LOUIS. — Troisième commis aux appointements de quatre-vingts francs par mois à partir de demain.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Ah! Dieu soit loué!

GEORGES. — Mes meilleures félicitations! Quatre-vingts francs! C'est autre chose que les misérables cinq pièces de cent sous que Barsan te donnait.

LOUIS. — Ce n'est pas beaucoup mais au moins quelque chose de sûr.

GEORGES, *bas, à madame Leserre.* — Ceci est à mon adresse. (*Elle lui fait signe de ne pas répondre.*)

LOUIS. — Si maintenant on pouvait compter aussi sur toi, mais...

GEORGES — J'accepterai le premier emploi venu —

LOUIS. — Comme celui de ton camarade Roulier?

GEORGES, *interloqué, puis un peu irrité.* — Oui, même un pareil.



*M<sup>me</sup> LESERRE.* — C'est vrai. Il vient de me le promettre.

*GEORGES.* — Et j'y gagnerai au moins deux fois autant que toi

*LOUIS.* — Pas de phrases, des actes, s'il te plaît.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Ne répond pas, Georges, sinon il y aura encore une dispute.

*GEORGES.* — Est-ce moi le provocateur! Je supporte beaucoup, mais ces reproches et ces brocards continuels, je ne saurais les souffrir.

*LOUIS.* — Parce qu'ils te disent la vérité, mes reproches. Comment! Moi qui ai six ans de moins que toi et qui n'ai pas fait d'études, j'ai une place. Alors toi, avec ton grand savoir, ne devrais-tu pas depuis longtemps gagner trois fois, quatre fois autant que moi!

*GEORGES.* — Tu ne sais pas ce que tu dis.

*LOUIS.* — Oui, moi je suis trop bête. Je n'ai pas été à l'université, moi.

*GEORGES.* — Oh, jaloux, va! Est-ce ma faute, si nos malheurs t'ont empêché de faire des études!

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Allons, Louis! Ne regrette donc pas toujours de ne pas avoir été à l'université. Tu ne sais pas combien ces jeunes gens ont de difficultés pour se créer une position. M. Wolff ne doit-il pas patienter aussi!

*GEORGES.* — Et Carbonnier donc! Voilà quatre mois qu'il attend qu'on le nomme juge de paix. Comme avocat il gagne encore moins que moi.

*LOUIS.* — Oh, celui-là, s'il est intelligent, il ne sue pas l'énergie non plus.

GEORGES. — Toi, tu en détiens le monopole, sans doute! — Ce qu'il y a, c'est que trop de jeunes gens étudient. Il y a trop de concurrence.

LOUIS. — Allons donc! Trop de concurrence! C'est parce que tu ne te remues pas assez.

GEORGES, dans un mouvement de colère. — Oh!

LOUIS. — C'est ton manque de volonté, te dis-je.

GEORGES. — O toi, à ma place, tu serais au moins professeur d'université maintenant.

LOUIS. — Plus avancé que toi en tout cas.

M<sup>me</sup> LESERRE. -- Louis, tu es peu juste pour ton frère, sinon tu reconnaîtrais comme le font pourtant tous ses camarades, qu'il se donne toutes les peines du monde. Tantôt encore M. Carbonnier disait —

LOUIS l'interrompt vivement. — Evidemment, c'est toujours moi qui ai tort ici. Tu prends continuellement son parti, maman, et à tout propos tu me tombes dessus. D'abord il n'y en a toujours eu que pour lui. Père et toi vous vous êtes dépouillés pour lui, et rien n'est resté pour moi —

M<sup>me</sup> LESERRE l'interrompt. — Quels contes! Tantôt Georges le disait encore, et moi je te le répète pour la cinquantième fois. C'est à cause de nos malheurs, de la mort de ton père surtout que nous avons dû te retirer de l'école. N'aurions-nous pas tous préféré le garder et te laisser continuer tes études! Une mère n'aime-t-elle pas ses enfants, l'un autant que l'autre!

LOUIS, touché. — Soit. Vous avez eu des malheurs et tu as fait tout ce que tu as pu. Mais lui, mon frère! S'il a eu plus de chance, s'il vous a coûté plus

que moi, pourquoi ne fait-il pas davantage pour te rendre tout ce que père et toi vous avez dépensé — pour lui, pour te payer un peu de tout le mal que vous vous êtes donné — pour lui!

GEORGES, entraîné par sa colère. — Oui, ce serait pourtant si simple! Alors toi, n'est-ce pas, tu ne devrais plus l'aider. (*Eclatant.*) Toi! Tu serais capable d'abandonner ta mère dans le besoin!

LOUIS, criant. — Avec moi, ma mère ne serait pas dans le besoin! (*Tout ce qui suit, très vite et crié.*)

GEORGES. — Avec moi non plus, s'il ne dépendait que de moi!

LOUIS. — Mais c'est toi la cause qu'elle est dans la misère!

GEORGES, furieux. — Assez! Impertinent! Tais-toi!

LOUIS. — Je me tairai quand ça me plaira. Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

GEORGES, avançant, levant la main sur Louis et criant plus fort que lui. — Je te dis de te taire ou —!

LOUIS, le bravant et le regardant dans le blanc des yeux. — Ose donc me...

M<sup>me</sup> LESERRE, s'affalant sur une chaise et se tortillant les mains de désespoir. — O mon Dieu! mon Dieu! (*En sanglotant.*) Ayez pitié de moi, Seigneur! Prenez-moi auprès de vous. Ils seront débarrassés de la lourde chaîne —

GEORGES, donnant un coup de poing sur la table et regardant fixement Louis. — Tonnerre de Dieu! Je veux avoir la paix chez moi! Cela devient un enfer

ici! (*A Louis.*) Je t'ai dit que j'accepterais le premier emploi venu, fût-ce à Overpelt, et tu te tairas dorénavant, compris! Tu ne m'importuneras plus de tes jalousies, de tes injustes reproches, de tes impertinences. Et à ta mère, ta pauvre mère déjà trop faible et malheureuse, tu épargneras toutes ces scènes violentes, ou bien je pourrais oublier —

*LOUIS l'interrompt.* — Quand tu gagneras de l'argent il n'y aura plus de scènes violentes, et mère ne sera plus malheureuse, compris!— Maintenant, je vais travailler, moi. (*Il sort au fond. Un temps.*)

## SCENE VII

GEORGES, MADAME LESERRE.

*M<sup>me</sup> LESERRE*, pendant que Georges, toujours très agité, arpente la scène. — N'es-tu pas trop dur à son égard? Il est encore si jeune, un peu impatient, il est vrai, et colérique, mais les Leserre sont tous ainsi.

*GEORGES.* — Il est surtout jaloux, têtu, injuste et méchant envers moi. Il ne veut pas comprendre le mal que je me donne —

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Malheureusement tu as dit devant lui que tu n'accepterais pas une place comme celle de Roulier. Moi je comprends maintenant pourquoi tu n'en as pas voulu d'abord. Mais lui ne voit que notre détresse et n'est pas encore persuadé que tu fais tout ton possible pour que nous en sortions.

*GEORGES.* — Il le verra bientôt. Sera-t-il plus gentil alors?— Tout de même, après avoir trimé sur

les livres jusqu'à l'âge de vingt-trois ans au point de se ruiner la santé, en être arrivé là! Loin de pouvoir vivre sa vie et trouver une situation conforme à ses aspirations littéraires, à ses convictions les plus intimes, les plus sacrées, être condamné à une existence aussi affreuse! Ah, misère! Misère! Misère! (*Machinalement il a pris en main le livre de Wolff. Un temps.*) Ah oui! Vers six heures Wolff viendra prendre ce livre. Je le mets ici sur la table.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Bien. (*Elle va à la cuisine. Georges reste un moment très triste. On frappe.*)

GEORGES. — Entrez. (*Jules paraît.*)

## SCENE VIII

GEORGES, JULES.

JULES. — Bonjour, Georges.

GEORGES. — Bonjour, Jules.

JULES montre gaîment le mandat. — Voici le mandat! Mon père est décidément trop bon. Avec une générosité inlassable et une exactitude qui ne rate jamais, il paye la subsistance de son fils de 27 ans qui ne parvient pas à se la payer lui-même. — Ça va nous remettre à flots, pour un petit temps. — Mais tu es là à me regarder... comme un intrus. Je croyais que tu m'attendais pour que nous sortions ensemble. Et j'ai plutôt l'air de déranger. Quoi? Tu faisais des poésies? J'ai mis en fuite la muse, la divine visiteuse?

GEORGES, bourru. — Il s'agit bien de muse, de poésie! Il est venu deux autres visiteuses, deux sœurs,

l'une en haillons et aux joues caves, l'autre, violente et brutale. — Ecoute, Jules. Il me faut absolument un emploi, le plus tôt possible! C'est à n'y plus tenir ici, dans ma famille. Je deviendrai fou, si je dois attendre encore longtemps. Oui, c'est sérieux, terriblement sérieux.

*JULES* qui, entendant Georges parler ainsi, est devenu sérieux lui-même. — Je te crois, Georges. Je te crois sur parole. Je comprends très bien ta situation, et je ferai tout ce que je pourrai pour t'aider à en sortir. — Mais où trouver cet emploi?

*GEORGES*. — Cui, où?

*JULES*. — Tiens, pour demain je te procurerai les adresses de tous les instituts privés de la capitale, et tu t'y rendras immédiatement.

*GEORGES*, avec un soupir. — Ah oui! Si je pouvais vivre dans la capitale—!

*JULES*. — Oui, je vois. La semence que mademoiselle Renaud a semée, lève déjà. A Bruxelles tu espères plus facilement réaliser les rêves littéraires qu'elle t'as mis dans la tête.

*GEORGES*. — Elle ne m'a rien mis dans la tête. Elle n'a fait que raviver des rêves que mes longues privations avaient menacé d'étouffer. D'ailleurs Wolff aussi me conseille la capitale. Et toi, si tu réfléchis un peu à la chose, tu dois être du même avis.

*JULES*. — C'est vrai, après tout. La capitale vaudrait mieux pour toi à tous les points de vue. Va donc pour la capitale! Alors demain tu te présenteras à



messieurs les directeurs et tu leur feras tes offres de service.

GEORGES. — Oui, s'il le faut, j'irai chez tous. Mais je ne trouverai rien.

JULES. — Et pourquoi?

GEORGES. — Ce serait trop de bonheur, tout d'un coup.

JULES. — Ce ne serait qu'un juste dédommagement pour toute la malchance que tu as eue jusqu'ici. — Et le mandat, Georges! Allons! Dépêchons-nous!

GEORGES. — Je suis prêt! (*Il change de veston et met son pardessus.*)

JULES va pour sortir, mais à la porte il se retourne. — N'oublions pas le principal. Tu le sais du reste. S'il te faut de l'argent ou autre chose pour le voyage, dispose de moi. Ça tombe justement bien. Tant qu'il y a des fonds, il faut y puiser.

GEORGES, pendant que son ami sort. — Merci, Jules. (*Seul, au moment de s'en aller.*) Me placer à Bruxelles! Et conquérir Ida! (*Il sort.— Un instant après, madame Leserre vient avec une lampe allumée.*)

## SCENE IX

MADAME LESERRE, (*puis*) GEORGES et JULES.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Enfin seule! Je vais écrire à madame Legros — qu'elle prenne encore un peu patience. (*Elle dépose la lampe sur la table, s'assied, prend du papier et la plume, puis écrit. Un temps.*)

Quelle plume! Comment Georges peut-il écrire avec ça? — Impossible! (*Elle se lève. — Tout d'un coup Georges et Jules font irruption dans la chambre.*)

GEORGES. — Maman! Sois contente! J'ai enfin une place! (*Pendant qu'elle le regarde encore toute étonnée.*) Je viens de rencontrer M. Ducant. Il m'en a trouvé une. Il venait chez nous. Mais comme il était pressé, il m'a dit la nouvelle dans la rue, et il est parti.

M<sup>me</sup> LESERRE. — L'as-tu remercié au moins?

GEORGES. — Naturellement.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Et quelle est cette...?

GEORGES. — Je suis nommé professeur au collège communal de Basseville. Je dois m'y rendre demain à la première heure.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Où est-ce, ça, Basseville?

GEORGES. — A l'autre bout de la Belgique. (*Un silence, personne ne disant sa pensée.*)

M<sup>me</sup> LESERRE. — Alors il faudra préparer tes affaires.

GEORGES. — Et je n'ai pas de valise.

JULES. — Je t'en prêterai une. Nous irons la prendre en revenant de la poste. Mais dépêchons-nous, sinon les bureaux seront fermés.

GEORGES. — Vite alors. (*A sa mère.*) A tout à l'heure. (*Ils sortent.*)

M<sup>me</sup> LESERRE, restant debout. — Sauvés!

(*Les mains jointes, elle lève les yeux vers le ciel.*)

RIDEAU

## ACTE II

*Environ cinq semaines après.*

*Même décor qu'au premier acte. Plus aucun papier sur la table.*

### SCENE PREMIERE

MADAME LESERRE.

*(Au lever du rideau, elle vient de la cuisine, s'assied dans le fauteuil, près du poêle, tire de sa poche une lettre, la déplie et, mécontente, hoche la tête. Ensuite elle lit :)*

Dans ce petit bourg retiré du monde il règne un esprit obtus et malfaisant. On dirait que certaines gens n'ont rien d'autre à faire toute la journée qu'à s'occuper... de leur prochain. On vous jalouse, on épie vos paroles et vos actes, on les critique, on les interprête méchamment dans le but unique de vous nuire. Vous recevez des cartes postales anonymes pleines de vilénies à votre adresse. On vous voit entrer de temps en temps au cabaret, vous êtes donc un pilier de café, un dépensier, un ivrogne. — Parce que vous aimez les promenades solitaires à la campagne, vous vous cachez pour aller au village vous livrer... à la débauche. — Vous avez gagné un froid et vous toussiez légèrement. Il n'y a pas de doute. La phtisie vous ronge. — Vous êtes Belge ou Grand Ducal, donc nullement Allemand, mais vous parlez la langue allemande, on fait de vous... un boche. — Vous n'avez pas salué, parce que vous ne le connaissiez pas, un épicier, membre du conseil communal dont vous dépendez : Vous êtes un orgueilleux et vous apprendrez

ce qu'il en coûte de ne pas être plus poli. Etc., etc. Car ce chapelet de méchancetés, on pourrait l'allonger à l'infini. — Et vous êtes tout surpris un beau matin qu'on a sournoisement abîmé votre réputation et qu'on vous joue le tour le plus — malpropre. La chose est arrivée à certains de mes collègues. — Enfin, ce Basseville, tu ne te figures pas quel ancre d'envies et de haines, quel cloaque de lâches calomnies et de canailleries cela fait. Ah, pouah! — Et voilà le milieu que doit supporter un intellectuel, un homme qui déteste tout ce qui est vil, bas et laid, qui ne voudrait vivre que pour le beau, pour l'art, la poésie. — Et pourtant je m'y résignerais, si, à tout moment, je ne me prenais de querelle avec le directeur du pensionnat. Ce monsieur voudrait que tout fût permis aux huit gamins qui sont ses pensionnaires. Leur paresse et leur mauvaise conduite devraient rester impunies. — Et si l'un d'eux se plaignait à ses parents! Et si jamais on le retirait! Mais il serait ruiné, le pauvre homme! — Et moi, je me prêterais à cette comédie! Je supporterais qu'on trafique ainsi de l'enseignement! Jamais! — Et voilà pourquoi M. le directeur m'en veut et... » (*Mécontente, elle hoche la tête et arrête sa lecture.*) Il ne va pas se brouiller avec cet homme! S'il était remercié ... Ah! Ciel! — Et il n'est là qu'en attendant mieux. Qu'il prenne donc patience! — Je vais lui écrire cela. (*Elle prend dans le tiroir du papier à lettre et une enveloppe. Elle tousse.*) Lui parler de ma maladie! Mais ça va mieux maintenant, grâce aux soins de Louis.

*(Tout d'un coup, bruit à la porte. Elle se retourne vivement. Au fond entre Georges, le chapeau sur la tête et une valise à la main. La mère, on ne peut plus étonnée, se lève comme un ressort. Georges dépose la valise.)*

## SCENE II

MADAME LESERRE, GEORGES.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Toi! Georges!

GEORGES, avec calme. — Mais oui! Moi, Georges! Grands Dieux! Comme tu as pâli tout à coup, maman! Ne t'effraye donc pas! Je ne suis que de passage ici, entre deux trains. Je repars tout de suite, c'est-à-dire dans une heure. Car j'ai donné ma démission à Basseville et —

M<sup>me</sup> LESERRE. — Ta démission?

GEORGES. — Oui, et je me rends à Bruxelles où j'ai trouvé une meilleure situation.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Réellement?

GEORGES. — Mais oui. Et maintenant laisse-moi t'embrasser, ma brave et bonne petite mère dont j'ai été séparé si longtemps. *(Il l'embrasse longuement.)*

M<sup>me</sup> LESERRE. — Et quelle est cette nouvelle situation?

GEORGES. — Une chaire d'anglais à l'athénée communal de Schaerbeek. J'y gagnerai trois mille francs.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Trois mille francs! Est-ce bien vrai, ce que tu dis là? *(Elle tousse.)*

GEORGES. — Mais oui! C'est vrai. — Je t'en prie, ne t'agite pas ainsi. Tu tousses et —

M<sup>me</sup> LESERRE. — Oh ça, ce n'est rien. (*Elle tousse encore.*)

GEORGES. — Encore!— Naturellement, tu ne voudras pas en convenir. Tu as été malade pendant mon absence.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mais non! Mais non!

GEORGES. — Mais si! Mais si! Je le vois bien.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Un petit refroidissement.

GEORGES. — Hum!— Tu n'as pas l'air très franche. En tout cas, il faut te soigner, te mettre de la teinture d'iode sur la poitrine, prendre des forces, te coucher de bonne heure. D'ailleurs tu seras plus contente aussi, puisque ça va changer enfin. Finie la misère! Les beaux jours vont venir maintenant, maman, les jours heureux. Cette après-midi, j'irai trouver le préfet, et quand je lui aurai montré les recommandations que je me suis procurées, il m'acceptera avec empressement.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mais alors tu n'es pas nommé! Tu ne sais pas si...!

GEORGES, *avec calme*. — Ne crains rien. Ce ne sera qu'une formalité.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Et c'est le préfet qui, dans un athénée communal, nomme ses professeurs! Je croyais que c'était l'administration de la ville.

GEORGES. — Souvent celle-ci donne carte blanche au préfet pour trouver des professeurs qu'elle nomme ensuite sur sa recommandation.



*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Mais tu viens de si loin. Si un autre t'a devancé?

*GEORGES.* — Un autre! — Il n'y a pas de danger. Le préfet m'aurait-il écrit de venir si je n'étais pas son homme?

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Allons, je ne veux pas troubler ton espoir par mes craintes. J'ai eu peur un moment. Je me suis dit : On l'a remercié à Basseville, et le voilà sans place.

*GEORGES.* — Non, maman. Il ne fallait pas avoir peur. Ceux de Basseville n'avaient aucune prise sur moi puisque je faisais tout mon devoir. Il est vrai qu'il y avait là quelques mauvais bougres — Mais n'en parlons plus. Ils n'en valent pas la peine. C'est un cauchemar que j'ai eu là. Maintenant j'en suis délivré. Je suis sauvé. Sorti enfin de ce trou affreux, je respire de nouveau l'air des hauteurs, à pleins poumons.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Mon pauvre enfant. Avec ton caractère fier et vif, tu as dû bien souffrir parfois.

*GEORGES.* — Ah oui, j'ai souffert. Mais j'étais réconforté en songeant au mandat-poste que tous les mois je voulais t'envoyer et qui allait te causer un peu de joie. Malheureusement ce n'aurait pas été beaucoup, vu mon maigre traitement et le manque absolu de leçons particulières dans ce pauvre pays. — Tiens, je t'ai rapporté quatre-vingts francs. (*Il tire de son portefeuille quelques billets.*) Voilà, maman.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Merci, Georges. je suis contente pour nous trois. Tu sais que Louis gagne cent francs à présent?

GEORGES. — Ah! très bien!— Oui, maintenant ça ira de mieux en mieux. (*Il tire sa montre.*) Onze heures. J'attends Jules et Wolff. Je leur ai écrit que je voudrais les voir vers cette heure-ci. (*On frappe.*)

M<sup>me</sup> LESERRE. — Voilà M. Carbonnier.

GEORGES. — Ah! (*Il va ouvrir.*)

## SCENE III

MADAME LESERRE, GEORGES, JULES.

JULES. — Bonjour, madame Leserre.

M<sup>me</sup> LESERRE, lui tendant la main. — Bonjour, monsieur Carbonnier.

JULES. — Georges!

GEORGES. — Jules! (*Vigoureuses poignées de mains.*)

JULES. — Ah, enfin on te revoit, jeune poète.

GEORGES. — C'est gentil d'être venu.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Asseyez-vous, monsieur l'avocat. (*Ils s'asseyent.*)

JULES. — Quel bon vent t'amène à Liège? Tu n'as pourtant pas de vacances. Tu m'écris seulement de venir te parler, sans me donner de détails.

GEORGES. — Je ne suis que de passage ici. Je me rends à Bruxelles où j'ai trouvé un emploi.

JULES, agréablement surpris. — A Bruxelles! Diantre! Ton rêve! Ça me fait plaisir! Alors tu as démissionné là-bas?

GEORGES. — Oui.

*JULES.* — Quelle veine! Je suis content pour toi. Une chaire de professeur sans doute?

*GEORGES.* — Oui, d'anglais à l'athénée communal de Schaerbeek. (*On frappe.*)

*JULES*, très intrigué, à *Georges.* — A l'athénée de Schaerbeek!

*M<sup>me</sup> LESERRE* est allée ouvrir au fond.

*PIRSONNE* paraît et lui donne un pain. — S'il vous plaît.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Merci.

*JULES*, étonné, à *Georges.* — Il y avait là deux places d'anglais vacantes?

*GEORGES*, un peu nerveux. — Non, une.

*JULES* pâlit, mais se ressaisit vite. Puis bas. — Elle est donnée.

*GEORGES* est effrayé, cherche cependant à ne pas se trahir. Bas et un peu gêné, à *Jules.* — Non?

*JULES.* — J'en suis cer—

*M<sup>me</sup> LESERRE* a déposé le pain sur le buffet, puis elle est revenue s'asseoir. *Jules* s'arrête. Elle, voyant leur gêne. — Qu'avez-vous donc, vous deux?

*GEORGES.* — Rien, maman.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Rien? Pourquoi alors es-tu si effrayé tout d'un coup?

*GEORGES.* — Effrayé, moi!

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — N'essaye pas de me donner le change. (*Energique et debout.*) Je veux savoir ce que c'est. Parle!

GEORGES. — Bon! Voilà que tu t'agites encore pour rien!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Tu n'as pas obtenu cet emploi! (Les autres, instinctivement, se lèvent aussi.)

GEORGES. — Jules prétend qu'il est donné. Mais il est mal renseigné. Il y a confusion.

JULES. — Ah, crois-moi, je ne demanderais pas mieux. Cela me fait d'autant plus de peine que déjà je me réjouissais tant avec toi. Mais cette chaire est réellement occupée. Et devinez par qui?

GEORGES. — Est-ce que je sais? Par une de nos connaissances? Par Wolff?

JULES. — Par Wolff.

M<sup>me</sup> LESERRE, *presqu'en même temps*. — Ah, mon pressentiment!

GEORGES. — Ce n'est pas possible! Comment le sais-tu?

JULES. — Hier soir j'ai voulu aller chez lui, comme cela m'arrivait parfois. Mais son propriétaire qui est venu m'ouvrir, m'a raconté que M. Wolff était parti le matin tout de suite après avoir lu dans son journal l'annonce d'une place d'anglais vacante à l'athénée de Schaerbeek.

GEORGES. — Et le soir il n'était pas de retour?

JULES. — Non, mais il avait télégraphié : J'ai la chaire d'anglais, athénée de Schaerbeek.

M<sup>me</sup> LESERRE, *tombant dans le fauteuil*. — Ah, mon Dieu!

GEORGES, *presqu'en même temps*. — Plus de doute. J'arrive trop tard. Je n'ai pas de veine. Evidemment, je n'étais pas certain d'avoir cette place —

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Pourtant tu m'avais affirmé le contraire.

*GEORGES.* — Pourquoi t'aurais-je causé d'inutiles alarmes si je l'obtenais. Et j'avais tout de même beaucoup de chances d'être nommé. Aussitôt après avoir lu l'annonce, comme je ne voulais pas faire un coûteux voyage de deux jours sans être à peu près certain de réussir, j'avais télégraphié au préfet qui m'avait répondu de venir me présenter —

*JULES.* — Et tu l'as risqué?

*GEORGES.* — Oui. Sans doute il n'avait aucune obligation pour cela envers moi, je le savais bien, néanmoins cette réponse m'avait donné beaucoup d'espoir. Malheureusement Wolff était plus près que moi de Bruxelles et il m'a devancé.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Mais maintenant que tu n'as plus rien, qu'allons-nous devenir?— Qu'allons-nous devenir? Tu étais à l'abri de la misère. Pourquoi astu si vite démissionné à Basseville?

*GEORGES.* — Si la perspective d'obtenir cet emploi à Schaerbeek ne suffisait pas pour que je démissionne, j'ai eu, pour agir, d'autres motifs très sérieux. D'abord, et à vous deux je peux parler franchement, en restant un malheureux petit professeur au traitement de 1,800 francs dans ce trou lointain, je devais craindre d'être abandonné par — mademoiselle Renaud —

*JULES, à part.* — Le malheureux!

*M<sup>me</sup> LESERRE, haut.* — Oh!

*GEORGES.* — Bien que, avant mon départ, elle m'eût promis de me rester fidèle. Tandis que, placé

dans la capitale, j'étais certain de la conquérir, elle que j'aime plus que tout au monde.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Ah! Cette...!

*GEORGES, vivement.* — D'ailleurs, même si je n'avais pas été poussé par mon amour pour Ida, il m'aurait encore été impossible de demeurer à Basseville. D'abord avec ce traitement de famine, comment vivre un peu convenablement moi-même, payer nos dettes et venir en aide à ma pauvre mère? — Et puis quelles souffrances intellectuelles et morales de tous les instants dans cet infâme trou retranché du monde! — Non! J'en avais assez, à la fin! J'en avais assez! J'aurais mieux aimé casser des pierres sur la grand'route que de traîner plus longtemps une existence pareille —

*JULES.* — Dans ce milieu de Béotiens où il se serait consumé ou abruti.

*GEORGES.* — Ah oui! Car jamais le ministre ne m'aurait tiré de là, puisque j'étais casé. Et c'est encore un motif pour lequel j'ai quitté cet endroit maintenant. Si j'avais attendu, pour en sortir, d'être nommé ailleurs, j'y serais resté encore longtemps, comme tant d'autres, toute ma vie peut-être. Bref, c'était la place la plus détestable que je pouvais trouver, à laquelle je devais renoncer absolument. Tu dois le reconnaître, maman, comme mes protecteurs et amis le comprendront. (*Jules lui serre la main.*) Grâce à leurs efforts et aux miens je trouverai prochainement, tu verras, un autre emploi, puisque des professeurs, il en faut toujours.



*JULES.* — Oui, madame. Un emploi certainement plus avantageux que cette misère de Basseville.

*GEORGES.* — Reprends donc courage, maman. Les beaux jours viendront quand même bientôt. (*Un temps.*)

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Dans une demi-heure Louis rentrera. Il est temps que je fasse le dîner. (*Elle va, lente et pâle, vers la porte de droite, pan coupé.*)

*GEORGES* — Allons, ne sois pas triste, petite mère chérie! En agissant comme je l'ai fait, je te jure que je croyais bien faire.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Je le crois volontiers. Du reste, ça ira mieux, n'est-ce pas, puisque vous le dites, avec tant d'assurance!

*JULES.* — Oui, oui, ça ira mieux.

*GEORGES.* — C'est certain. Va maintenant, maman. Va. (*Il l'embrasse, puis elle sort à droite.*)

#### SCENE IV

GEORGES, JULES.

*GEORGES.* — Quand je pensais aux chances que j'avais de réussir, j'étais déjà si heureux. Ma pauvre mère, je la voyais enfin délivrée de tous les soucis, de toutes les angoisses interminables qui la minent depuis des années. Je la voyais si tranquille dans ses vieux jours avec du bonheur plein les yeux, et au lieu de tout cela...

*JULES.* — Mais...

*GEORGES, bourru.* — Oui, oui, je sais. (*Avec sarcasme.*) Ça ira mieux bientôt, n'est-ce pas. Je n'ai

pas besoin de consolation, moi, surtout pas d'une pareille. Fais-moi grâce de ce langage fade et insignifiant.

*JULES, placide.* — Soit, monsieur le hérisson. Je me tairai jusqu'à ce que vous ayez décoléré, que vous ayez rentré vos piquants.

*GEORGES.* — Qui donc ne se mettrait pas en colère! Je me voyais enfin sauvé de cette misère asphyxiante, et placé dans la capitale où j'étais dans mon élément, un homme au milieu des hommes, où je fréquentais des poètes et des artistes, où je développais ma personnalité, où je produisais des œuvres solides qu'on jouait sur les premières scènes du pays et qui me donnaient du renom. Et maintenant, ah, ah, ah, ah! Me voilà dans la capitale, et le théâtre ne manque pas non plus, encore moins les scènes vivantes et dramatiques — avec ma famille. (*Il rit aux éclats.*) Ah, ah, ah, ah! (*Changeant de ton.*) Bah! Si je dois avoir du malheur et du dépit, je n'ai jamais rien eu d'autre que du dépit, mais j'ai aussi du courage!

*JULES.* — A la bonne heure! Voilà parler! A propos de ta pièce, les directeurs de théâtre auxquels tu l'as soumise, ne t'ont pas encore répondu?

*GEORGES.* — Non. Pourtant ils l'ont depuis plus de deux mois.

*JULES.* — Et elle est très intéressante. Le professeur Ducant qui s'y connaît, l'a dit lui-même. Avec Wolff nous travaillerons encore à la placer.

*GEORGES.* — Oui, mais d'abord je travaillerai à me placer moi-même. C'est à cela que je devrai

m'attacher avant tout, puisque je l'ai promis à ma mère, à Ida.

*JULES, ennuyé, à part.* — Toujours cette femme!

*GEORGES s'exalte et vient sur l'avant-scène.* —

O Ida! Ida! Aussi longtemps que tu m'aimes, je reste fort. Sur la côte escarpée que, hâletant et saignant, je gravis à travers mille ronces et pierres tranchantes, je vois ta douce image qui respandit et me sourit jusqu'à ce que, arrivé au sommet, je t'aie, enfin, conquise.

*JULES, à part.* --- Puis-je l'arracher à son ivresse, lui enlever ses illusions?

*GEORGES, se retournant brusquement.* — Jules! Tu as peut-être eu la bonne fortune de la rencontrer pendant que j'ai dû vivre loin d'elle, plus d'un mois.

*JULES, froidement.* — Je ne l'ai pas vue du tout.

*GEORGES.* — Ah! Il me reste au moins la consolation, le bonheur d'être auprès d'elle. Le premier pas que je ferai hors de la maison, sera pour aller chez elle.

*JULES.* — Le malheureux! Il veut...! (*Haut.*) Ne va pas dans cette maison, Georges!

*GEORGES.* — Pas dans cette maison! Pourquoi?

*JULES.* — Tu n'as pas encore oublié cet amour — stupide?

*GEORGES.* — Cet amour stu —! Jules, cet amour, c'est mon bien suprême qui remplit ma vie tout entière, et à personne, pas même à toi, je ne puis permettre de le juger comme tu le fais.

*JULES.* — Hum! S'il faut que je sois un messager de malheur pour toi, eh bien, soit!

GEORGES, de plus en plus effrayé, saisit Jules par le bras et l'interrompt. — Parle! Que veux-tu dire? (Jules hésite. — Georges, avec un brusque mouvement d'effroi.) Ah! Elle n'a répondu qu'à ma première lettre! Elle me disait qu'elle était indisposée! — Elle est tombée malade! (Dans un cri.) Elle est morte?

JULES. — Oui, morte — pour toi. Elle va épouser un lieutenant, M. Demeuze.

GEORGES, touché au fond de l'âme. — Ça n'est pas vrai. (S'avançant vers Jules.) Ça n'est pas vrai!

JULES, calme. — Alors c'est un mensonge. Un futur juge qui doit s'entendre dire qu'il ment, c'est fort. — Tiens! Regarde et lis. (Il tire de sa poche un journal qu'il déplie devant Georges.) Là! J'avais prévu que tu ne me croirais pas. Aussi j'ai apporté le journal pour que tu puisses t'en convaincre, de tes propres yeux.

GEORGES saisit fiévreusement le journal et lit d'une voix tremblante. — Le mercredi, 17 — sera — célébré... (Dans une douleur immense.) Oh! (Il laisse tomber la feuille, s'effondre sur une chaise et se cache la figure dans les mains, les coudes appuyés sur la table. Jules ramasse le journal qu'il remet en poche.— Un silence interrompu par les sanglots de Georges.)

JULES, se rapprochant de lui. — Sois un homme, Georges! Tu ne vas pas geindre et pleurnicher pour une créature pareille! Je te l'avais dit, n'est-ce pas, et répété. Tu t'es épris d'un être qui n'a aucun des charmes de la vraie femme. Car ce n'est qu'une froide coquette, une orgueilleuse, une égoïste que ton idolâtrie flattait démesurément, qui daigna te jeter quel-

ques bribes de sa sympathie, mais qui n'a jamais ressenti pour toi le moindre amour, parce qu'elle est incapable d'aimer.

*GEORGES.* — Non, elle ne m'a jamais aimé. C'est clair maintenant. Légère et cruelle, elle n'a fait que jouer avec un sentiment qui, lui, ne joue jamais, qui est sérieux, terriblement. Ah, frivole créature! A vos yeux mon amour ne valait donc pas plus qu'une nouvelle parure étincelante qui pendant quelques heures amusait votre coquetterie. Vous l'avez repoussé, avec dédain, quand vous y avez remarqué ces taches, ces prétendues taches. — Vous ne pouviez aimer le fils d'un cordonnier, un intellectuel prolétaire, bien que son amour eût été une source de tendresses infinies.

*JULES.* — Enfin, Georges, tes yeux se dessillent —

*GEORGES.* — Quand il est trop tard. Trop tard. J'avais un ami qui voyait clair pour moi, qui ne voulait pas que je devienne malheureux, et je ne l'ai pas cru, je ne l'ai pas écouté. Au contraire, je me fâchais contre lui.

*JULES* sourit un peu tristement. — Allons, ne parlons pas de cet ami qui a si mal plaidé sa cause qu'il n'a pas su te convaincre.

*GEORGES.* — Il n'a pas pu me convaincre, parce que j'étais entêté. Oui, entêté, sinon j'aurais compris combien cette vaniteuse était imbue du préjugé que la pauvreté est un déshonneur! Le déshonneur est là où n'existent que des sentiments vils et méprisables, de la suffisance, de la fausseté, de la trahison. Et cette créature indigne, je l'ai aimée. Je lui ai donné toute mon âme. Pour la conquérir, j'ai renoncé à



Basseville où pourtant je gagnais passablement ma vie. Je nous ai replongés dans la misère, ma famille et moi, à cause d'elle. Son ambition n'avait-elle pas excité la miennel Ne prétendait-elle pas que je devienne célèbre! Pour cela ne me fallait-il pas — la capitale!

*JULES.* — Tu te fais des reproches exagérés, mon ami. Ce n'est pas seulement cette femme et ton espoir de la conquérir qui t'ont attiré vers Bruxelles. Wolff aussi t'en a montré le chemin. Et même sans eux tu avais reconnu que ton art t'y appelait. Quant à Basseville, fallait-il une femme pour te faire quitter ce triste lieu! Oublie donc ce patelin de malheur comme s'il n'avait jamais existé, et remets-toi résolument à la recherche de...

*GEORGES.* — De quoi? Capitale, théâtre, poésie, célébrité, j'admets que tout cela je l'aurais recherché même sans Ida. Mais, maintenant, que serait pour moi l'accomplissement de ces rêves, quand je l'ai perdue, elle qui les réunissait, les incarnait tous, qui m'était plus que tout cela — elle, cette étoile radieuse qui avait chassé de ma vie les ténèbres, vers laquelle j'avais levé les yeux, ébloui, ravi, extasié! Maintenant qu'elle a disparu, la divine image, toute ma joie de vivre a sombré. Et de nouveau la nuit, la noire et sinistre nuit s'abat de ses lourdes ailes sur mes tempes et menace de pénétrer dans mon cerveau.

*JULES.* — Non, Georges. Ton cerveau restera parfaitement lucide. Si la chose que tu redoutes, était arrivée à tous ceux qui ont eu un amour malheureux, la plupart des hommes auraient eu cet accident.



D'ailleurs je serai là pour t'empêcher de penser à cette femme, pour te rappeler que tu dois songer à ta position, à ton art, à ta mère.

GEORGES. — A ma mère! Tu as raison, Jules. Il faut que j'oublie. — Y parviendrai-je?

JULES. — Je t'aiderai de toutes mes forces.

GEORGES. — Hélas! Je suis tombé de si haut que je crains ne jamais me relever.

JULES. — Si, si, Georges, tu te relèveras. — (*Un silence.*) Il doit être l'heure de dîner. Mon estomac crie famine. (*Il regarde sa montre.*) Midi dix. Allons, bon appétit! Et à moi aussi! A tantôt? (*Georges fait signe que oui.*) Vers deux heures?

GEORGES. — Oui. (*Jules sort.*)

## SCENE V

GEORGES, MADAME LESERRE (*qui rentre de droite, pan coupé.*)

M<sup>me</sup> LESERRE. — Louis va venir. Le dîner est prêt. Tu mettras bien la table. Tout est là. (*Elle montre le buffet.*)

GEORGES. — Je veux bien. Mais moi je n'ai pas d'appétit.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Comment. Tu ne manges pas! Mais alors j'avais raison de craindre. Tu disais pour-tant...

GEORGES, *se dominant pour ne pas montrer son chagrin d'amour.* — Non, j'ai tort de me faire de la peine au point de ne pas dîner, puisque bientôt j'aurai un autre emploi.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Moi je vais me reposer un peu. Je mangerai après.

*GEORGES, inquiet.* — Tu n'es pas malade? Tu ne vas pas avoir une rechute par ma...?

*M<sup>me</sup> LESERRE l'interrompt.* — Mais non! Mais non! Je n'ai pas de rechute, de la fatigue seulement. Après un petit somme il n'y paraîtra plus. — Je voulais te demander quelque chose. (*Hésitante.*) Louis...

*GEORGES.* — Ah oui! Encore ça maintenant.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Il pourrait — Tu le connais. Il serait bon peut-être de lui cacher provisoirement...

*GEORGES.* — Le lui cacher? Quelle avance! Il le saura quand même bientôt, puisque je ne retournerai plus à Basseville. Du reste, je lui dirai une chose qui lui clora la bouche.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — O mon Dieu, évite toute dispute. Fais-le pour moi. (*Un temps.*)

*GEORGES.* — Oui, maman, pour toi je ferai tout. Je serai calme et je l'engagerai à ne pas crier non plus. — Je lui donnerai des raisons qu'il devra bien admettre. Ne t'inquiète donc pas et va maintenant. Repose-toi plutôt sur mon lit dans l'annexe, et dors sur les deux oreilles. (*Elle sort à droite, au fond.*)

*GEORGES la suit du regard, par la porte restée entrebaillée.*) Elle ne laisse pas l'autre porte ouverte? — Non. (*Il ferme celle de droite.*)

## SCENE VI

GEORGES, (*puis*) LOUIS.

*GEORGES prend dans le buffet, l'un après l'autre, les objets nécessaires et met la table. A peine a-t-il fini*

qu'il entend du bruit dehors. — Lui! La soupe! (Il va dans la cuisine. Louis entre au fond. Il est coiffé de son chapeau et en pardessus.)

LOUIS. — J'ai faim. (Très étonné.) Quoi? Le professeur est là! Son chapeau! Son pardessus! (Il ôte lui-même son pardessus et le pend avec son chapeau au portemanteau. Georges entre avec la soupe.)

GEORGES. — Bonjour, Louis. (Il dépose la soupière sur la table. Puis faisant un effort pour sourire, il avance vers son frère.) — Comment vas-tu? (Il lui donne la main.)

LOUIS. — Assez bien, merci. (Il s'assied et regarde Georges comme s'il attendait une explication. Un grand silence.)

GEORGES. — Oui, tu es surpris de me voir ici quand il n'y a pas de vacances. C'est que j'ai démissionné à Basseville.

LOUIS, très étonné. — Démissionné?

GEORGES, sans s'arrêter à cette interruption. — Parce que j'avais trouvé un meilleur emploi à Bruxelles. C'est-à-dire, je croyais en avoir trouvé un. Car il est déjà donné, malheureusement.

LOUIS, sursautant. —onné?

GEORGES. — Oui, comme je viens de l'apprendre.

LOUIS. — Mais qu'est-ce à dire? Démissionné à Basseville et raté l'autre! Mais alors tu n'as plus rien?

GEORGES. — Rien.

LOUIS. — Et tu dis cela avec un flegme!

GEORGES. — Je ne serais pas plus avancé si je m'arrachais les cheveux.

LOUIS. — Pourquoi n'as-tu pas demandé un congé?

GEORGES. — J'ai donné ma démission d'abord parce que...

LOUIS *l'interrompt*. — Quelque bonnes raisons que tu puisses avoir, dans la situation où nous sommes, on n'agit pas ainsi à la légère, avec une témérité confinant à la folie.

GEORGES. — Doucement, jeune homme! Doucement! Aurais-tu accepté ou gardé n'importe quelle situation, même la plus mauvaise? Non, n'est-ce pas? Eh bien, pour moi Basseville était, à tous les points de vue, la plus mauvaise place que je pouvais trouver. J'y aurais végété toute ma vie. Et tu n'as pas le droit d'exiger de ton frère un pareil sacrifice. Je suis encore libre de choisir la vie qui me convient. D'ailleurs, si j'avais réussi à me faire nommer à Bruxelles, tu n'aurais pas manqué de me donner raison. Et si...

LOUIS *l'interrompt*. — Si! — Que vas-tu faire maintenant? Voilà ce que je voudrais savoir. Car chez nous tu ne resteras pas.

GEORGES. — Comment, je ne resterai pas! Je voudrais bien voir cela! D'autant plus que je paye.

LOUIS. — Que tu payes! Tu n'as rien.

GEORGES. — Je viens de donner quatre-vingts francs à maman. Pour quatre-vingts francs je trouverais partout pension et logement pendant un mois et demi.

LOUIS. — Et les dettes que nous avons contractées aux grandes vacances lorsque durant des semaines tu n'as pas gagné un sou! Comment les payeras-tu?

GEORGES, *un peu fâché*. — Est-ce ma faute si je ne gagnais rien! N'ai-je pas couru tous les jours du matin au soir! Et toi donc, qu'as-tu gagné tout ce temps-là depuis la mort de père jusqu'au moment où tu as rapporté tes vingt-cinq premiers francs! De quoi avons-nous vécu alors! De mon argent, me semble-t-il! Et ne viens pas m'objecter que je ne faisais que mon devoir. A l'égard de maman, oui! A toi, je ne te devais rien. Mes études t'ont-elles fait du tort, par hasard! C'est avec des bourses que j'ai étudié. Cela n'a rien coûté aux parents. J'ai même partagé mes bourses avec vous, comme je vous ai donné le produit de mes leçons particulières. Je l'ai fait pendant des mois et des mois et suis prêt à le faire encore. Et maintenant pour me remercier, on voudrait me mettre à la porte! Ah mais...!

LOUIS. — Finie, la tirade? Tu me demandes des remerciements! Pourquoi? Parce qu'avec tes leçons particulières nous sommes presque morts de faim!

GEORGES. — Ah!

LOUIS. — Et cette fois ça ne manquerait pas de nous arriver. Les dettes nous engloutiraient certainement. — Si tu gagnais au moins ta subsistance! Mais tu es sans place! Et tu veux absolument rester! Dans ces conditions, je m'en irai, moi. Tu as le choix.

GEORGES, *s'irritant*. — Ah, tu veux—! (*Il se domine.*) Non, Louis, tu ne feras pas cela. Je me mets immédiatement à la recherche d'une autre position—

LOUIS. — Ce qui peut durer des semaines, des mois. Et entretemps, je t'aurais à ma charge ici!

GEORGES. — Tout de même, tu es d'un sang-gêne! — Ecoute bien ceci, Louis. Si la chaire de Bruxelles m'a échappé, c'est à toi la faute, à personne d'autre qu'à toi.

LOUIS. — Ah, c'est trop fort! Tu deviens fou?

GEORGES. — Laisse-moi achever. Si tu ne m'avais pas ennuyé, pressé, harcelé sans paix ni trêve, j'aurais pu rester ici ou trouver une situation dans la capitale. Je ne devais pas accepter le premier emploi venu et aller m'enterrer dans ce misérable trou de province où j'étais si loin de Bruxelles que je suis arrivé un jour trop tard lorsqu'on m'a appelé pour cette place. Lié là-bas, beaucoup trop éloigné de tous les emplois vacants, toujours certain d'être devancé par mes compétiteurs, je ne pouvais pas réussir. Il fallait...

LOUIS, plus haut. — Il fallait...? Non, mais ça dépasse les bornes! (*Il cris.*) Il fallait te laisser faire le fainéant ici?

GEORGES. — Le fainéant! Pèse tes paroles, Louis, et ne crie pas, surtout. Maman est au lit, fatiguée et malade —

LOUIS, dans son emportement. — Oh, oh! Mais ça va de mieux en mieux! (*Eclatant.*) Elle se portait bien, maman! Elle avait pris froid. Mais je l'avais soignée et elle s'était rétablie. La bonne nouvelle que tu lui as apportée, lui a fait avoir une rechute, évidemment. (*Se fâchant de plus en plus et à la fin.*



*tout à fait hors de lui.)* Mais mange donc toi-même la soupe que tu as si bien préparée. Seul tu as conduit la barque dans le remous, seul sauve-la maintenant. Moi je n'ai pas envie de me dépouiller pour que tu puisses continuer à faire impunément des bêtises. Je ne veux pas mourir de faim pour qu'un rêveur, un risque-tout, un propre à rien comme toi se remplisse le ventre!

GEORGES — Ah! (*Il s'avance vers Louis, les bras tendus, les poings fermés et tremblants.*) — Louis! Ne me pousses pas à bout! Ne...!

LOUIS *reste devant Georges, dans une attitude menaçante, le regarde dans le blanc des yeux et lui crie.)* J'en ai assez! assez! te dis-je. Je prends tout ce qui m'appartient ici et je m'en vais. (*Il tire violemment à lui son pardessus et son chapeau.*)

...GEORGES, *le poursuivant et lui montrant la porte.* — Oui, va-t-en! Aussi bien je ne pourrais plus me dominer, m'empêcher de...

LOUIS *lui jette un regard haineux et sort à gauche. On entend une porte qui se ferme avec fracas. Un temps.)*

M<sup>me</sup> LESERRE, *toute pâle, vient par la porte de droite, pan coupé.)*

## SCENE VII

GEORGES, MADAME LESERRE.

M<sup>me</sup> LESERRE, *très effrayée.* — Vous avez encore eu une scène! Pourtant tu m'avais dit — C'est lui sans doute qui a fermé si violemment la porte. Du

coup j'ai sursauté. Je croyais que la maison allait s'effondrer. (*Georges, encore très agité, se promène de long en large.*) Où est-il allé maintenant qu'on va manger?

GEORGES. — Il ne mangera pas.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Pourquoi?

GEORGES. — Il nous quitte.

M<sup>me</sup> LESERRE, *effrayée*. — Il nous quitte? Il disait cela dans sa colère. Il n'y pense pas. (*Elle veut sortir.*) Je vais lui parler.

GEORGES. — Lui parler! A un fils qui n'a pas d'argent pour guérir sa mère! Qui a peur de se dépouiller! Qui préférerait la laisser...!

M<sup>me</sup> LESERRE, *très étonnée*. — Lui qui m'a si bien soignée pendant ma maladie! Non, jamais je ne croirai —

GEORGES *l'interrompt*. — S'il t'a soignée, il n'a fait que son devoir qu'il oublie complètement, qu'il trahit aujourd'hui. Il ne connaît plus, n'écoute plus que la haine, la haine aveugle et féroce pour son frère. Au lieu de comprendre les difficultés sans nombre contre lesquelles je dois me débattre pour arriver à vivre ma vie, au lieu de patienter un peu et de me témoigner des sentiments de frère et d'ami qui partage vos souffrances et vos aspirations, qui vous conseille et vous aide, cet homme, depuis longtemps n'a pour moi que reproches et blâmes, qu'injures et malveillances. Loin d'être un frère, il se conduit plutôt comme un ennemi, un ennemi — mortel.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Il n'est pourtant pas méchant. Il ne te comprend pas, c'est vrai, parce qu'il n'est pas

assez instruit ou qu'il a d'autres idées que toi. Mais il est surtout aigri à cause de nos souffrances, et c'est cela qui le rend impatient et colérique, par moments. Mais après, cela se passe. Allons, laisse-moi... (*Elle veut sortir à gauche.*)

GEORGES. — Comment! Tu crois encore malgré...?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Il est calmé maintenant. Je vais...

GEORGES, *sarcastique*. — Calmé! (*Appuyant.*) Il ne veut plus rester avec nous. Et tu voudrais — D'ailleurs c'est trop tard. Il est parti.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Parti! Parce que tu me retiens ici!

GEORGES, *plus doucement mais avec force*. — Et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, maman. Il vaut mieux que chacun de nous s'en aille de son côté.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mais je ne le veux pas! Vous êtes mes enfants tous deux.

GEORGES. — Lui et moi nous ne pouvons plus nous voir — (*En appuyant sur tous les mots.*) pour éviter un malheur, maman, un grand malheur.

M<sup>me</sup> LESERRE. — O mon Dieu! (*Anéantie elle s'affaisse dans un fauteuil.*)

RIDEAU.

## ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

### SCENE PREMIERE

MADAME LESERRE, (puis) JULES.

M<sup>me</sup> LESERRE, encore plus affaiblie qu'au second acte, vient de droite, pan coupé, et avance lentement. Elle regarde dans la boîte aux lettres. — Toujours rien. Elle vient prendre dans le buffet une tasse et veut descendre. Elle entend du bruit. Vivement.) Là! Après avoir déposé la tasse sur la table, elle va ouvrir la boîte aux lettres, prend et lit. Désappointée.) Un prospectus de libraire. (Elle soupire profondément, puis, voyant sa main décharnée.) La verrai-je cette nomination? J'ai reçu un coup trop fort quand mon fils m'a abandonnée. Mais avant que je meure, faites-le revenir, o mon Dieu, que je puisse...

(On frappe. D'une voix faible.) Entrez! (Jules entre au fond.)

JULES, gaîment. — Bonjour, madame Leserre.

M<sup>me</sup> LESERRE, réjouie et souriante. — Ah, bonjour, monsieur Carbonnier. Quelle agréable surprise! (Elle se lève avec effort.)

JULES. — Et comment allez-vous?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Assez bien, monsieur.

JULES. — Vous êtes encore un peu faible sans doute. Mais bientôt vous pourrez vous promener dans

votre petit jardin ou au parc, puisque le printemps nous revient. Et vous allez constater — sur vous même — comme il transforme tout, celui-là, comme il donne à tout ce qui vit une vigueur, une joie nouvelle. — Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Après vous. (*Ils s'asseyent.*) Et comment vous plaisez-vous là-bas, dans vos nouvelles fonctions ?

*JULES.* — Mais je dois m'estimer heureux d'être casé enfin. Vous connaissez ma situation. Malgré tous mes efforts pour gagner ma vie comme avocat, j'aurais dû ou bien mourir de faim, ou bien accepter quelque maigre emploi subalterne, si la générosité de mes parents ne m'en avait dispensé. — A la longue cependant je rougissais trop d'être toujours comme un gosse à leur charge. J'ai demandé, sans beaucoup d'espoir d'ailleurs, une place de juge de paix et, à ma grande surprise, le gouvernement, à la fin, m'en a donné une, à moi, qui ne suis pas de son parti. Il faut vous dire que ce fut dans ce patelin de Courchamp dont aucun des siens n'avait voulu. — Voilà, madame, l'histoire de mon élévation à la magistrature. Je ne suis pas difficile, tout de même, mes rêves de jeunesse s'étaient portés plus haut. Quand on a fait des études universitaires et qu'on a connu la vie ardente et intellectuelle de la grande ville, ce n'est pas drôle, croyez-moi, de devoir s'enterrer dans un affreux, un désespérant trou de province —

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Un Basseville.

*JULES.* — Oui, séjour de délices, à tout point de

vue. — Mais je ne mourrai pas dans leur « villôge ». Plus tard...

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Vous chercherez à en sortir?

*JULES.* — Et j'en sortirai avec hâte, avec un profond « ouf » de soulagement.-- Et Georges n'est pas ici? Vous ne pourriez croire combien il me manquait ces quinze derniers jours.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Lui aussi est tout perdu depuis votre départ. — Il est allé chez un élève.

*JULES.* — Ah, il donne des leçons! Il renfloue sa barque!

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Hum! Il ne gagne pas assez pour vivre et trop pour mourir. Pourtant il ne demande qu'à travailler et même à se donner du mal. Il se fait recommander et cherche et court — et écrit partout, ces jours-ci encore à M. Wolff qui avait promis de lui trouver une place à Bruxelles. Aussi cet insuccès persistant l'impatiente et le chagrine au point qu'il n'a plus de goût pour rien, pas même pour ses travaux littéraires.

*JULES.* — Il est temps que j'arrive.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Et pour comble d'infortune il songe toujours à cette femme.

*JULES.* — Cette Ida Renaud?

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Oui.

*JULES.* — Le malheureux! Je l'ai prévu. Je savais qu'elle recommencerait à lui ronger le crâne si je m'en allais. Wolff parti, moi parti, il n'a plus de camarade à qui confier ses peines.



M<sup>me</sup> LESERRE. — Il n'a plus que sa pauvre vieille maman qui souvent ne le comprend pas et ne sait pas toujours comment s'y prendre pour le consoler.

JULES. — Quand rentrera-t-il?

M<sup>me</sup> LESERRE. — A dix heures.

JULES. — Seulement? Alors comme j'ai à régler quelques petites affaires en ville, je m'éclipse, et je reparaitrai à dix heures.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Ah oui! Revenez et rapportez un peu de joie, de clarté dans cette maison.

JULES. — Madame Leserre, soyez certaine que je ferai tout ce que je pourrai.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mille fois merci, monsieur Carbonnier. (*Il se lève. Elle en fait autant.*)

JULES. — Et espérez! Espérez! N'oubliez pas : Le sombre hiver va finir et le printemps nous revient, le divin printemps.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Oui, je veux avoir confiance en Dieu jusqu'au bout.

JULES. — A la bonne heure! Au revoir, chère madame!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Au revoir, monsieur le juge. (*Il sort au fond.*)

## SCENE II

MADAME LESERRE, (*bientôt après*) PIRSONNE.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Aller déjeuner? — Je n'ai plus jamais faim. Non, ce n'est pas à moi que je dois penser. Je dois soutenir son courage qui faiblit. (*On frappe. D'une voix faible.*) Entrez.

*PIRSONNE* entre au fond. Il est simple et sans façons, une bonne pâte d'homme, d'ailleurs père d'une nombreuse famille. — Otant sa casquette.) — Bonjour, madame. (Il se rapproche.)

*M<sup>me</sup> LESERRE*. — Ah, c'est vous, monsieur Pirsonne! Bonjour.

*PIRSONNE*, en lui présentant un pain. — S'il vous plaît. (Elle met le pain sur la table. Lui, assez doucement.) J'ai apporté votre note. (Il tire de son portefeuille une lettre qu'il lui remet.) Vous vous rappelez : Je vous l'avais déjà présentée deux fois.

*M<sup>me</sup> LESERRE*. — C'est vrai.

*PIRSONNE*. — Elle a grossi depuis. C'est trois cents francs maintenant.

*M<sup>me</sup> LESERRE*. — C'est bien cela. Je sais, monsieur Pirsonne, que nous mettons votre patience à une rude épreuve. Croyez bien qu'il nous ennuie beaucoup de vous devoir tant d'argent. Nous ne demandons qu'à vous payer. Si nous n'avons pu le faire dans les derniers temps, c'est parce que — parce que nous avons eu quelques malheurs.

*PIRSONNE*. — Oui, votre fils vous a quittée.

*M<sup>me</sup> LESERRE*. — Comment savez-vous cela?

*PIRSONNE*. — Il a loué une chambre chez un de mes voisins.

*M<sup>me</sup> LESERRE*. — Il est parti en colère. Mais il l'a déjà regretté, certainement. Je le connais. Il reviendra bientôt. — Alors — (hésitante.) s'il demeure près de chez vous, vous le voyez quelquefois ?

*PIRSONNE*. — Tous les jours il passe devant ma boutique. Et des fois, il entre pour acheter du pain.

Même que, avant-hier, pendant qu'il était là, une cliente qui ne le connaissait point, parlait de vous, je ne sais plus à quel propos, et disait que — que vous n'aviez pas fort bonne mine. Et quand elle fut partie, il me demanda, à moi, si c'était vrai. Je devais le savoir, disait-il, puisque je vous voyais tous les jours. Et j'ai dû reconnaître, comme cette femme, que je vous trouvais moins bien portante.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Ah! — Et alors?

*PIRSONNE.* — Alors il est resté là un moment sans rien dire. Et puis il est parti. (*Un silence.*) Tenez, c'est à cause de votre santé, madame, que je ne vous ai pas reparlé plus tôt de ma créance. Si maintenant je le fais, c'est parce que je ne puis réellement plus attendre. Je ne suis pas riche. J'ai à ma charge une nombreuse famille.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — C'est vrai.

*PIRSONNE.* — Et justement ces jours-ci je devrai payer une somme importante. — J'ai donc absolument besoin de mon argent. (*Il se tait et la regarde, attendant une réponse.*)

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — O mon Dieu, comme je suis triste de ne pouvoir vous satisfaire pour le moment.

*PIRSONNE.* — Mais dans quelques jours?

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Avec la meilleure volonté du monde, monsieur Pirsonne...

*PIRSONNE, sans raideur.* — Vous ne pouvez pas me payer la somme entière? Hum! — Mais tout de même une partie? — la moitié, mettons. — Non? — Au moins un tiers alors? — (*Elle se tait toujours.*) Il

m'est pénible de devoir insister, mais je vous ai dit ma situation. — Je puis donc compter sur vous, n'est-ce pas? Dans cinq jours, ou plus tôt s'il y a moyen, au moins cent francs. — Là-dessus je vous laisse. *(Saluant.)* Madame.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Monsieur. *(Il sort. Elle revient et, brisée par l'émotion, tombe dans le fauteuil.)* Cent francs! J'ai déjà vendu tant d'objets. — Mon châle de noces! — *(Elle soupire et reste un moment hésitante.)* Il le faut! — Maintenant! Georges ne peut pas le savoir. *(Elle entend le pas de Georges et sort vite à droite, oubliant, dans sa précipitation, la lettre sur la table.)*

## SCÈNE III

GEORGES, *(seul.)*

*(Il entre, presque en chancelant, et, comme écrasé sous le poids de son chagrin, s'écroule sur une chaise.)*

Ça devait arriver. Je ne l'avais plus vue depuis mon départ pour Basseville, et voilà que, subitement, dans la rue, elle apparaît devant moi, à côté de son mari. *(Portant la main sur son cœur.)* Ah! ce coup! *(Il pleure.)* Je souffre! J'étouffe! — — *(Tout d'un coup il se redresse fièrement.)* Non! non! Me consumer de chagrin pour une femme pareille! — Jamais! *(Après avoir fait quelques pas il se rassied. Un temps.)* Comme elle était belle! divinement belle! — Si elle m'avait aimé, ah! les brillantes choses que j'aurais produites pour qu'elle fût fière de moi! Mais je n'étais pas ambitieux et c'est ma faute si elle m'a repoussé.—

Non, ce n'est pas ma faute. Elle ne devait pas m'abandonner pour cela, mais patienter, un peu seulement, puisque le même jour je suis redevenu ambitieux, pour elle, pour la conquérir. — Après m'avoir poussé à rechercher la gloire, m'avoir fait croire à son amour, avoir enflammé le mien en pressant ses lèvres sur les miennes, tout à coup elle me — (*Dans un cri.*) Cet amour me tue! (*Un silence. Puis.*) Ah, l'oubli! L'oubli, je ne le trouverai que loin d'elle, dans le travail. Et rien! rien! Et aucun espoir! (*Luttant pour réagir.*) Je ne vais pas me laisser aller ainsi. Je travaillerai à ma nouvelle pièce. (*Après un assez long silence, se levant.*) Je n'arrive pas à fixer mon esprit sur cet ouvrage. D'ailleurs à quoi bon! Qu'est-ce donc que tout le reste — sans elle! — Toujours elle! Elle partout! Ah! Ce corps de femme! Ce corps d'une grâce infinie, d'une jeunesse rayonnante! Et c'est à l'autre qu'elle se donne. L'autre, dans ses bras, se sent un dieu! (*Au paroxysme de la souffrance.*) Et pour moi c'est le désespoir! L'enfer! l'enfer intolérable! — Il faut en finir! (*Et dans un moment d'affolement il court pour prendre son revolver dans la chambre de gauche, lorsqu'il entend du bruit dans celle de droite. La raison lui revient. Il s'arrête brusquement.*) Elle! — Et j'allais...! Je dois vivre — pour ma mère. (*Un profond soupir. Puis il s'assied. — Un temps. Ensuite, avec énergie.*) Reprendre cette traduction. (*Il feuillette ses papiers et — met la main sur la lettre de Pirsonne. Il la tient, un moment, en main, la pensée ailleurs, puis la regarde et lit.*) Madame. (*Il voit la signature.*) Pirsonne! (*Il la lit complètement.*) Pour trois cents

francs de pain! (*Un temps. Madame Leserre rentre, triste et abattue, mais en voyant Georges, elle fait un effort pour ne rien laisser paraître.*)

## SCENE IV

GEORGES, MADAME LESERRE.

GEORGES. — Le boulanger demande à être payé?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Comment le sais-tu?

GEORGES. — La note est sur la table.

M<sup>me</sup> LESERRE, très étonnée et étourdie. — Je l'ai laissée sur la table! — Tu l'as trouvée! Et moi qui voulais... (*Elle s'arrête.*)

GEORGES. — Me la cacher? Mais tu ne pouvais pas puisqu'il faut payer. — Ah oui! Tu voulais encore vendre un objet à toi sans doute?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mais non! Mais non!

GEORGES. — Ne dis donc pas non quand toute ta figure dit oui.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Eh bien, oui! J'ai voulu vendre mon châle.

GEORGES. — Ton châle de noce?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Oui. Ça ne se porte plus depuis longtemps.

GEORGES. — Mais je ne veux pas! Je ne veux pas! Tu n'as pas encore assez de crève-cœur. — Tu l'as peut-être déjà vendu, ton châle?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Non. On m'en a offert trente francs. Et il est comme neuf.

GEORGES, furieux. — Comment! Trente francs!



M<sup>me</sup> LESERRE. — Il en avait coûté deux cents. — Alors je suis revenue avec.

GEORGES. — Où est-il?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Je l'ai remis dans l'armoire.

GEORGES. — Montre.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Tu ne veux pas me croire. Tu es comme St-Thomas.

GEORGES. — Va le chercher. (*Elle sort à droite et revient un instant après avec le châle.*) Donne-le moi.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Il est à moi. Je peux faire de mon châle ce que je veux.

GEORGES. — Soit. Garde-le. Mais tu ne vendras plus rien du tout. Aussi bien on te donne pour tes « marchandises » des prix dérisoires. Le boulanger sera payé autrement et complètement, le plus tôt possible. Et les autres créanciers aussi. Je ferai un emprunt.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Un emprunt? Tu connais quelqu'un qui te prêterait une somme si élevée?

GEORGES. — Hum! — Jules et Wolff ont besoin eux-mêmes de leur argent maintenant, l'un pour s'installer, l'autre pour se marier. — Et le professeur Ducant! — Non, je n'ose pas lui demander de l'argent. — Il me faudrait cinq cents francs. Je ne sais réellement pas à qui m'adresser. Je ne puis fournir aucune garantie. Je n'ai rien, rien, si ce n'est mon diplôme de docteur en philosophie et lettres. Qui me prêterait seulement deux sous là-dessus! (*En ricanant.*) Mais alors à quoi me sert-il, mon diplôme de docteur, si, avec ça, je dois mourir de faim! Un

diplôme de docteur pour un morceau de pain! Ah, ah, ah, ah!

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Allons voyons! Tu vas être placé bientôt. Alors tu pourras faire cet emprunt. — En attendant, il nous faut cent francs, le plus tôt possible. Je vais porter au mont de piété la bague que j'ai eue de ma mère.

*GEORGES.* — Tu ne porteras rien du tout.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Mais alors comment veux-tu qu'on paye cet homme?

*GEORGES.* — Pour quand lui faut-il son argent?

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Dans cinq jours au plus tard.

*GEORGES.* — D'ici-là nous trouverons, il faut espérer. Mais quand, quand finira-t-elle, cette vie de misère?

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Allons, puisque tu vas être nommé. Alors tu pourras acquitter nos dettes, facilement. Le ministre n'a-t-il pas promis à tes protecteurs —

*GEORGES.* — De me nommer incessamment! Et dans ta naïveté tu crois encore ces choses, après notre longue et triste expérience! Vraiment. .

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — Mais...

*GEORGES, vivement.* — Les ministres, maman, ne donnent des places qu'à leurs amis politiques, à des hommes dont ils sont sûrs qu'ils voteront pour leur parti, afin de le maintenir au pouvoir — puisqu'il n'y a que lui qui gouverne bien. Or le ministre sait que je ne suis pas de sa coterie. On ne me rencontre jamais

aux endroits où elle se réunit. Donc il ne me nommera pas de si tôt.

*M<sup>me</sup> LESERRE* — Le gouvernement ne peut pourtant pas caser uniquement les siens. Les autres candidats ont fait de bonnes études aussi. Ce sont des Belges aussi.

*GEORGES*. — Oui, autrefois, je croyais également que ces titres avaient de l'importance. Ils ne valent rien, maman. Le seul titre qui compte, c'est d'être de leur chapelle, bon soutien de leur gouvernement. Aussi pour être nommée, la jeunesse d'aujourd'hui qui ne partage pas — leurs convictions, fait cependant, en grande partie, ses études à leur université. Ou bien on simule — leurs opinions, comme Roulier; on se montre dans leurs réunions publiques, on se fait recevoir — dans leurs cercles intimes. Ah! Tous ces hommes-là, comme tu les verrais faire volte-face, si — les autres revenaient au pouvoir.

*M<sup>me</sup> LESERRE*. — Mais avec tout cela, nos jeunes gens deviennent des...

*GEORGES l'interrompt*. — Il vaut mieux ne pas approfondir ce qu'ils deviennent. (*Un grand silence.*)

*M<sup>me</sup> LESERRE*. — Oui, mais le ministre, Georges, dans ses nominations, doit se laisser guider par d'autres considérations que l'intérêt de son parti. Il connaît par tes protecteurs notre situation pénible. Il sait que tu es l'unique soutien de ta mère —

*GEORGES, sarcastique*. — Et tu crois que le ministre va se rappeler de pareilles vétilles. Il doit penser à tant de choses autrement importantes —

M<sup>me</sup> LESERRE. — Il se le rappellera certainement puisqu'il en a pris note. Tu me l'as dit.

GEORGES. — C'est vrai. Mais on l'assaille aussi de tant de demandes. Il doit contenter tant de solliciteurs.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Ton tour viendra.

GEORGES. — Oui, quand il n'y aura plus d'hommes de son parti à satisfaire. Et comme, au contraire, ils deviennent de plus en plus nombreux, ce sera quand? Quand? ma pauvre mère! En attendant, il faut vivre. (*S'excitant de nouveau.*) Et nous ne parvenons pas à payer le pain que nous mangeons. En attendant notre misère grandit toujours.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Mais non, elle ne grandira plus, tu verras. Cette cruelle épreuve ne peut pas durer indéfiniment. Le Ciel...

GEORGES. — Oh, le ciel! Qu'est-ce que le ciel sait de notre misère! — Non, maman. Mon espoir d'être nommé par l'Etat est nul, tout à fait nul. Et il en est de même de mes espérances littéraires. Les deux directeurs de Bruxelles auxquels j'ai soumis ma pièce, il y a plus de trois mois, ne l'ont pas encore lue. Ils ne la liront pas plus que celles des autres dramaturges de Belgique. Ils préfèrent jouer les pièces venant de Paris, les auteurs aux réputations toutes faites. C'est plus facile et moins risqué que d'en découvrir des nouveaux.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Oh, tes comédies aussi seront jouées un jour.

GEORGES, *sarcastique*. — Mais, certainement, elles seront jouées — quand je n'y serai plus. Un peu

de patience seulement, n'est-ce pas! Un peu de patience! — Mais c'est cela précisément! Toujours attendre! Toujours courir! Toujours chercher! Cet insuccès continuel dans toutes mes entreprises! Ah! (*Il serre les poings et grince des dents.*) Ça me met dans une rage! J'en deviendrai fou!

M<sup>me</sup> LESERRE, *pleurant presque.* — Oh. Georges! Georges! Il ne faut pas te décourager.

GEORGES. — Et ce n'est pas tout. Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé tantôt! Au tournant de la rue de l'Université, tout d'un coup je me trouve en face d'elle qui vient au bras de son mari. J'en fus tellement frappé — Je sentis ma tête tourner. Je serais tombé sur le trottoir si je n'avais pu m'appuyer contre le mur. Quand je revins à moi, eile avait disparu dans la foule, madame la lieutenant. (*Il rit aux éclats. Puis :*) Ah! Cette...!

M<sup>me</sup> LESERRE *l'interrompt.* — Mais Georges! Je t'en prie! Je t'en supplie! Oublie enfin —

GEORGES, *tout à son idée.* — Etait-ce donc une sottise impardonnable, dans la naïveté de mes vingt ans, d'avoir levé mes yeux sur une femme jeune et belle, d'avoir ajouté foi à ses témoignages d'amour, à ses promesses de fidélité? Une trahison devait-elle me récompenser de ma confiance! Ma mère et moi avions-nous mérité la misère parce que j'avais cru trop hardiment au bonheur!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Tu n'a pas voulu écouter ta maman, Georges, ni ton ami. — Mais après tout on doit te pardonner. C'est ta jeunesse, ton inexpérience

qui t'ont égaré. Et puis notre misère aussi sera bientôt finie. Si seulement tu voulais oublier cette femme—!

GEORGES. — L'oublier! Elle qui était tout, tout pour moi! Ah! Que je suis malheureux! Un cerf forcé sur lequel la meute hurlante s'acharne, qu'elle déchire atrocement. Ah, mère! mère! Pourquoi m'as-tu mis au monde! Que ne suis-je mort! mort! pour avoir enfin la paix!

M<sup>me</sup> LESERRE, pleurant et sanglotant. — Mais Georges! Mon pauvre enfant! Comment peux-tu ainsi désespérer de tout? (*Dominant son émotion.*) Tu verras! Très prochainement tu auras ta nomination. Et ce malheureux amour, tu l'oublieras, va, et, devenu sage à tes dépens, tu sauras distinguer la vraie femme de ces coquettes sans cœur. Tu connaîtras le véritable amour, et son contact infiniment doux te fera frissonner de bonheur.

GEORGES. — Trop tard, maman! Mon cœur est mort.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Allons donc, mort! malade, oui, très malade peut-être, mais pas inguérissable. Tu es jeune, tu as des amis. — Mais comment n'y ai-je pas pensé! M. Carbonnier est venu tout à l'heure. Il repassera dans quelques minutes. Tu ne vas pas le recevoir avec cette mine d'enterrement. (*Un silence.*)

GEORGES. — Tu as raison. Je pleure et me lamente. J'ai autre chose à faire. Tu n'avais pas assez de chagrin, il faut que mon désespoir t'en cause davantage. Pardon, maman! Je ne penserai plus qu'à toi. Je ferai tout pour que tu guérisses et que tu



souries de nouveau. Ne t'ai-je pas toujours promis de rendre tes vieux jours calmes et heureux!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Ah, Georges! — Viens! Embrasse ta mère! (*On frappe. Georges va ouvrir.*) Si je lui demandais — Louis? — (*Un porteur de télégrammes se présente.*) Le porteur de dépêches! (*Il remet à Georges une lettre expresse et se retire.*)

GEORGES ouvre et voit la signature. — De Wolff.

M<sup>me</sup> LESERRE, heureuse. — Ah, tu vois! — Et tu désespérais! (*Un rayon de soleil pénètre dans la chambre.*)

GEORGES, lisant. — Hourra! (*Il se redresse.*) Excellente nouvelle! Vu l'accroissement inespéré de la population de l'athénée de Schaerbeek, le conseil communal, revenant sur sa décision antérieure, vient tout de même d'y instituer une nouvelle chaire d'anglais. Comme tu avais été le candidat le plus sérieux dès qu'on avait parlé pour la première fois de créer cette place et que tu avais déjà eu l'appui des principaux membres du conseil ainsi que du préfet, celui-ci m'a demandé avant-hier si tu accepterais encore ces fonctions. Tu venais de m'écrire que tu étais toujours sans rien. Je lui ai donc répondu oui, et aussitôt il a fait son rapport en insistant sur l'urgence de cette nomination. Et voilà comment M. Georges Leserre de Liège a été nommé professeur d'anglais à l'athénée de Schaerbeek. La nouvelle officielle suivra. Chaleureuses félicitations. Viens tout de suite.

Wolff.

GEORGES. — Enfin! — Ah, maman! (*Il tombe dans les bras de sa mère. Un silence.*)

M<sup>me</sup> LESERRE. — Alors il faut aller.

GEORGES. — « Viens ». C'est facile à dire. Je n'ai pas d'argent. Et toi?

M<sup>me</sup> LESERRE. — J'ai encore cinq francs pour acheter de la margarine et du café.

GEORGES. — Mais Jules va venir. Donne-moi un franc. Je cours télégraphier à Wolff que j'arriverai à la gare du Nord tantôt à seize heures. *(Elle lui passe l'argent.)* Dans vingt minutes je serai de retour. Entretemps prépare ce que je dois prendre avec moi. *(Il sort au fond.)*

## SCENE V

MADAME LESERRE, *(seule un moment, puis)* JULES.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Il a si peu de vêtements. Je suis honteuse. — Il s'en achètera. Tout ira bien maintenant. Si seulement... *(Elle va sortir à gauche, lorsqu'on frappe à la porte du fond.)* Entrez!

JULES *entre*. — Bonjour, madame. Vous voyez, je tiens ma promesse. — Mais c'est bien Georges qui justement descend la rue?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Oui. Il vient de sortir.

JULES. — J'arrive du côté opposé. Comme il allait vite. Il courait presque. *(Il la regarde.)* Personne chez vous n'est malade?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Au contraire. Il a reçu une bonne nouvelle.

JULES, *vivement*. — Ah!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Il est nommé professeur à l'athénée de Schaerbeek.

JULES. — Oh, que je suis content! Que je suis heureux! (*Réellement ému.*) pour lui — pour vous, chère madame!

M<sup>me</sup> LESERRE. — Merci! Merci! Vous avez toujours été si bon pour nous. Mais asseyez-vous, monsieur l'avocat — oh pardon, monsieur le juge. Excusez une vieille femme d'être un peu lente à retenir votre nouveau titre.

JULES. — Oh, laissons les titres, je vous en prie. Appelez-moi encore M. Carbonnier.

M<sup>me</sup> LESERRE, très étonnée. — Vraiment! Vous n'êtes pas comme les autres? Vous préférez...?

JULES l'interrompt. — Oui, madame.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Comme vous voulez. — Mais asseyez-vous. Georges va rentrer. Il est allé télégraphier à M. Wolff. C'est M. Wolff qui lui a trouvé cet emploi.

JULES. — Oui, Wolff est un dévoué camarade. — Eh bien! N'avais-je pas raison, madame Leserre! Le voilà revenu le printemps, le soleil. (*Elle sourit.*) Quelle belle vie vous allez avoir maintenant tous deux! La capitale a toujours été le rêve de Georges.

M<sup>me</sup> LESERRE. — Ah oui, il voudra que j'aille demeurer avec lui à Bruxelles. Et je ne demanderais pas mieux, s'il n'y avait pas — pas... (*Elle hésite.*)

JULES. — Il y a encore un nuage devant le soleil?

M<sup>me</sup> LESERRE. — Ce que je vais vous dire, vous ne le lui répétez pas? Vous me le promettez?

*JULES.* — Cela restera entre nous. Je vous le promets.

*M<sup>me</sup> LESERRE.* — C'est que Louis — mon autre fils — voyez-vous... A Bruxelles je serais encore beaucoup plus loin de lui. Sûrement je ne le verrais — plus du tout. (*Ils entendent du bruit au fond.*) Voilà Georges qui rentre. (*La porte du fond s'ouvre. Louis paraît.*)

## SCENE VI

MADAME LESERRE, JULES, LOUIS.

*M<sup>me</sup> LESERRE* se lève comme un ressort, voudrait avancer mais, trop saisie, reste clouée sur place.

*LOUIS* va vers sa mère, les bras tendus. — Maman! Maman chérie! (*Aussi vite qu'un subit rayon de soleil un sourire de bonheur, d'ineffable bonheur passe sur la figure de madame Leserre.* — Puis, tout d'un coup, elle s'affaisse très doucement dans son fauteuil.)

*JULES* qui a tout observé, accourt et lui soutient les épaules.

*LOUIS* est arrivé auprès d'elle. A genoux. — Maman, ma petite, ma brave petite maman! C'est moi — Louis, qui reviens auprès de toi! — Oh! Tu ne veux plus me voir parce que j'ai été méchant, parce que, en voulant frapper Georges, je t'ai atteinte, toi aussi. Mais puisque je reviens — puisque c'est tout! Allons, maman! (*Il veut lui relever la tête. Mais dès qu'il la lâche, elle retombe, inerte, et, comme Jules*

*abandonne en même temps les épaules, tout le corps s'écroule.)*

*JULES, on ne peut plus effrayé. — Elle est morte.*


*LOUIS, effaré, les yeux hagards, et dans un cri. — Mortel ! (Il étreint sa mère, fou de douleur et de désespoir.)*

FIN









Bourg, Pierre  
Théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
2603  
078A19  
1920  
t.1

Bourg, Pierre  
Théâtre

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 14 22 05 14 007 7